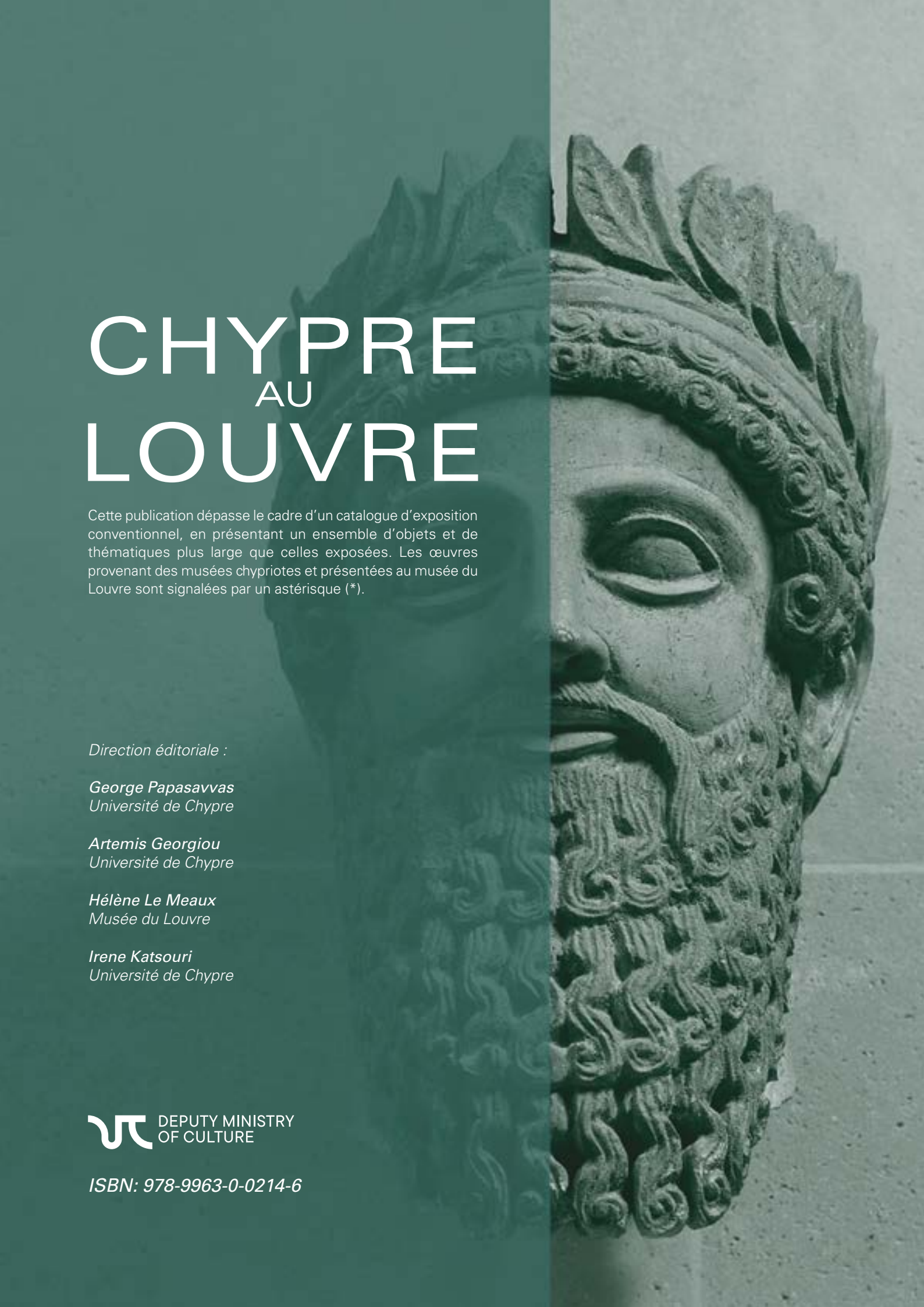




10/02 – 22/06/2026
PUBLICATION À L'OCCASION DE L'EXPOSITION
AU MUSÉE DU LOUVRE

L'exposition *Chypre au Louvre* fait partie du programme culturel de la présidence chypriote du Conseil de l'Union européenne en 2026





CHYPRE AU LOUVRE

Cette publication dépasse le cadre d'un catalogue d'exposition conventionnel, en présentant un ensemble d'objets et de thématiques plus large que celles exposées. Les œuvres provenant des musées chypriotes et présentées au musée du Louvre sont signalées par un astérisque (*).

Direction éditoriale :

George Papasavvas
Université de Chypre

Artemis Georgiou
Université de Chypre

Hélène Le Meaux
Musée du Louvre

Irene Katsouri
Université de Chypre

 DEPUTY MINISTRY
OF CULTURE

ISBN: 978-9963-0-0214-6



SOMMAIRE

PRÉFACE DE LA MINISTRE DE LA CULTURE DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE	06
PRÉFACE DE LA MINISTRE DE LA CULTURE DE LA RÉPUBLIQUE DE CHYPRE	08
PRÉFACE DE LA PRÉSIDENTE-DIRECTRICE DU MUSÉE DU LOUVRE	10
EXPOSITION « CHYPRE AU LOUVRE », 10 FÉVRIER AU 22 JUIN 2026	11
REMERCIEMENTS	12
CHRONOLOGIE	17
HISTOIRE DE CHYPRE	18
L'ARCHÉOLOGIE CHYPRIOTE ET LA FRANCE	21
LES ANTIQUITÉS DE CHYPRE AU MUSÉE DU LOUVRE	22
LE VASE D' AMATHONTE	26
LES ARCHÉOLOGUES FRANÇAIS À CHYPRE DU XIX ^e SIÈCLE À 1960	32
LES ARCHÉOLOGUES FRANÇAIS À CHYPRE DEPUIS 1960	34
FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES FRANÇAISES À CHYPRE	37
FOUILLES FRANÇAISES À APOSTOLOS ANDREAS-KASTROS	39
FOUILLES FRANÇAISES À SALAMINE	42
FOUILLES FRANÇAISES À ENKOMI	46
FOUILLES FRANÇAISES À KITION	49
FOUILLES FRANÇAISES À POTAMIA-AYIOS SOZOMENOS	53
FOUILLES FRANÇAISES À CHOIROKOITIA	55
FOUILLES FRANÇAISES À AMATHONTE	59
FOUILLES FRANÇAISES À AYIOSTYCHONAS-KLIMONAS	66
FOUILLES FRANÇAISES À PAREKKLISHA-SHILLOUROKAMBOS	69
FOUILLES FRANÇAISES À ARMENOCHORI-PAKHTOMENA	72
FOUILLES FRANÇAISES À KATO POLEMIDIA (PANAGIA KARMIOTISSA)	75
FOUILLES FRANÇAISES À PAPHOS-FABRIKA	77
FOUILLES FRANÇAISES À PAPHOS-KTIMA	80
FIGURINES EN PICROLITE	82
FIGURINES CHALCOLITHIQUES EN PICROLITE	83
LE CUIVRE CHYPRIOTE	85
LE COMMERCE DU CUIVRE CHYPRIOTE	86
LINGOTS DE CUIVRE EN FORME DE PEAU DE BŒUF	91
LINGOTS MINIATURES	92
FRAGMENT D'UNE STATUE DE LA REINE NEFERTITI	93

HATHOR À CHYPRE	96
LES REPRÉSENTATIONS CHYPRIOTES DE LA DÉESSE ÉGYPTIENNE HATHOR	97
STÈLES HATHORIQUES MINIATURES	101
AMPHORISKOS AVEC FIGURE HATHORIQUE	102
FIGURINE FÉMININE EN TERRE CUITE	103
OREILLE EN BRONZE PROVENANT D'UNE STATUE	104
 LE SANCTUAIRE D'AYIA IRINI	105
LE SANCTUAIRE D'AYIA IRINI ET LES TERRE CUITES	106
 PARURES	113
LES BIJOUX DE KITON	114
 L'ÉCRITURE À CHYPRE DANS L'ANTIQUITÉ	117
ÉCRITURES ET LANGUES DE CHYPRE ANTIQUE	118
L'ÉCRITURE DANS L'ANTIQUITÉ : LES STYLETS	122
L'ÉCRITURE DANS L'ANTIQUITÉ : LES TABLETTES EN BOIS	
ENDUITES DE CIRE	123
L'ARCHIVE D'IDALION	126
OSTRACON PORTANT UN TEXTE ADMINISTRATIF PHÉNICIEN	129
 L'ÉCRITURE À CHYPRE DANS L'ANTIQUITÉ	130
LA MÉDECINE DANS L'ANTIQUITÉ CHYPRIOTE	131
STATUE EN MARBRE D'ASCLEPIOS	136
BOUILLOTTE EN TERRE CUITE	137
EX-VOTO MODERNES	138
INSTRUMENTS MÉDICAUX DE PAPHOS	139
 L'ANTIQUITÉ CHYPRIOTE À L'ÉPOQUE MODERNE	141
GEORGES SÉFÉRIS ET SES POÈMES CHYPRIOTES	142
CONSTANTIN P. CAVAFY ET CHYPRE	155
COSTAS MONTIS, POÈTE CHYPRIOTE	159
MUSIQUE TRADITIONNELLE CHYPRIOTE	162
« LA DANSE DES ANERADES-LES FÉES DE L'EAU », NINA IACOVOU	168
« MÈRE ET ENFANT », COSTAS ARGYROU	170
LES PIERRES CHYPRIOTES ET LE CANAL DE SUEZ	173
ARTHUR RIMBAUD ET CHYPRE	177

Préface de la Ministre de la Culture de la République française

Je salue l'ouverture de l'exposition « Chypre au Louvre », fruit d'une collaboration exemplaire entre le musée du Louvre et le ministère de la Culture de la République de Chypre, l'université de Chypre et le centre CYENS. Cette manifestation s'inscrit dans un moment particulièrement symbolique : la présidence chypriote du Conseil de l'Union européenne, qui nous rappelle combien Chypre, à la frontière orientale de notre continent, incarne depuis quatorze millénaires cette vocation de dialogue entre les peuples.

Ce dialogue, tissé depuis des millénaires par l'art, se prolonge aujourd'hui à travers l'archéologie et la recherche scientifique.

C'est l'ambition de cette exposition : révéler la profondeur des liens qui unissent nos civilisations méditerranéennes. Exposition unique où le département des Antiquités orientales du Louvre accueille pour la première fois dans ses salles chypriotes seize œuvres prêtées par la République de Chypre. Ce dialogue entre collections permanentes et prêts exceptionnels porte la vigueur des échanges artistiques et culturels de nos cultures et de nos institutions.

Du Chalcolithique à la période romaine, ces chefs-d'œuvre révèlent comment Chypre a su forger une identité artistique unique tout en participant pleinement aux grands courants culturels de la Méditerranée orientale.

Cette exposition est également l'occasion de valoriser le travail remarquable des missions archéologiques françaises à Chypre, dont l'engagement remonte au XIX^e siècle avec les fouilles du comte de Vogüé. Elle permet de mettre en lumière des trésors tels que les célèbres coupes d'Idalion, dont l'une fut sauvée de justesse de la fonte, et exposées pour la première fois depuis leur exceptionnelle restauration.

Au-delà des objets, l'exposition fait la part belle à une dimension immatérielle et sensorielle. Grâce à des technologies innovantes développées par le centre CYENS, le visiteur découvrira des reconstitutions numériques, des expériences de réalité augmentée et un parcours enrichi par des poèmes et chants traditionnels chypriotes.

Enfin, cette exposition nous rappelle que la culture est aussi un acte politique. Elle permet aux peuples de se reconnaître et de faire dialoguer les héritages. La France défend cet esprit aux côtés de ses partenaires européens : la culture n'est pas seulement un bien que l'on possède, c'est un lien qui nous élève.

Je tiens à exprimer ma profonde gratitude à Madame Vasiliki Kassianidou, ministre de la Culture de la République de Chypre, ainsi qu'à Monsieur Pavlos Kombos, ambassadeur de Chypre en France, pour leur engagement déterminé dans la réalisation de ce projet d'exception. Mes remerciements vont également aux équipes de l'université de Chypre, du centre CYENS et du musée du Louvre, dont le travail scientifique et la passion ont rendu possible cette rencontre. Leur collaboration est l'incarnation concrète de cette Europe de la Culture que défend la France avec l'ensemble de ses partenaires européens.

Rachida Dati

Ministre de la Culture de la République française

Préface de la Ministre de la Culture de la République de Chypre

C'est avec une joie toute particulière que je salue la publication du catalogue de l'exposition « Chypre au Louvre ». Cette exposition s'inscrit dans le cadre du programme culturel de la présidence chypriote du Conseil de l'Union Européenne de cette année 2026. Cette date historique pour la République de Chypre permet de mettre en valeur la culture ancienne, contemporaine de l'île, ainsi que ses traditions populaires à un niveau européen et international. L'un des principaux objectifs de la présidence chypriote est de renforcer la coopération culturelle d'une Europe qui puise sa force dans la mémoire collective et les identités culturelles communes.

L'exposition est présentée au Musée du Louvre, l'un des plus importants musées du monde, qui conserve plus de 4 000 œuvres d'antiquités chypriotes, l'une des plus grandes collections hors de Chypre. Cette exposition permet de faire connaître au monde entier le riche patrimoine culturel de l'île et de s'intégrer dans un dialogue européen plus global.

Les antiquités chypriotes de la collection permanente du musée du Louvre (salles 300 et salle 316) dialoguent avec 16 objets archéologiques sélectionnés, spécialement prêtés par Chypre pour cette occasion. Parallèlement, l'exposition s'accompagne d'un large matériel informatif qui replace les vestiges archéologiques dans leur contexte historique et culturel, tel qu'il apparaît dans les fouilles archéologiques récentes, notamment des missions archéologiques françaises, pionnières dans leur domaine et dont la vaste contribution occupe une place particulière dans le parcours de l'exposition.

Le visiteur aura à sa disposition des applications numériques innovantes – représentations en 3D, écrans interactifs – qui mettent en lumière les aspects de la vie antique, son écriture, sa langue, ses pratiques culturelles, commerciales et même médicales. Le patrimoine immatériel de Chypre est présenté également, transformant ainsi la connaissance en expérience vivante. La technologie numérique permettra de faire le lien entre le passé et le présent en invitant le public à écouter, à ressentir, à prendre conscience des racines de cette mémoire culturelle.

Des poèmes de grands poètes grecs tel que Giorgos Séféris ainsi que des chants traditionnels chypriotes seront diffusés par l'intermédiaire de QR codes tout au long du parcours de l'exposition. Une série de conférences est également organisée contribuant ainsi à la diffusion des résultats des recherches archéologiques auprès d'un plus large public.

Ce catalogue trilingue fait partie intégrante de l'exposition et constitue un ouvrage collectif de référence auquel ont contribué trente-sept archéologues, historiens et scientifiques en présentant les multiples aspects de l'exposition, de l'archéologie chypriote ainsi que des collections chypriotes au Louvre.

Je tiens à exprimer ma sincère gratitude à la ministre de la Culture de la République française, Madame Rachida Dati, pour avoir considérablement soutenu les liens culturels entre la France et Chypre. Je remercie également chaleureusement les commissaires de l'exposition, les auteurs et tous ceux qui ont travaillé à la réalisation de cet ambitieux projet. Nous remercions également l'Université de Chypre, le centre CYENS, le département de la culture contemporaine ainsi que le département des antiquités du ministère de la culture de la République de Chypre. Le travail de tous a permis d'obtenir un résultat exceptionnel.

Les remerciements les plus particuliers s'adressent au Musée du Louvre qui nous accueille et nous donne cette occasion unique de présentation de l'exposition « Chypre au Louvre ».

Nos remerciements vont également à l'Ambassade de Chypre à Paris pour son soutien et ses nombreuses contributions.

Le patrimoine culturel de Chypre fait partie intégrante de l'histoire et de la culture européenne et méditerranéenne. La présidence chypriote s'adresse à l'Europe et au monde entier avec une exposition forte, cohérente et créative, qui relie le passé, le présent et le futur. Je souhaite que cette exposition et ce catalogue soient une invitation à découvrir l'île de Chypre, à travers ses vestiges archéologiques et son histoire dans une continuité intemporelle et créative.

Dr. Vasiliki Kassianidou

Ministre de la Culture

République de Chypre

Préface de la Présidente-Directrice du Musée du Louvre

En 1862, l'architecte et archéologue français Edmond Duthoit quitte l'île de Chypre, après l'avoir sillonnée pendant plusieurs mois à l'occasion d'une mission archéologique officielle. Dans une lettre envoyée à son maître, le célèbre Eugène Viollet-Le-Duc, il forme le vœu que les découvertes de la mission puissent « faire connaître cet art chypriote complètement inconnu jusqu'à ce jour, et qui est vraiment digne d'être étudié ». L'enthousiasme de Duthoit, qui reviendra à Chypre quelques années plus tard, témoigne des liens étroits entre l'histoire de la collection d'antiquités chypriotes du musée du Louvre, parmi les plus riches au monde, et la naissance de l'archéologie sur l'île.

C'est ce patrimoine culturel, dans toute sa diversité, que le musée du Louvre met à l'honneur à l'occasion de la présidence de Chypre du Conseil de l'Union européenne. Jusqu'en juin 2026, seize chefs-d'œuvre des collections nationales chypriotes sont exposés dans les salles du département des Antiquités orientales du Louvre, où ils dialoguent avec les collections du musée. Ainsi réunies, ces œuvres, qui embrassent une chronologie immense, illustrent l'incroyable dynamisme culturel dont l'île, au carrefour des routes commerciales de la Méditerranée antique, a été le creuset.

Le public du Louvre pourra ainsi observer deux sculptures votives d'Ayia Irini, témoignages exceptionnels de la dextérité des coroplastes chypriotes, aux côtés des statuettes d'argile conservées au Louvre et non loin du fameux vase d'Amathonte, ou encore admirer les idoles cruciformes emblématiques de l'île. Le parcours, enrichi de nombreux dispositifs numériques, offre une véritable immersion dans le patrimoine matériel et immatériel chypriote, où les œuvres et les objets exposés résonnent avec les poésies de Georges Séféris, Constantin Cavafy, et les chants traditionnels chypriotes.

« Chypre au Louvre » est le fruit d'un partenariat fructueux entre le musée du Louvre et le Ministère de la Culture de la République de Chypre. Elle n'aurait pu voir le jour sans l'engagement de nos partenaires chypriotes, en particulier l'Université de Chypre et le Centre d'Excellence CYENS. Je veux également remercier très sincèrement S.E Pavlos Kombos, ambassadeur de Chypre en France, pour son concours précieux, et saluer le travail des commissaires de cette remarquable exposition, Hélène Le Meaux, George Papasavvas et Artemis Georgiou. Reprenant les mots d'Edmond Duthoit dans la lettre qu'il envoie à propos de sa découverte du vase d'Amathonte, j'ose croire qu'elle fera « un fameux effet au Louvre » !

Laurence des Cars
Présidente-directrice du musée du Louvre

« Chypre au Louvre » Exposition au musée du Louvre du 10 février au 22 juin 2026

Chypre, une île en Méditerranée située au point le plus oriental de l'Europe, possède une histoire remarquablement longue et riche, qui s'étend sur plus de 14,000 ans. Ses nombreux sites archéologiques sont les témoins infaillibles de l'histoire et de la vie des sociétés anciennes de l'île qui ont façonné leur propre identité culturelle en exploitant les ressources naturelles de l'île, tout en s'engageant de manière dynamique dans le reste du monde méditerranéen.

En février 2026, à l'occasion de la Présidence de Chypre au Conseil de l'Union européenne, une exposition intitulée « Chypre au Louvre » propose de faire découvrir les particularités culturelles et les constantes contributions de Chypre au patrimoine européen. Afin de célébrer cette année de la Présidence de Chypre au Conseil de l'Union européenne, les antiquités chypriotes déjà présentes au musée du Louvre (salles 300 et 316) vont être amenées à dialoguer avec des antiquités venant des musées chypriotes couvrant une vaste période chronologique depuis l'époque chalcolithique (4000-2500 av. J.-C.) à la période romaine et aux premiers siècles du 1^{er} millénaire après J.-C.

L'exposition illustre par l'utilisation de technologies numériques innovantes la vie à Chypre dans l'antiquité. Les visiteurs auront à leur disposition des reconstitutions de sites en 3D, des écrans interactifs et des expériences de réalité augmentée. Ces moyens immersifs permettront au public d'explorer un large éventail de thématiques, depuis les langues anciennes et les systèmes d'écriture aux pratiques religieuses, économiques et commerciales ainsi qu'à des pratiques de médecine et de guérison.

L'importance des missions archéologiques françaises à Chypre, leur contribution et leurs projets de recherche sont particulièrement soulignés dans l'exposition. Pionnières et toujours présentes aujourd'hui sur l'île, elles démontrent les liens qui existent depuis de très nombreuses années entre les deux pays.

Au-delà des bien matériels, l'exposition met en évidence le riche patrimoine immatériel de Chypre. Durant leur visite les visiteurs pourront écouter des poèmes inspirés par l'île et son histoire écrits par Georges Séféris, Constantin Cavafy et Costas Montis, ainsi que des chants traditionnels interprétés par la chorale féminine « Amalgamation ». Grâce aux technologies numériques les statues et figurines silencieuses prennent vie en récitant des poèmes et en chantant des mélodies qui résonnent à travers les siècles depuis l'époque médiévale. De cette manière, le passé et le présent se confondent pour offrir aux visiteurs le riche patrimoine culturel de l'île tout en leur proposant aussi une expérience participative.

George Papasavvas
Université de Chypre

Artemis Georgiou
Boursière du Conseil européen de la recherche (ERC GA947749)

Hélène Le Meaux
Musée du Louvre

REMERCIEMENTS

Cette exposition est le résultat d'une collaboration sans faille depuis le début du projet jusqu'à son aboutissement. Le point de départ a été notre souhait de faire connaître la culture chypriote et de la mettre en valeur, à l'occasion de la prise de fonction de la république de Chypre à la présidence du Conseil de l'Union européenne. De nombreux participants chypriotes et français ainsi que du monde entier, ont collaboré à divers titres, apportant leur compétence, leur bonne volonté et leur détermination à faire de cette exposition un succès.

Le ministère de la culture de la République de Chypre a confié le commissariat de cette exposition au musée du Louvre, le musée le plus emblématique au monde, à l'Unité de recherche archéologique de l'Université de Chypre. Nous exprimons notre gratitude à la ministre de la Culture, Vasiliki Kassianidou et à la directrice du département de culture contemporaine du ministère, Ioanna Hadjicosti, pour leur confiance et leur soutien. Nous remercions également très chaleureusement le personnel du ministère et en particulier Katrin Moschovaki, Andreas Papapetrou et Skevi Christodoulou, qui ont facilité nos tâches à bien des égards. Nos remerciements vont bien évidemment au recteur de l'Université de Chypre, le professeur Tasos Christofides, pour sa confiance envers l'Unité de recherche archéologique.

Nous tenons à exprimer notre sincère gratitude à l'ambassade de Chypre à Paris et plus particulièrement à S.E. l'ambassadeur Monsieur Pavlos Kombos, pour son intérêt et son soutien constant depuis le début. Nous remercions également Kyriaki Iakovidou Ricau pour son aide et ses précieux conseils, ainsi que tous les membres de l'ambassade qui ont contribué à la réalisation de cette exposition.

Les personnes du musée du Louvre qui nous ont apporté leur assistance, leur conseil, leur expertise et leur expérience ont été nombreuses et nous les en remercions. Nous sommes particulièrement reconnaissant envers la Direction du musée du Louvre, à sa présidente Laurence des Cars, à son directeur de cabinet Matthias Grolier, à Pauline Bonnet de Paillerets, conseillère chargée des affaires européennes et internationales. L'approbation de l'exposition et leur généreux accueil dans le prestigieux musée du Louvre est un grand honneur pour la République de Chypre. Nous sommes également redevables au personnel des différents départements et directions du Louvre qui nous a consacré sans relâche, du temps, du savoir-faire et de l'attention. Nos chaleureux remerciements vont au département des antiquités orientales, à Ariane Thomas, sa directrice et Jorge Vasquez pour son aide précieuse. Nous exprimons toute notre gratitude à la directrice des expositions et des éditions, Aline François, sa directrice adjointe Anne Behr, Marie Ormevil, Claire Chalvet, Carine Vuillermet du service des expositions et des prêts, Clémentine Girard Nègre, Victoria Gertenbach, Philippe Leclercq et Charles Couteau du service de scénographie, Camille Emina et Néïs Bartalou du Service des productions numériques, Gautier Verbeke, Céline Brunet-Moret, Zoe Blumenfeld-Chiodo, Lou Seillier, Moira Filliol, Marcel Perrin et Cécile Guillermin de Direction de la médiation et du développement des publics, Anastasia Grigorieva, Lois Dintimille Pext de la direction juridique et des moyens/service multimédia, Carol Manzano, Véronique Koffel de la direction de l'architecture,

de la maintenance et des jardins/service installation et maintenance de la signalétique, Stéphanie Hussonnois-Bouhayati, Marie Payet, Laurence Roussel, Apolline Rousseau, Isabelle Lou-Bonafonte, Margault Aubry et Fabienne Grange de la direction des relations extérieures et de la communication, Luc Tramier, Fabrice Laurent, Dorothée Grüser, Sylvie Dupont, Marion Doireau, Jean-Louis Jasawant, Victor Almeida-Alves, Mustapha Khames et Sébastien Née de la direction des ateliers d'art et de la présentation des collections. L'exposition « Chypre au Louvre » doit sa réussite à leur engagement et à leur efficacité tout au long de l'année écoulée.

Nous exprimons notre gratitude à Clio Karageorghis, nommée spécialement par la ministre de la Culture de la République de Chypre pour cette exposition. Elle a apporté sa grande et longue expérience à ce projet ainsi que sa constante efficacité par ses conseils, ses solutions, ses idées et ses précieuses informations en toutes circonstances.

Cette entreprise n'aurait pas été possible sans l'apport inestimable d'Irene Katsouri, à qui nous exprimons notre plus profonde gratitude. Son implication créative et constructive tout au long des différentes étapes de préparation de cette exposition et du catalogue en ligne a été véritablement essentielle et nous lui devons beaucoup pour son travail acharné, sa perspicacité exceptionnelle, son engagement et son professionnalisme.

Nous remercions chaleureusement au sein du ministère de la Culture de la République de Chypre, le personnel du département des antiquités et nous sommes reconnaissant envers son directeur, Giorgos Georgiou d'avoir adhéré au projet et autorisé les prêts des objets chypriotes pour l'exposition au musée du Louvre ; à Eftychia Zachariou, conservateur des antiquités, pour son soutien précieux et sans réserve, à Anna Satraki, archéologue, pour ses multiples participations à la préparation de cette exposition, à Yiannis Violaris, archéologue, pour avoir aimablement facilité le tournage sur le site archéologique d'Amathonte, à Eleni Loizidou, restauratrice des antiquités, non seulement pour la restauration des objets prêtés mais aussi pour son dévouement constant ainsi que pour avoir supervisé tous les travaux entrepris, à Ourania Makri, technicienne, pour son travail sur la restauration de certaines œuvres, à Aspasia Georgiadou, des Archives photographiques du Département des Antiquités, pour son aide précieuse dans la recherche d'images utilisées pour cette exposition, ainsi que Giorgos Masouras et Chrysanthos Chrysanthou, membres seniors du personnel du Musée Archéologique de Chypre ainsi qu'à l'ensemble du personnel des réserves pour leur aide inestimable dans la préparation des œuvres prêtées.

Également au sein du ministère de la Culture de la République de Chypre, nous remercions le département de l'artisanat chypriote et particulièrement sa directrice, Maria Anaxagora, pour sa précieuse collaboration et contribution artistique à la fabrication des objets mis en vente à la boutique du musée du Louvre.

Cette exposition n'aurait pas été possible sans la collaboration de l'équipe du centre d'excellence CYENS, de Chypre. Nous sommes profondément reconnaissants à Kléanthis Neokleous et Panayiotis Charalambous, coordinateurs du projet, pour avoir matérialiser notre programme de l'exposition « Chypre au Louvre ». Avec efficacité et professionnalisme ils ont dirigé leur équipe composée de Fotos Frangoudes, Kalli Koulloufidou, Alex Polydorou et Alex Baldwin, pour le développement des logiciels, Maria Pavlou, Andreas Lernis, Ismail Hadjri-Giraldo et Panayiotis Kyriakou pour la modélisation 3D, les animations et la médiation, Myrto Aristidou, Stratis Pandelides et Pantelis Panteli pour la fabrication et les prototypes. Nous leur sommes profondément reconnaissant.

Nous sommes également très reconnaissant envers tous les archéologues et chercheurs qui ont rédigé les textes dans l'exposition et les textes du catalogue en ligne qui accompagnent l'exposition : Demetrios Michaelides, Maria Iacovou et Petros Papapolyviou de l'université de Chypre, Annie Caubet, conservateur général honoraire du musée du Louvre, Antoine Hermary et Nolwenn Lécuyer de l'université d'Aix-Marseille, Marguerite Yon, Sabine Fournier, Anna Canavò, Alain Le Brun et Odile Daune-Le Brun, Jean-Denis Vigne, Margot Hoffelt, Véronique François et Andreas Nicolaides, du centre national de la recherche scientifique (CNRS), François Briois de l'université de Toulouse-Jean Jaurès, Jean Guilaine du Collège de France, Claire Balandier de l'université d'Avignon, Philippa Steele de l'université de Cambridge, Diane Bolger de l'université d'Édimbourg, Giorgos Bourogiannis de *l'université ouverte de Chypre*, Sophocles Hadjisavvas et Demetra Aristotelous du département des antiquités de Chypre, Elisabeth Hoak-Doering de l'université Humboldt de Berlin, José Angel Zamora Lopez du conseil supérieur des recherches scientifiques (CSIC), Espagne, Ewdoksia Papuci-Władyka de l'Université Jagellonne de Varsovie, Andreas Anayiotos et Kyriacos Themistocleous de l'université technologique de Chypre, Nasos Vagenas de l'université d'Athènes, Marina Rodosthenous-Balafa de l'université de Nicosie, Iosif Hadjikyriakos de la Fondation Phivos Stavrides à Larnaca, Andreas Hadjiloucas de la Fondation du musée Costas Argyrou à Mazotos (Chypre), Elisabeth Goring, chercheuse indépendante, et Nicos Orphanides, écrivain.

De nombreuses personnes ont été sollicitées pour des autorisations et des droits d'auteurs, essentiels pour la réalisation de ce projet. Toutes ont fait preuve d'une grande générosité et bienveillance. Nous sommes particulièrement reconnaissant envers Daphne Krinou, petite-fille de Maro Sféris, pour nous avoir autorisé à utiliser les poèmes de Georges Sféris tout en nous confiant qu'elle avait grandi à Athènes dans une maison remplie par des récits sur Chypre. Nos remerciements également à Marilena Panourgia des éditions Ikaros à Athènes. Stalo Monti-Pouagare, fille du poète Costas Montis, nous a aimablement autorisé à utiliser un poème de son père dont elle a fait elle-même la traduction en anglais. La traduction en français est due à Sylvia Ioannidou. Michel Volkovitch et les éditions « Le miel des Anges » nous ont généreusement autorisé à utiliser les magnifiques traductions en français des poèmes de Georges Sféris et Constantin Cavafy.

Nous remercions chaleureusement les institutions qui nous ont autorisé de reproduire des images des œuvres de leurs collections archéologiques : le ministère grec de la Culture, le ministère du Tourisme et des Antiquités d'Égypte, et Mohamed Ismail Khaled, secrétaire général du Conseil suprême des antiquités, Égypte, Véronique Chankowski et l'École française d'Athènes, Diana Craig Patch et le Metropolitan Museum of Art, le professeur Cemal Pulak et l'Institut d'archéologie nautique (INA), l'Institut de recherche archéologique américaine de Chypre, ainsi que les Archives Cavafy de la Fondation Onassis.

Nous remercions également Princeton University Press, qui nous a autorisé d'utiliser les merveilleuses traductions de Edmund Keeley et Philip Sherrard pour les poèmes de Sféris et Cavafy ; Arcadium Productions P.C. Lyra Records, pour l'utilisation des enregistrements des poèmes de Sféris lus par le poète lui-même ; pour les photographies, la Fondation culturelle de la Banque de Grèce, le British Museum, la Bibliothèque Médicis-Laurentine, Florence.

Les enregistrements des chants traditionnels chypriotes ainsi que les performances ont été spécialement interprétés pour l'exposition par des chanteurs et des acteurs chypriotes, notamment la chorale *Amalgamation* sous la direction artistique de Vasiliki Anastasiou. Le cœur est composé de Leda Mappouridou, Panayiota Constanti, Argyro Christodoulou, Annita Constantinou, Maria-Andrea Socratous, Chara Zymara, Mikaella Karakondylou, Anastasia Prokopi Taki, Mikaela Tsagkari, Christina

Papamichail, Christina Skalambrinou, Vasiliki Anastasiou et Myrto Arisridou. Les arrangements musicaux ont été réalisés par Vasiliki Anastasiou, Andreas Panteli et Andreas Papapetrou. L'enregistrement, le mixage et le mastering ont été réalisés par Mikaela Tsangari (The Elbow Room, Records & Productions). Que tous soient remerciés chaleureusement.

Les poèmes de Georges Sféris, Constantin Cavafy et Costas Montis ont été spécialement récités pour l'exposition par Varnavas Kyriazis et Anna Giakosi pour le grec, Andreas Araouzos, Daphne Alexander et Christina Reis pour l'anglais, Catherine Louis Nikita et Matthieu Devrary pour le français. Mikaela Tsangari (The Elbow Room, Records & Productions) pour le son et l'enregistrement. Nos remerciements chaleureux.

Les traductions des textes du catalogue en ligne ont été réalisées pour le grec et l'anglais par Despina Pirketti (Improbable Fiction) et, pour le français, par Diamanto Stylianou (Delta Dot). Qu'elles soient remerciées pour ce travail irréprochable.

La conception graphique a été réalisée par Nasia Demetriou, graphiste talentueuse.

Nous tenons également à remercier Alexandra Samouel et Nadia Charalambidou pour leurs conseils et leurs recommandations pour la présentation des poèmes.

George Papasavvas
Université de Chypre

Artemis Georgiou
Boursière du Conseil européen
de la recherche (ERC GA947749)

Hélène Le Meaux
Musée du Louvre



CHRONOLOGIE

CHRONOLOGIE RELATIVE

CHRONOLOGIE ABSOLUE

ÉPIPALÉOLITHIQUE RÉCENT

XII^e-X^e MILLÉNAIRES AV. J.-C.

PÉRIODE NÉOLITHIQUE

X^e-V^e MILLÉNAIRES AV. J.-C.

Néolithique précéramique

(acéramique)

X^e-VI^e millénaires av. J.-C.

Néolithique céramique

5500/5000-4000/3900 av. J.-C.

PÉRIODE CHALCOLITHIQUE

3900-2500 AV. J.-C.

ÂGE DU BRONZE

2500-1100 AV. J.-C.

Phase de Philia

2500-2400/2300 av. J.-C.

Âge du Bronze ancien

2400/2300-2000/1900 av. J.-C.

Âge du Bronze moyen

2000/1900-1650 av. J.-C.

Âge du Bronze récent

1650-1100 av. J.-C.

PÉRIODE CHYPRO-GÉOMÉTRIQUE

1100-750 AV. J.-C.

PÉRIODE CHYPRO-ARCHAÏQUE

750-480 AV. J.-C.

PÉRIODE CHYPRO-CLASSIQUE

480-312/310 AV. J.-C.

PÉRIODE HELLÉNISTIQUE

312/310-58/30 AV. J.-C.

PÉRIODE ROMAINE

58/30 AV. J.-C.-395 APR. J.-C.

ANTIQUITÉ TARDIVE

IV^e-VII^e SIÈCLES APR. J.-C.

HISTOIRE DE CHYPRE

Artemis Georgiou
Université de Chypre

Chypre, troisième plus grande île de la Méditerranée et la plus orientale, est occupée sans interruption depuis le début de l'Holocène (XII^e millénaire av. J.-C.). Son paysage a été fortement modelé par les activités humaines, l'ingéniosité et la résilience des populations.

La présence humaine à Chypre débute à l'**Épipaléolithique récent**, au cours du XII^e millénaire av. J.-C., lorsque des groupes de chasseurs-cueilleurs visitent l'île de façon saisonnière et y établissent de petits campements. Des traces archéologiques de ces groupes pionniers de marins, qui chassent la faune endémique (hippopotames et éléphants nains, p. ex.) et s'approvisionnent en matières premières, peuvent être observées à Akrotiri-Aetókremnos.

Au **Néolithique précéramique** (environ 9000-5000 av. J.-C.), des établissements permanents, tels qu'Ayios Tychonas-Klimonas, voient le jour, marquant la transition progressive vers l'agriculture et l'élevage. La période est particulièrement bien représentée par le site de Choirokoitia, caractérisé par ses maisons circulaires, son agencement soigné et ses ouvrages collectifs. Après une brève interruption, la **période néolithique céramique** (5000-4000 av. J.-C.) voit l'apparition de la poterie.

La **période chalcolithique** (4000-2500 av. J.-C.) qui suit est marquée par les premières expériences avec le cuivre, dont les produits caractéristiques sont des figurines cruciformes en picrolite, qui renvoient à des pratiques symboliques et sociales. Bien que toujours organisés autour de villages, des sites tels que Lemba-Lakkous et Kissonerga-Mosphilia témoignent d'une gestion centralisée, d'une complexité sociale croissante et de contacts interrégionaux plus étendus.

La période de transition vers l'**âge du Bronze** chypriote est connue sous le nom de « phase de Philia » (environ 2500-2300 av. J.-C.). Elle se caractérise par l'introduction de nouvelles espèces animales, de nouveaux types de poterie et du savoir-



faire technologique lié au travail du cuivre. Durant l'**âge du Bronze ancien** (2300-1900 av. J.-C.), les communautés chypriotes sont organisées en grands villages agro-pastoraux, tels que Marki-Alonia et Sotira-Kaminoudhia, spécialisées dans la métallurgie et la poterie. Au cours de l'**âge du Bronze moyen** (1900-1650 av. J.-C.), l'intensification des échanges à longue distance suggère que les sociétés s'ouvrent de plus en plus vers l'extérieur.

À la **période du Bronze récent** (1650-1100 av. J.-C.), Chypre devient un important producteur et exportateur de cuivre. L'île est alors connue sous le nom d'*Alashiya* dans les sources étrangères. Des centres prospères, tels qu'Enkomi, Kition, Kalavastos et Palaepaphos, témoignent d'une culture urbaine cosmopolite qui s'épanouit au sein de vastes réseaux maritimes consacrés au commerce du cuivre. Cette période voit l'introduction du tour de potier, de l'architecture monumentale en pierre de taille et d'un système d'écriture autochtone.

Le début de l'âge du Fer (« **chypro-géométrique** », 1100-750 av. J.-C.) se caractérise à la fois par des continuités – l'utilisation de l'écriture syllabique locale – et des transformations – la

réorganisation du paysage urbain de l'île. Au cours de la **période chypro-archaïque** (750-480 av. J.-C.), les cités-royaumes de l'île s'établissent de façon durable, chacune consolidant ses propres structures politiques et traditions artistiques. L'**époque chypro-classique** (480-310 av. J.-C.) voit les entités politiques (« *polities* ») de l'île suivre les influences fluctuantes de l'Empire perse. Salamine, Kition, Paphos, Amathonte et Kourion, entre autres, ont livré de riches témoignages archéologiques (inscriptions, monnaies et tombes royales) qui rendent compte de la concurrence politique et d'une production artistique florissante.

Les cités-royaumes indépendantes de Chypre sont éradiquées sous les Ptolémées **hellénistiques** (310-30 av. J.-C.), et Chypre devient une province unifiée. Elle est ensuite intégrée à l'Empire **romain** (30 av. J.-C.). En tant que province romaine, Chypre connaît une longue période de stabilité et de prospérité. Les grandes villes sont embellies par la construction de théâtres, de thermes et de monuments publics. À la **fin de l'Antiquité** (IV^e-VII^e siècles), Chypre fait partie de l'Empire romain d'Orient (ou Empire **byzantin**). Le christianisme transforme la société chypriote, comme en témoignent les basiliques monumentales, telles que la Campanopétrà à Salamine. Les incursions arabes répétées et le déclin des centres urbains au milieu du VII^e siècle marquent la fin de la période romaine tardive de l'île et le début d'une nouvelle ère.

L'ARCHÉOLOGIE CHYPRIOTE ET
LA FRANCE

LES ANTIQUITÉS DE CHYPRE AU MUSÉE DU **LOUVRE**

Annie Caubet
Musée du Louvre



La salle chypriote du musée du Louvre en 1910. © Musée du Louvre, Département des Antiquités orientales, Service d'études et de documentation.

La période des voyageurs et des consuls

La formation des collections chypriotes du Louvre est liée au développement de la recherche archéologique au Levant durant la seconde moitié du XIX^e siècle. Voyageurs ou consuls sur place, ils entretenaient une correspondance érudite avec de savants orientalistes et numismates, que Chypre attirait par les inscriptions et les monnaies qu'on y mettait au jour. Les premiers documents de Chypre parvenus au Louvre sont le fait de l'activité duc de Luynes¹, de Félicien de Saulcy² ou de

1 Tablette inscrite d'Idalion, Bibliothèque Nationale : inv. bronzes 2297 ; coupe d'orfèvrerie au Louvre : AO 20134.

2 Coupe d'orfèvrerie, Idalion, AO 20135.



La salle chypriote du musée du Louvre en 1910. © Musée du Louvre, Département des Antiquités orientales, Service d'études et de documentation.



Musée du Louvre, salle XIX du plan Parrot (actuelle salle 316), Vue du vase colossal d'Amathonte. Années 1960 ? © Musée du Louvre, Département des Antiquités orientales, Service d'études et de documentation.

Guillaume-Rey³. Pour poursuivre à Chypre les connaissances acquises lors de la mission en Phénicie d'Ernest Renan, le voyage de Melchior de Vogüé en 1862 s'intéressait à l'épigraphie⁴ et aux monuments laissés par les Lusignan : les relevés de l'abbaye de Bellapais et du château de Buffavento par l'architecte Edmond Duthoit servirent à Camille Enlart pour sa monographie sur l'art gothique de Chypre⁵. Revenu seul en 1865, Duthoit organisa le transport en France du grand vase de pierre de l'acropole d'Amathonte⁶ ainsi que les nombreuses sculptures votives qu'il découvrit à Golgoi, Malloura, Trapeza et Arsos. Puis le consul de France Tiburce Colonna-Ceccaldi explora les nécropoles d'Idalion et repéra à Trikomo, un sanctuaire archaïque⁷ d'où provient la plus monumentale des statues de déesse du Louvre. Son frère Georges, l'un des premiers vrais spécialistes de l'archéologie chypriote, entrepris de classer les découvertes de Hamilton Lang à Idalion et Pyla, entrées au Louvre⁸. De son côté, le consul américain à Larnaca de 1865 à 1876, Luigi Palma di Cesnola, opérait des excavations intensives, notamment à Amathonte et Kourion. La majeure partie de ses collections se trouve aujourd'hui à New York, mais les musées français, le Louvre, le musée de Saint-Germain-en-Laye, le musée Borély acquièrent aussi quelques-unes de ses trouvailles lors de la vente tenue à Paris en 1870⁹.

Un fois l'île placée sous autorité britannique en 1878, l'exploration archéologique devint moins anarchique. Le

³ Base de statue avec dédicace phénicienne à Melqart, Kition : AO 4826.

⁴ L'épithaphe digraphe de Karyx, Golgoi (AM 3381), clé du déchiffrement du syllabaire chypriote.

⁵ Camille Enlart, 1999 : *L'art gothique et la Renaissance en Chypre*, Paris, Ernest Leroux, 2 vol. in 8°, XXXII-756 pages, 419 fig. et 34 pl.

⁶ Vase d'Amathonte AO 22897.

⁷ Déesse de Trikomo N 3497.

⁸ Artemis du sanctuaire de Pyla fouillé par Hamilton Lang : MNB 357-358.

⁹ Joueur de lyre : N 3523.



Musée du Louvre, salle XIX du plan Parrot (actuelle salle 316). Années 1960 ?
© Musée du Louvre, Département des Antiquités orientales, Service d'études et de documentation.

Louvre obtint ainsi des exemples bien documentés provenant des fouilles de Max Ohnefalsch-Richter à Marion-Arsinoé et Akhna¹⁰.

Sur place, des érudits issus des grandes familles locales, Piéridès, Tano, Malis, entretenaient le monde savant européen de l'actualité des découvertes, faisant parvenir en France des œuvres majeures¹¹. Au Louvre, suivant la création d'un département des Antiquités Orientales en 1881, les conservateurs élaborent les premiers catalogues raisonnés des antiquités chypriotes : les figurines de terre cuite par Léon Heuzey,¹² la céramique par Edmond Pottier¹³.

Parmi les enrichissements exceptionnels de cette période, signalons les premiers vases figurés du Chypriote ancien, don Auguste-Émile Boysset, consul de France (1891-1900) au Louvre et au musée de Sèvres¹⁴, et les premières statuettes chalcolithiques découvertes par Paul-Louis Couchoud en 1902.

Les temps modernes et les fouilles scientifiques

Entre les deux guerres, tandis que la mission suédoise dirigée par Einar Gjerstad jetait les bases scientifiques de l'archéologie de Chypre, Claude Schaeffer, reprit la fouille d'Enkomi. Ses découvertes furent partagées entre Chypre, le Musée des Antiquités Nationales de Saint-Germain-en-Laye et le département des antiquités orientales du Louvre, que dirigeait René Dussaud. Des ensembles funéraires, céramique mycénienne,¹⁶ armes et outils de bronze, ainsi que la statuette en bronze du dieu banquetant¹⁷ provenant du «bâtiment 18». Schaeffer explora également la nécropole du Bronze ancien de Vounous, riche de céramique figurée¹⁸.

L'helléniste Jean Bérard entrepris en 1952 de rechercher les vestiges archéologiques relatifs aux légendes de fondation des héros homériques. Il trouva dans la nécropole de Ktima (Paphos) un matériel Chypre Géométrique I-III, dont la publication en 1963 par Jean Deshayes affinait la typologie établie par les Suédois. Cet ensemble fut le dernier partage d'antiquités entre Chypre et la France.

Désormais, selon la loi, toute découverte demeure dans l'île, mais le musée du Louvre est associé au travail de terrain et au développement de la recherche par des équipes franco-chypriotes.

¹⁰ Marion : AM 77 ; Akhna : AM 3544.

¹¹ Pierides : AO 1449 ; Tano : AM 646, 650 ; Malis : AM 972.

¹² Léon Heuzey, *Les figurines de terre cuite orientales*, Paris 1882, 2e édition révisée par E. Pottier, 1923.

¹³ Edmond Pottier *Corpus Vasorum Antiquorum*, Louvre 5, France, Paris 1928.

¹⁴ *Modèle de bateau Chypriote Moyen* AM 972.

¹⁵ *Statuettes chalcolithiques* : AM 1144, AM 1176.

¹⁶ *Cratère mycénien* : AO 18591
Banqueteur : AM 2190-2191.

¹⁷ *Vases Red Polished* : AO 17512, 17513, 17517.

Hélène Le Meaux
Musée du Louvre

LE VASE D' AMATHONTE

Présentation générale



Qualifié de « chef-d'œuvre de l'art archaïque » par le Comte Melchior de Vogüé qui a dirigé la mission archéologique française dans l'île de Chypre en 1862 et 1865, ce volumineux monolithe en calcaire de plus de 3 mètres de diamètre, de presque 2 mètres de hauteur et d'un poids approximatif de 13 tonnes est particulièrement intéressant des points de vue cultuel et épigraphique.

Installé dans la cour du sanctuaire, il n'était pas isolé ; un second exemplaire tout aussi monumental, voire plus, comme en témoignent les récits des voyageurs dès le XVI^e siècle, s'est détérioré au cours du temps. Edmond Duthoit, l'architecte de la mission Vogüé, a réalisé des croquis montrant les deux vases en place et bon nombre de voyageurs les ont représentés au sommet de l'acropole.

À l'image de la « mer d'airain » du temple de Salomon décrite dans la Bible, on suppose qu'ils contenaient l'eau destinée aux usages cultuels et l'on peut penser, comme Léon Heuzey et Georges Perrot, en s'appuyant sur une maquette de la collection chypriote du Louvre (inv. MNB 96), qu'un escalier mobile en permettait l'accès aux fidèles.

De l'acropole d'Amathonte au Louvre

Après un certain nombre d'hésitations entre plusieurs équipages et navires pour le déplacement et l'embarquement du vase vers la France, la mission est confiée au capitaine de frégate Ernest Moret en septembre 1865. L'opération dure seize jours ; cinquante hommes ont travaillé chaque jour pendant 9 heures. Le vase part pour le port du Toulon le 8 octobre 1865 à bord du voilier la *Perdrix* aménagé à cet effet. C'est le moment des transports en Méditerranée, rappelons entre autre l'arrivée de la *Victoire de Samothrace* en 1864 au Louvre.



La lettre envoyée par Adrien de Longpérier, Directeur des Antiquités du Louvre, au comte de Nieuwerkerke, Directeur des Musées de France. © Archives des musées nationaux de France.

Après son enlèvement du sommet de l'acropole d'*Amathonte*, la pose de ce géant dans les salles du Louvre a été un second tour de force. Le 5 mai 1866, le Directeur des Antiques du Louvre, Adrien de Longpérier, s'adresse ainsi au Directeur des Musées, le comte de Nieuwerkerke :

« Le vase d'Amathonte va nous arriver prochainement et comme il a excité, beaucoup trop il est vrai, la curiosité publique, il sera bon de l'exposer rapidement. Le difficile est de le faire entrer dans nos galeries. Voudriez-vous permettre que, provisoirement, il soit déposé (...) entre la galerie égyptienne et la galerie assyrienne sous le guichet. Cet expédient (...) laisserait le temps de chercher une place définitive pour un colosse qu'il faut nous efforcer de mouvoir le plus rapidement possible. ».

Après avoir mis en place un ingénieux dispositif documenté par les archives, il a probablement fallu faire passer le vase de champ entre les taureaux de Khorsabad qui étaient exposés dans la galerie assyrienne, jusqu'au vestibule de l'escalier, puis dans la salle voisine côté rue de Rivoli d'où il n'a plus bougé depuis 160 ans.

Considérations épigraphiques

Le vase présente certains signes qui ont été interprétés comme des inscriptions, au niveau de l'une des anses et de l'embouchure. Le dessin publié dans *L'Illustration* en 1864 n'était en fait qu'un curieux assemblage sans la moindre relation avec le vase lui-même. Les caractères repérés sur son embouchure en 1876 avaient été interprétés de manière erronée par le conservateur Félix Ravaisson. La restauration menée en 2025 a permis de vérifier la surface de l'ensemble du vase et de se focaliser plus attentivement sur la lèvre,



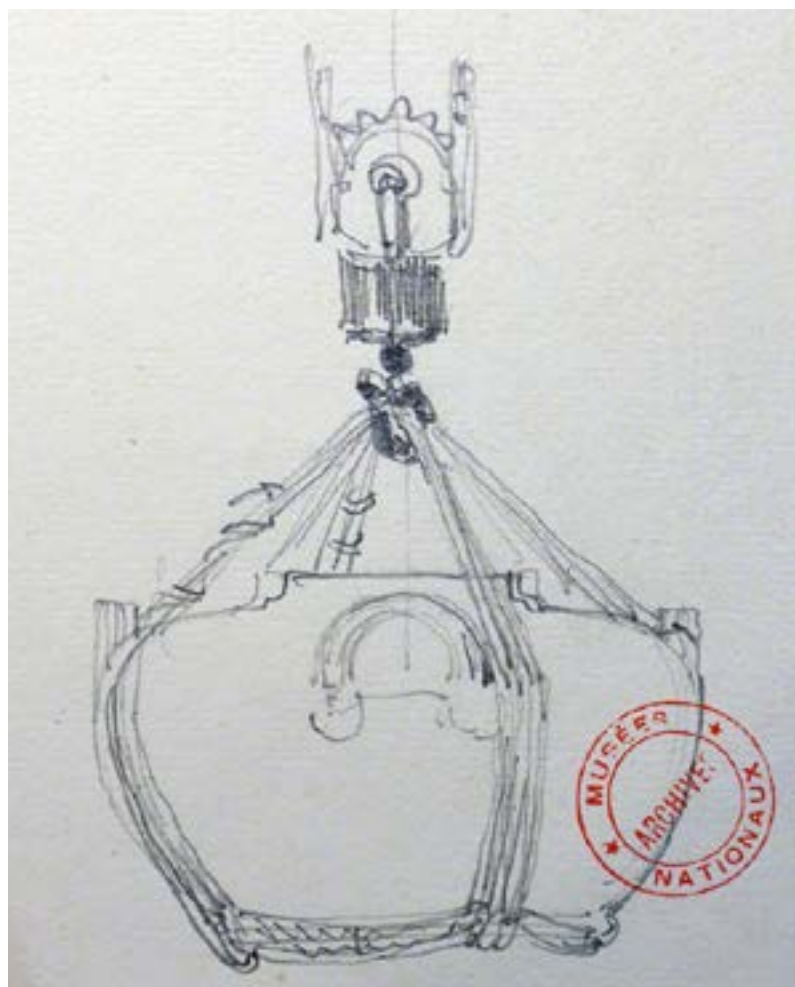
Dessin du transport. © Archives des musées nationaux de France.

mettant en évidence certains signes qui restent à déchiffrer.

C'est en fait sur la moulure en forme d'arceau qui entoure l'une des quatre anses, juste au-dessus de la palmette inversée, devant la tête du bovidé, qu'Antoine Hermay a observé la présence d'une inscription gravée de plusieurs signes syllabiques éteochoyriotes.

Dans ces signes qui doivent être lus à partir du bas de l'anse, l'épigraphiste Olivier Masson a reconnu un *a*, un *na*, une barre de séparation, un *ta* très probable et les traces de deux signes. Le premier « mot » *a-na*, est bien attesté à *Amathonte* et il est possible qu'il signifie « la divinité » dans la langue locale, l'éteochoyriote.

Les taureaux et les motifs végétaux évoqueraient la fécondité et la vie en lien avec la divinité des lieux.



Dessin du transport. © Archives des musées nationaux de France.



Dessin du transport. © Archives des musées nationaux de France.



Dessin du transport. © Archives des musées nationaux de France.



Dessin du transport. © Archives des musées nationaux de France.



Photographie de l'inscription sur l'une des anses du vase. © Musée du Louvre, Département des Antiquités orientales.



Vase d'Amathonte AO 22897

Amathonte, Chypre

Calcaire coquillier (local)

700-400 av. J.-C.

Diamètre : 117 cm (à l'embouchure) ; Hauteur : 187 cm (anses depuis le bas de la palmette 62-66) ; Longueur : 30 cm (taureaux) ; Diamètre : 320 cm (max)

Musée du Louvre, Département des Antiquités Orientales

Achat Edmond M. Duthoit (mission archéologique)

© 2015 Musée du Louvre, Dist. GrandPalaisRmn / Philippe Fuzeau



Cliquez sur ce lien pour visionner une courte vidéo représentant le site archéologique d'Amathonte ainsi qu'une reconstitution numérique du temple. Images prises par drones.



Maquette miniature de vase MNB 96

Idalion, Chypre

Calcaire

700-400 av. J.-C.

Hauteur : 8,7 cm ; Largeur : 13 cm ; Longueur : 16 cm

Musée du Louvre, Département des Antiquités Orientales

Achat George et Tiburce Colonna-Ceccaldi, 1871

© 2009 Musée du Louvre, Dist. GrandPalaisRmn / Raphaël Chipault



Modèle miniature d'un ancien réservoir d'eau géant à usage sacré: Cliquez sur ce lien pour découvrir comment ce vase miniature, muni d'un escalier, est lié à celui en pierre monumental, trouvé à Amathonte. Le contenu de ce dernier, probablement de l'eau utilisée pour les rituels du sanctuaire ou la purification, pourrait avoir été accessible de manière similaire, peut-être à l'aide d'une échelle en bois.

LES ARCHÉOLOGUES FRANÇAIS À CHYPRE DU **XIX^e SIÈCLE À 1960**

Antoine Hermary
Aix-Marseille Université



Le diplomate, archéologue et écrivain français Eugène-Melchior de Vogüé (1848-1910), photographié par Nadar. © Nadar, domaine public, Wikimedia Commons.

L'intérêt des érudits français pour les antiquités chypriotes se manifeste dès le XVIII^e siècle, puisque, vers 1760, le comte de Caylus demande au consul Benoît Astier de lui envoyer des objets pour enrichir son grand *Recueil d'antiquités*. Presque un siècle plus tard deux autres aristocrates érudits entreprennent des recherches de grande ampleur sur l'histoire antique et médiévale de Chypre. Historien du Moyen Âge, le comte Louis de Mas Latrie séjourne à Chypre en 1845 et 1846 et publie entre 1852 et 1861 une monumentale *Histoire de l'île de Chypre sous le règne des princes de la maison de Lusignan*. Bien qu'il ne soit jamais allé dans l'île, le duc Honoré de Luynes peut être considéré comme un des fondateurs de l'archéologie chypriote grâce à ses études de numismatique et surtout à l'acquisition en 1850 de la célèbre « tablette d'Idalion », la plus longue inscription connue en syllabaire chypriote (conservée au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque nationale de France) : son livre *Numismatique et inscriptions cypriotes* (Paris, 1852) ouvre la voie à la recherche moderne. Quelques années plus tard (1862), un autre aristocrate, le marquis Melchior de Vogüé dirige la première mission archéologique dans l'île, prolongée par celle de l'architecte Edmond Duthoit en 1865. Les sculptures et les inscriptions alors découvertes sont transportées au Louvre et forment la première grande collection d'antiquités chypriotes en Europe, enrichie en 1866 par l'arrivée du spectaculaire « vase d'Amathonte ». C'est ensuite l'époque des consuls-archéologues. D'une ampleur bien moins importante que celles de Luigi Palma di Cesnola, les recherches commanditées par Tiburce Colonna-Ceccaldi (en poste à Larnaca de 1866 à 1869), aidé par son frère Georges, entraînent la découverte d'un grand nombre d'objets, en particulier à Idalion. Les plus importants sont achetés par le Louvre. Vingt ans plus tard (1886-1887), sous l'administration britannique, le consul Eugène de Castillon Saint Victor procède dans la nécropole de Kourion à des fouilles d'un caractère déjà scientifique ; conformément à la loi alors en vigueur, une partie des objets découverts sont affectés au Louvre.

CHYPRE AU LOUVRE

Dans le dernier quart du XIX^e siècle, plusieurs chercheurs de l'École française d'Athènes manifestent leur intérêt pour l'archéologie chypriote. Le linguiste Mondry Beaudoin et le céramologue Edmond Pottier – qui publiera dans le *Corpus Vasorum Antiquorum* les vases chypriotes du Louvre – font un séjour d'étude dans l'île en 1878, suivis par Paul Perdrizet en 1896. Entretemps Léon Heuzey publie les terres cuites chypriotes du Louvre (1882, rééd. 1923) et Georges Perrot le troisième volume de sa monumentale *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, consacré à Chypre et à la Phénicie (1885) : traduit en anglais, ce livre constitue jusqu'aux fouilles suédoises (1927-1931) une référence essentielle sur les antiquités de Chypre. La fin du XIX^e siècle est marquée par le remarquable travail de Camille Enlart sur l'architecture de l'île au Moyen Âge et au XVI^e siècle : son livre *L'art gothique et la Renaissance en Chypre* (1899, deux volumes) reste un travail fondamental.

Au cours des décennies suivantes les archéologues français sont peu présents à Chypre. Les premières grandes fouilles sont celles qu'entreprend Claude Schaeffer en 1934 sur le site de l'âge du Bronze d'Enkomi, à l'est de l'île, après des recherches plus limitées dans la nécropole du Bronze Ancien de Vounous, sur la côte nord de Chypre. Après une interruption due à la guerre, les fouilles d'Enkomi sont reprises en 1946, en collaboration avec le Département des Antiquités de 1948 à 1958, sous la direction de Porphyrios Dikaïos. Jacques-Claude Courtois y joue un rôle de premier plan. D'importantes découvertes ont alors lieu, comme celles du « Bâtiment 18 », d'où proviennent de beaux vases mycéniens et une statuette en bronze conservés au Louvre, du « sanctuaire du dieu au lingot », ou encore de plusieurs riches tombes. C'est la seule mission française active en 1960, les fouilles de Jean Bérard et Jean Deshayes à Ktima-Paphos, dont il est question par ailleurs, ayant pris fin en 1955.



Louis de Mas Latrie (1815-1897), historien, paléographe et diplomate français. © Reymann et Cie, photographie, Paris/Jebulon, domaine public, Wikimedia Commons.

LES ARCHÉOLOGUES FRANÇAIS À CHYPRE **DEPUIS 1960**

Antoine Hermary
Aix-Marseille Université



C.F.A. Schaeffer (1898-1982).
© Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux (MOM).

Quand est créée la République de Chypre, en 1960, la seule mission archéologique française en activité dans l'île est celle d'Enkomi, dirigée par Claude Schaeffer. À cette même époque Olivier Masson a entrepris d'importantes recherches sur les écritures 'chypro-minoennes' et sur les inscriptions syllabiques (grecques et « étéochypriotes »). Son ouvrage *Les inscriptions chypriotes syllabiques. Recueil critique et commenté*, publié à Paris en 1961 et réédité avec des compléments en 1983, reste une référence essentielle dans ce domaine de recherche. Masson a ensuite consacré de nombreux autres travaux à l'épigraphie et à la numismatique chypriotes, ainsi qu'à l'histoire de la recherche archéologique dans l'île. Il est à l'origine, avec un petit groupe de collègues, de la création en 1983 du Centre d'Études Chypriotes et de leurs *Cahiers*, dont il a été le directeur jusqu'à sa mort en 1997. La place du CEC et de la revue s'est peu à peu affirmée au sein de la communauté scientifique, sous la responsabilité successive de Michel Amandry, Antoine Hermary et Marguerite Yon, Sabine Fourier et Anna Cannavò. Une autre étape importante de la recherche archéologique française à Chypre a été, en 1968, la nomination d'Annie Caubet comme conservatrice au Département des Antiquités orientales du Louvre, dont elle est devenue la directrice en 1986. Jusqu'à sa retraite en 2007, elle a mis en valeur la très riche collection chypriote du musée et a été à l'origine de nombreuses publications. Poursuivi aujourd'hui par Hélène Le Meaux, son travail connaît un bel aboutissement dans l'exposition présentée ici.

L'arrivée de Vassos Karageorghis en 1963 à la direction du Département des Antiquités a entraîné un développement spectaculaire de la recherche archéologique à Chypre. Depuis son mariage en 1953 avec Jacqueline Girard il entretenait des liens étroits avec les archéologues lyonnais, en particulier avec Jean Pouilloux à qui, en 1964, est confiée la direction du grand chantier de fouilles de Salamine, interrompu par



Jean Pouilloux, directeur de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux (MOM), inspectant le temple de Zeus à Salamine. © Archives de la mission archéologique de Kition et Salamis.

l'invasion turque de 1974, comme la mission voisine d'Enkomi et celle dirigée depuis 1970 par Alain Le Brun sur le site néolithique du Apostolos Andreas-Kastros. En 1976 a été créée, en remplacement de celle de Salamine, la mission de Kition-*Bamboula*, dirigée par Marguerite Yon, puis Sabine Fourrier. La même année Karageorghis chargeait Alain Le Brun de reprendre les fouilles du prestigieux site néolithique de Choirokoitia, précédemment exploré par Porphyrios Dikaïos.

Dès 1975 était, d'autre part, mise en place la mission d'Amathonte sous la responsabilité de l'École française d'Athènes. Dirigée successivement par Pierre Aupert, Antoine Hermay, Sabine Fourrier et actuellement par Anna Cannavò, cette nouvelle fouille avait pour but principal l'exploration de l'acropole de la ville, qui n'avait encore fait l'objet d'aucune fouille scientifique. Au fil des années, les recherches se sont étendues au port construit au début de l'époque hellénistique, à la zone du rempart nord, à une partie de l'agora et à une prospection du territoire proche qui a entraîné la découverte d'importants sites néolithiques précéramiques : celui de *Shillourokambos* a été fouillé sous la direction de Jean Guilaïne, puis celui de *Klimonas* sous celle de Jean-Denis Vigne et François Briois. De nouvelles missions ont vu le jour grâce aux directeurs successifs du Département des Antiquités. De 1996 à 2000, Brunehilde Imhaus a mené un programme de recherche sur les dalles funéraires inscrites d'époque franque et vénitienne. En 2000 a été créée la mission « Potamia-Ayios Sozomenos : la constitution d'une paysage en Orient médiéval » (dir. Nolwenn Lécuyer et Démétrios Michaelidès). Depuis 2008, Claire Balandier dirige à Nea Paphos une mission centrée sur les fouilles de la colline de *Fabrika*. En 2023 ont été



Marguerite Yon menant la fouille de la Tombe I à Salamine. © Archives de la mission archéologique de Kition et Salamis.

entreprises, sous la direction d'Andreas Nicolaïdès, les fouilles de l'église de la Panagia Karmiotissa à Limassol-Polemidia, et le programme international « Baffe. Histoire et topographie urbaine de Paphos sous la domination latine (1192-1570) » a vu le jour à Aix-Marseille en 2025 (dir. Véronique François et Kalliopi Baika).

De nombreuses institutions françaises sont engagées dans ces recherches. La Commission des fouilles au Ministère des Affaires Étrangères participe au financement de la plupart des missions et l'École française d'Athènes, responsable des fouilles d'Amathonte, est actuellement partenaire de celles de *Klimonas* et de Nea Paphos. Les chercheurs dépendent essentiellement du Centre National de la Recherche Scientifique et des universités où, au cours des dernières décennies, ont été soutenues de nombreuses thèses de doctorat et Habilitations à diriger des recherches relatives à Chypre antique et médiévale : à Aix-Marseille, Avignon, Lyon II, Paris X-Nanterre, Rennes II, Rouen, Strasbourg.

Grâce au soutien constant des collègues chypriotes, l'archéologie française se présente donc aujourd'hui comme un des principaux acteurs de la recherche sur l'histoire de l'île, de la Préhistoire à l'époque ottomane.

An aerial photograph of an archaeological site, likely in Cyprus, showing several circular stone structures and a winding path. The image is partially covered by a dark teal overlay on the left side.

FOUILLES
ARCHÉOLOGIQUES
FRANÇAISES À CHYPRE



Dans les chapitres suivants, les fouilles françaises et les sites archéologiques sont présentés d'Est en Ouest.

CHYPRE AU LOUVRE

FOUILLES FRANÇAISES À APOSTOLOS ANDREAS-**KASTROS**

Alain Le Brun

Odile Daune-Le Brun

*Centre national de la
recherche scientifique
CNRS*

Installé au nord-est de l'île, à la pointe extrême de la péninsule du Karpas, dernière avancée des terres au sol latéritique rouge qui supporte une végétation épaisse mais sèche de type maquis, le hameau de pêcheurs du Apostolos Andreas-Kastros (= *Kastros*), partage avec d'autres sites dont Choirokoitia les caractéristiques du Néolithique Pré-céramique récent de Chypre ou culture de Choirokoitia (7000-5500 av. J.-C.) : architecture de plan circulaire, absence de céramique, artisanat de la pierre. Il en présente toutefois un aspect particulier, celui d'être une petite communauté dont l'économie repose principalement sur l'exploitation des ressources marines : poissons, coquillages et crabes, la part fournie par les mammifères, daims, porcs, moutons et chèvres étant secondaire.

Les recherches qui y furent entreprises par la Mission française à partir de 1970, furent interrompues en 1974 par l'invasion turque. Depuis lors, elles n'y ont pas repris. Le site a été détruit en 2005 par l'armée turque.

L'environnement côtier différait peu de l'actuel malgré les modifications intervenues au cours de l'Holocène et une ligne de rivage encore sensiblement plus basse que de nos jours. L'établissement est logé dans un amphithéâtre naturel surplombant la mer. Des 1700 m² estimés pour sa superficie, seuls 250 ont été explorés. D'aspect moins imposant que celles de Choirokoitia, les constructions également de plan circulaire, ont un diamètre interne variant entre 2,50 et 3 mètres. Les murs, peu épais, sont faits de pierres disposées sur une rangée et enrobées dans un mortier de terre. Les aménagements intérieurs tels que foyer ou cuvette sont peu élaborés. Ces bâtisses sont intimement liées à des espaces communs non bâtis créant de la sorte un tissu villageois aéré, véritable lieu de vie collective.



CHYPRE AU LOUVRE



Site néolithique du Apostolos Andreas-Kastros, avec ses maisons circulaires, dans la péninsule du Karpas, à Chypre. © Département des Antiquités, Chypre.



Le site archéologique d'Apostolos Andreas-Kastros, fouillé par Alain Le Brun et Odile Daune-Le Brun. Image avec l'aimable autorisation de O. Daune-Le Brun.



Le site archéologique d'Apostolos Andreas-Kastros, fouillé par Alain Le Brun et Odile Daune-Le Brun. Image avec l'aimable autorisation de O. Daune-Le Brun.

Vrai site littoral spécialisé, *Kastros* est remarquable par le nombre des poissons capturés, mais aussi par l'ampleur du spectre faunique qui compte au minimum une vingtaine d'espèces distinctes. Les captures concernent aussi bien les poissons côtiers habitant en permanence à proximité du site, tels les mérours et les sparidés, que des poissons pélagiques ou semi-pélagiques, telles les thonines, ces grands migrants saisonniers étant capturés lors de leur passage à la pointe du Karpas. Mérours et thonines étant par ailleurs l'objet d'une pêche sélective. C'est une pêche strictement côtière comme l'indique l'absence de faunes réellement étrangères à la zone littorale comme les espadons. Elle est effectuée à l'aide de lignes armées d'hameçons et très probablement de filets.

La cueillette en grand nombre sur les rochers de Patelles et de Monodontes apportait une partie des protéines nécessaires à l'alimentation, alors que d'autres coquillages comme les columbelles et les cônes étaient récoltés pour en faire des parures.

L'importante quantité d'ossements de poissons – près de 6000 – et de coquillages – environ 13000 coquilles ou fragments – qui y ont été recueillis donne l'image de la première exploitation marine côtière d'une zone vierge et un reflet du milieu marin ancien. Car, si les habitants de *Kastros* ne sont pas les plus anciens occupants de l'île, comme les recherches actuelles le montrent, ils se sont probablement installés dans une zone encore vide d'occupation humaine, tout au moins où aucune trace n'en a été relevée, et dont le littoral était encore inexploité.

FOUILLES FRANÇAISES À SALAMINE

Marguerite Yon

Sabine Fourier

*Centre national de la
recherche scientifique
CNRS*

La mission créée en 1964 par Jean Pouilloux (Université de Lyon), dirigée ensuite (1972) par Marguerite Yon, a interrompu ses travaux de terrain en 1974 en raison de l'invasion turque de l'île ; il lui a également été impossible d'accéder au mobilier découvert, déposé au musée de Famagouste (sauf objets de métal déposés au Musée archéologique de Chypre, Nicosie) ou conservé dans les réserves de la maison de fouille à Salamine. Mais la documentation rapportée régulièrement à Lyon a permis de poursuivre les études et de publier les résultats dans la série *Salamine de Chypre* (I-XVI), dont 12 volumes sont parus de 1974 à 2004.

Bien connue par la tradition littéraire, la ville située au débouché de la Mesaoria, avec un port permettant les échanges maritimes, passait pour avoir été fondée à l'issue de la Guerre de Troie (fin II^e millénaire) par le héros Teucros fils de Télamon. Capitale d'un des plus importants royaumes



Vue aérienne de Salamine, à Chypre, où des fouilles archéologiques ont été menées par l'expédition française (Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, MOM) en collaboration avec le Département des Antiquités, Chypre. © Archives de la mission archéologique de Kition et Salamis.

CHYPRE AU LOUVRE



Vue aérienne de Salamine, à Chypre, où des fouilles archéologiques ont été menées par l'expédition française (Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, MOM) en collaboration avec le Département des Antiquités, Chypre. © Archives de la mission archéologique de Kition et Salamis.



Jean Pouilloux, directeur de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux (MOM) inspectant le temple de Zeus à Salamine. © Archives de la mission archéologique de Kition et Salamis.



Temple de Zeus à Salamine. © Archives de la mission archéologique de Kition et Salamis.

de Chypre, elle eut un rôle majeur dans les conflits avec les Perses (Guerres médiques) ; elle se voulait proche d'Athènes, notamment au temps du roi Évagoras I^{er} (410-374), que ses visées expansionnistes opposèrent à ses voisins, et surtout aux Chypro-phéniciens de Kition. Le royaume disparaît à la conquête d'Alexandre (333), Chypre devenant une partie de l'empire ptolémaïque, puis de l'Empire romain. Au IV^e siècle apr. J.-C., Salamine-*Constantia* est la puissante et riche Métropole de l'Église de Chypre (devenue autocéphale en 431). Au VII^e siècle, l'insécurité due aux invasions arabes fait abandonner définitivement la ville côtière.



Premier jour des fouilles à la basilique de la Campanopetra. © Archives de la mission archéologique de Kition et Salamis.



Jean Pouilloux au centre, avec Vassos Karageorghis à droite et Sir Mortimer Wheeler à gauche, à Salamine. © Archives de la mission archéologique de Kition et Salamis.



Marguerite Yon effectuant des fouilles dans la Tombe I à Salamine. © Archives de la mission archéologique de Kition et Salamis.

Explorée par les Anglais (1890), puis depuis 1960 par le Département des Antiquités de Chypre – fouille de la nécropole (VIII^e siècle av. J.-C.-époque romaine), et de bâtiments publics romains (gymnase, théâtre) –, elle est fouillée de 1964 à 1974 par la mission française, chargée d’explorer le site de la ville historique, dont l’archéologie n’avait pas encore livré de restes architecturaux antérieurs à l’époque hellénistique.

Brève histoire de Salamine

X^e-XI^e siècle av. J.-C. La découverte d’une tombe, et la localisation du site urbain côtier fortifié, confirment l’existence de la ville dès le XI^e siècle, rejoignant enfin la tradition de la fondation par Teucros.

IX^e-IV^e siècle av. J.-C. Aucun monument ni habitat de la capitale archaïque et classique – attestée par la tradition historique et littéraire, et par la nécropole à l’Ouest – n’ont encore été découverts. Mais les nombreux documents (céramique, sculptures, importations) trouvés dans la ville, et un *bothros* fouillé hors la ville à *Ay-Varnavas*, supposent l’existence d’un riche établissement, recouvert par les restes de la ville byzantine.

III^e siècle av. J.-C.-IV^e siècle apr. J.-C. La ville, dont le commerce maritime assure la prospérité, est agrandie par les rois Ptolémées. Un vaste sanctuaire de Zeus, avec une longue esplanade menant à un temple périptère, est construit au II^e siècle, réaménagé à l’époque romaine pour abriter le culte de Zeus et de l’empereur.

IV^e-VII^e siècle apr. J.-C. Sous le nom de *Constantia*, la ville est refondée comme Métropole chrétienne de Chypre. On y a découvert un magnifique ensemble basilical (« Campanopétra ») – cour d’accès, double atrium, église, bâtiments d’habitation –, et la luxueuse résidence (dite de l’ « Huilerie ») d’un haut personnage de la cité.

FOUILLES FRANÇAISES À ENKOMI

George Papasavvas
Université de Chypre



*La ville d'Enkomi, fondée à l'âge du Bronze récent (vue aérienne).
© Cypern20, CC. BY-SA 4.0 International, Wikimedia Commons.*



Enkomi est l'un des centres urbains les plus importants de la fin de l'âge du Bronze en Méditerranée. Situé sur la côte est de Chypre, en face de la Syrie, ce port joue un rôle majeur dans l'exportation du cuivre extrait sur l'île et voit son activité prospérer de 1650 à 1050 av. J.-C. Cette ville de taille importante était entourée d'une muraille cyclopéenne et agencée selon un plan en damier qui organisait ses quartiers résidentiels, industriels et religieux le long de rues rectilignes. À l'origine, elle était plus proche de la mer, mais les dépôts alluviaux d'un cours d'eau voisin ont entraîné l'ensablement de son port. De nombreuses tombes à chambre rupestres sont aménagées sous et entre les espaces domestiques et les rues. Les fouilles ont révélé les traces d'une économie florissante, qui se manifeste, par exemple, dans la monumentalité des bâtiments et les objets prestigieux trouvés dans les tombes ayant appartenu à des familles fortunées, ainsi que dans l'abondance des éléments métalliques découverts, preuve que cette richesse est liée à la production de cuivre. Selon certaines hypothèses, au moins jusqu'à la fin du XIV^e siècle av. J.-C., Enkomi est le centre principal d'une île politiquement

CHYPRE AU LOUVRE



Enkomi : fouilles de l'expédition française, 1957. © Bureau de Presse et d'Information, République de Chypre.



La mission archéologique française effectuant des fouilles à Enkomi. De gauche à droite : C. F. A. Schaeffer, E. Coche de la Ferté, P. Pironin, et W. Forrer. © Institut de recherche archéologique américaine de Chypre (CAARI).



La résidence monumentale « Bâtiment 18 » mis au jour par la mission archéologique française à Enkomi. © Département des Antiquités, Chypre.

unifiée, en contact direct avec les empires et les royaumes environnants. Le site est progressivement abandonné au cours du XI^e siècle av. J.-C. Une partie de la population s'établit à Salamine, à moins de deux kilomètres à l'est, tandis qu'une autre s'installe ailleurs dans l'île. L'ancien nom de la ville est aujourd'hui inconnu ; le nom actuel du site est celui du village moderne le plus proche.

Après des années de fouilles clandestines, le British Museum, le Musée archéologique de Chypre et la mission suédoise mènent successivement plusieurs opérations sur le site entre 1896 et 1930. Aucune de ces expéditions ne sut établir que les imposantes ruines architecturales situées au-dessus des riches tombes, attribuées à tort à la période byzantine, étaient en réalité contemporaines des sépultures. Cette erreur est corrigée par Claude Schaeffer, qui commence ses recherches à Enkomi en 1934. Le site l'attire par les découvertes qu'il prodigue en abondance, et par leurs similitudes avec les vestiges d'un autre site fouillé par ses soins : Ras Shamra-Ougarit, sur le rivage opposé, en Syrie. En 1946, Schaeffer sollicite pour ses fouilles le soutien du Département des Antiquités du gouvernement colonial britannique de Chypre. Les interventions menées simultanément par Claude Schaeffer et Porphyrios Dikaïos aboutissent rapidement à d'importantes découvertes, mais aussi à de nombreux désaccords sur leur interprétation. Schaeffer et la mission française poursuivent leurs fouilles sur le site, avec des interruptions, jusqu'en 1974, date à laquelle, après l'invasion turque, Enkomi s'est retrouvé isolé dans la partie occupée de l'île.



Le « dieu au lingot de bronze » d'Enkomi, représentant un guerrier debout sur un lingot en forme de peau de bœuf, découvert par l'expédition française à Enkomi (XIII^e siècle av. J.-C.). © Département des Antiquités, Chypre.



Statuette en terre cuite représentant un centaure à deux têtes, découverte par l'expédition française au sanctuaire du « dieu au lingot de bronze », à Enkomi (XI^e siècle av. J.-C.). © Département des Antiquités, Chypre.

FOUILLES FRANÇAISES À KITION

Sabine Fourier

Marguerite Yon

Centre national de la
recherche scientifique
CNRS



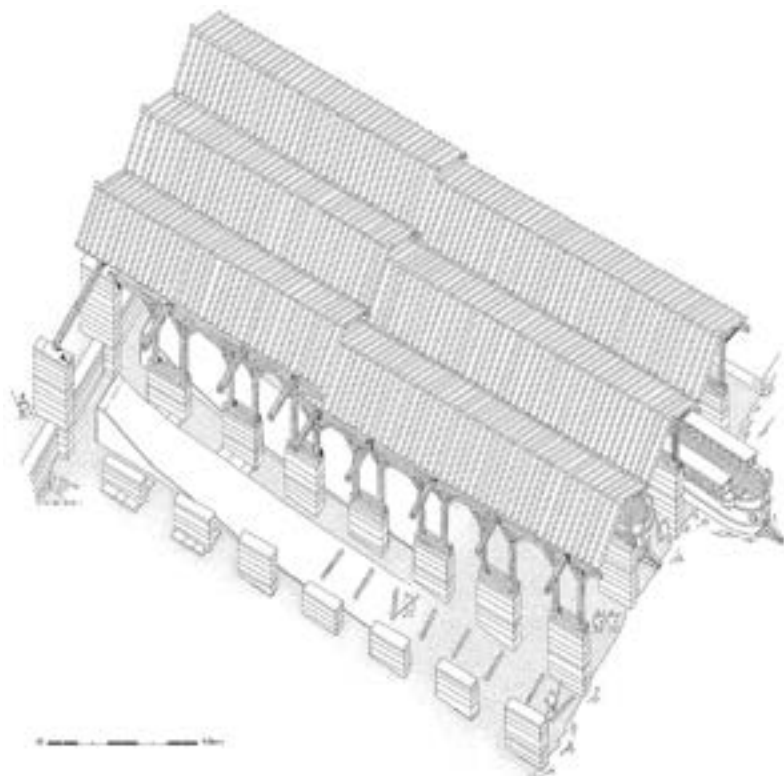
Kition-Bamboula. Vue aérienne des vestiges des néosoikoi (hangars à trières), IV^e siècle avant J.-C. © Archives de la mission archéologique de Kition et Salamis.

Après l'invasion de 1974 qui a fait de Salamine un site empêché, la mission lyonnaise dirigée par Marguerite Yon (puis Sabine Fourier depuis 2008) a repris l'exploration de la ville ancienne de Kition (moderne Larnaca), en particulier sur la colline de *Bamboula*, là où, en 1929-1930, un sondage de la mission suédoise avait dégagé les restes d'un sanctuaire phénicien. Les travaux du département des Antiquités de Chypre, sous la direction de Vassos Karageorghis, avaient ensuite révélé l'existence d'une ville du Bronze récent, ceinte de murailles et possédant de riches tombes, des quartiers d'habitation et un secteur de temples.

Car l'archéologie a montré que Kition, autrefois considéré comme une colonie phénicienne de Tyr, a été fondé bien plus tôt, au XIII^e siècle avant notre ère. Site portuaire ouvert sur les échanges maritimes, la ville est occupée sans interruption malgré les troubles qui affectent la Méditerranée orientale à la fin de l'âge du Bronze. Elle est profondément transformée



au VIII^e siècle par l'arrivée de populations phéniciennes. Kition est désormais un royaume chyro-phénicien, dont les rois affirment la puissance, en particulier aux V^e et IV^e siècles, en étendant leur territoire et en résistant aux visées expansionnistes du royaume voisin de Salamine. La dynastie royale disparaît à l'époque hellénistique quand Chypre est intégrée au royaume lagide. Les périodes postérieures sont moins bien documentées par l'archéologie, mais la ville se distingue par sa longévité, jusqu'à Larnaca aujourd'hui.



Reconstitution de l'élévation des hangars à trières du port de guerre, Kition-Bamboula, IV^e siècle av. J.-C. © O. Callot, Archives de la mission archéologique de Kition et Salamis.

La mission française a fouillé et publié différents contextes, datés du XIII^e siècle avant au IV^e siècle de notre ère, qui renseignent sur le développement urbain. À *Bamboula*, un quartier d'habitation montre une remarquable continuité entre les niveaux du Bronze récent et ceux du début de l'âge du Fer (XIII^e-XI^e siècles) : alors que la plupart des sites de l'âge du Bronze sont abandonnés, Kition paraît épargné (et peut-être même conforté) par les crises qui secouent l'île et, plus largement, la Méditerranée orientale. La mission française a, par ailleurs, achevé la fouille du sanctuaire, partiellement dégagé par les Suédois, depuis ses premiers niveaux (au IX^e siècle avant notre ère) jusqu'à son abandon au début de

la période hellénistique. À l'époque classique (IV^e siècle), les bâtiments sacrés sont recouverts par une vaste terrasse à laquelle sont adossés des hangars à trières. Ce bâtiment, à l'état de conservation exceptionnel, abritait la flotte de guerre des rois chyro-phéniciens. D'autres travaux de terrain ont porté sur la nécropole ouest, au lieu-dit *Pervolia*, où ont été explorées des tombes collectives datant du VIII^e au IV^e siècle, ainsi que sur le rempart. Les fouilles se poursuivent aujourd'hui. Parmi le riche mobilier recueilli (céramique, statuettes de terre cuite et de pierre, petits objets d'ivoire, de faïence ou de métal), on trouve également une belle série d'*ostraca* de la fin du IV^e siècle avant notre ère (fragments de céramique ou de pierre portant de courts textes administratifs écrits en lettres cursives phéniciennes). Ce mobilier est conservé à Larnaca, et pour certains objets et contextes, présenté dans les vitrines du musée archéologique du district.



Inhumation de nouveau-né en jarre, quartier d'habitation de Kition-Bamboula, XI^e siècle av. J.-C. © Archives de la mission archéologique de Kition et Salamis.



Vue aérienne des tombes creusées dans le rocher de la nécropole de Kition-Pervolia, vers le sud, 800-400 av. J.-C. © Archives de la mission archéologique de Kition et Salamis.



Stèles miniatures de terre cuite reproduisant des chapiteaux de pierre décorés du masque de la déesse égyptienne Hathor, sanctuaire de Kition-Bamboula, VI^e siècle av. J.-C. © Archives de la mission archéologique de Kition et Salamis.



Texte phénicien écrit à l'encre sur un galet, découvert dans un dépotoir, Kition-Bamboula, IV^e siècle av.J.-C. © Archives de la mission archéologique de Kition et Salamis.



Cliquez sur ce lien pour découvrir la reconstitution 3D du port de guerre de Kition-Bamboula. © Larnaka Tourism Board, Youth Board of Cyprus, Mission archéologique de Kition.

FOUILLES FRANÇAISES À POTAMIA-AYIOS SOZOMENOS

Nolwenn Lécuyer
Aix-Marseille Université

Mené entre 2000 et 2007 sous l'égide de l'ÉfA, du LA3M (UMR 7298, Aix-Marseille Université) et de l'Université de Chypre, le projet Potamia-Ayios Sozomenos voulait favoriser, par une enquête pluridisciplinaire, l'approche territoriale en diachronie (VIII^e-XIX^e siècle) d'une portion représentative et riche en vestiges préservés du domaine royal de Potamia fondé dans le dernier tiers du XIV^e siècle. Outre l'analyse de l'ermitage et des églises implantées sur ce territoire, le terrain d'étude a fait l'objet d'une prospection intensive et des sondages ont été ouverts en des sites pertinents pour la caractérisation des structures et la mise en phase chronologique des découvertes.

Ces arches, qui se dressent près du village abandonné d'Ayios Sozomenos, appartenaient à l'église d'Ayios Mamas, dont l'architecture mêle des éléments occidentaux et byzantins. Sa construction a débuté au XVI^e siècle, lorsque Chypre était sous domination vénitienne, mais elle n'a jamais été achevée en raison de la conquête ottomane en 1571. © dimitrisvetsikas1969, CC0 1.0 Universal, Wikimedia Commons.



L'opération a confirmé que le manoir royal est fondé dans le dernier tiers du XIV^e siècle, en un secteur inhabité depuis le VIII^e siècle, comme les villages de Potamia et d'Ayios Sozomenos, datation confirmée pour ce dernier par la stratigraphie et la découverte d'un trésor monétaire datable entre 1368 et 1373. Le manoir, décrit comme résidence de plaisance, est conçu en pierre de taille selon un plan quadrangulaire, autour d'une cour à arcades. La fouille a montré que sa construction était précédée de peu par celle d'un réservoir monumental sur son flanc ouest, alimenté par un puits-noria relié à un réseau hydraulique souterrain (kanat). L'alimentation en eau du manoir et du village par ce réseau peut être vue comme la première



CHYPRE AU LOUVRE



Ce trésor composé de 373 pièces d'argent chypriotes a été découvert près de l'église d'Ayios Mamas dans le village d'Ayios Sozomenos. Les pièces étaient placées dans un sac, lui-même placé dans un petit vase en céramique, qui avait été enterré dans une fosse. Elles ont été frappées sous le règne de quatre rois de la famille royale française des Lusignan, entre la fin du XIII^e siècle et le milieu du XIV^e siècle. ©Archives de l'École française d'Athènes (EFA).

étape de l'aménagement du territoire qui comprend aussi un canal alimentant les terres par gravitation à partir d'un barrage levé sur le Gialias. Son tracé commande la cadastration de la partie sud de l'interfluve, entre Gialias et Alikos, autorisant des cultures humides comme celle du coton qui, à la fin du XIV^e siècle, peut faire partie des orientations économiques des Lusignan. Complété par une dizaine de puits reliés à des canaux secondaires, il permet également d'alimenter trois moulins sur le territoire exploré, dont celui de Paleomylos, en limite nord du finage de Potamia, qu'un sondage a permis de dater du XIV^e siècle. À la fonction résidentielle du manoir se superpose donc celle de l'exploitation domaniale, cruciale pour le royaume alors confronté à une grave crise financière.

Ce programme agronomique représente un investissement lourd dont la réalisation n'est peut-être pas achevée quand le domaine est victime, en 1426, des raids ottomans. Le manoir et le village de Potamia sont incendiés comme le moulin de Paleomylos, montrant la volonté des Mamelouks d'invalider l'exploitation du territoire. Selon le mobilier archéologique recueilli en fouille, le manoir semble abandonné jusqu'au début du XVI^e siècle et l'habitat paraît dispersé sur le territoire au XV^e siècle.

Acquis en 1521 par un noble vénitien, le domaine connaît une nouvelle phase d'exploitation. Le manoir est partiellement restauré pour servir de centre domanial, au moins deux moulins sont remis en service et le parc de puits-noria, bordés de citernes et de bâtiments de service et d'habitation augmente sensiblement. Le terroir est principalement consacré à l'arboriculture, au coton et aux céréales, ce qui justifie l'enrichissement des systèmes d'irrigation et la restauration des moulins. Les fouilles montrent que celui de Paleomylos est utilisé jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Après la conquête en 1570, les Ottomans héritent de fait d'un territoire désormais richement aménagé et fonctionnel. Même si le manoir subit une nouvelle destruction à la fin du XVI^e siècle et n'est réoccupé qu'au XIX^e siècle comme chiftlick de Potamia, les constructions et les réalisations antérieures semblent avoir figé le paysage jusqu'au XX^e siècle, témoignant de l'efficacité des techniques agronomiques médiévales. Au-delà de l'analyse strictement historique de l'occupation de cette région, l'abondant mobilier céramique relevé en prospection et en stratigraphie – productions locales et importations – traduit en diachronie l'évolution de la culture matérielle et des relations commerciales de Chypre avec l'espace méditerranéen.

FOUILLES FRANÇAISES À CHOIROKOITIA

Alain Le Brun

Odile Daune-Le Brun

*Centre national de
la recherche scientifique
CNRS*

Le village de Choirokoitia-Vounoi (Khirokitia) dont 4000 m² d'une superficie bâtie estimée à 1,5 ha ont été explorés, se trouve dans le sud de l'île, à l'intérieur des terres, à environ 6 km à vol d'oiseau du rivage actuel, dans une région relativement accidentée animée par les derniers soubresauts du massif montagneux du Troodos. Il est accroché sur les flancs nord et sud d'une colline enserrée dans l'un des méandres de la rivière Maroni.

Ce furent son invention en 1934 et son exploration par Porphyrios Dikaïos de 1936 à 1946 qui affirmèrent l'existence sur l'île d'une culture néolithique qui ignorait l'art de la poterie : le Néolithique précéramique. Les imposants vestiges architecturaux dégagés représentaient alors les plus anciens témoignages d'une présence humaine sur l'île. Les récentes avancées de la recherche préhistorique à Chypre ont conduit à réviser cette place éminente et placer la « culture de Choirokoitia » ou Néolithique précéramique récent de Chypre non pas au début mais à la fin d'une longue évolution commencée dans la première moitié du IX^e millénaire.



Site néolithique de Choirokoitia (vue aérienne). © Département des Antiquités, Chypre.



Le site archéologique de Choirokoitia, fouillé par Alain Le Brun et Odile Daune-Le Brun. Image avec l'aimable autorisation de O. Daune-Le Brun.



Travaux pour la reconstitution expérimentale d'une maison néolithique sur le site de Choirokoitia, réalisés par la mission archéologique française du Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS) et le Département des Antiquités, Chypre. Image avec l'aimable autorisation de O. Daune-Le Brun.



*Reconstruction moderne de maisons circulaires de Choirokoitia.
© Département des Antiquités, Chypre.*

La reprise des fouilles sur le site par la mission française, 1976-2009, ont permis de reconsidérer la façon dont ce gros village d'agriculteurs – éleveurs et chasseurs, fondé au cours du VII^e millénaire, s'inscrivait dans l'espace, ainsi que son organisation.

Le village est compris comme un espace fermé, clos par un mur imposant comprenant des dispositifs élaborés en assurant l'accès. A l'intérieur de cette enceinte les habitations se pressent. L'unité architecturale de base est une construction de plan circulaire couverte d'un toit plat. Les matériaux de construction utilisés, séparément ou en combinaison, sont la pierre et la brique crue. C'est le groupement de plusieurs de ces structures autour d'un espace libre équipé d'une installation à moudre le grain qui constitue l'habitation. L'espace du village est réservé aux êtres humains, les animaux, les moutons, les chèvres, les porcs que les villageois élevaient, étaient tenus



Fragment de figurine néolithique en argile représentant une figure humaine provenant de Choirokoitia. © Département des Antiquités, Chypre.

à l'extérieur. Outre l'élevage, l'économie de la communauté reposait sur la chasse aux daims et sur l'agriculture. Le blé amidonnier, l'engrain et dans une moindre mesure l'orge ainsi que des légumes comme les lentilles étaient cultivés.

La reprise des fouilles a permis en outre de rassembler une documentation riche et diverse rendant possible une multiplicité d'approches touchant l'environnement, les stratégies de subsistance, les différents artisanats pratiqués, en particulier celui de la pierre dont un atelier a été mis au jour, mais aussi les pratiques funéraires et l'attitude des habitants devant la mort. Les morts en effet ne sont pas séparés des vivants. Ils sont inhumés dans des fosses creusées à l'intérieur même de l'habitation. À côté du défunt sont parfois placés des récipients en pierre intentionnellement brisés. Une fois le corps déposé, la fosse est comblée et les vivants reprennent possession de la maison.

Choirokoitia a livré la plus importante série de restes humains du Néolithique chypriote qui, comptant au minimum 243 individus, constitue également l'une des plus importantes séries du Néolithique précéramique du Proche-Orient. Le site offre ainsi la possibilité exceptionnelle d'analyser les effets de l'insularité sur une population néolithique. Les premiers résultats des études biologique et paléopathologique en cours sont prometteurs.

Après un abandon de plusieurs siècles, le site de Choirokoitia qui a été inscrit en 1998 par l'UNESCO au Patrimoine mondial de l'Humanité, est réoccupé au cours du Ve millénaire, au cours du Néolithique céramique ou culture de Sotira, avant d'être définitivement abandonné.

FOUILLES FRANÇAISES À AMATHONTE

Anna Cannavò
*Centre national de la
recherche scientifique
CNRS*

Le site d'Amathonte (sur la côte méridionale de Chypre, à l'est de Limassol), établi au début du 1^{er} millénaire av. J.-C., fut l'un des royaumes chypriotes de l'âge du Fer (XI^e-IV^e siècle av. J.-C.). Les sources antiques transmettent des traditions sur la prétendue autochtonie de ses habitants : leur langue – dite « étochyprite » et attestée à l'époque du royaume – demeure indéchiffrée.



*Amathonte, avec l'agora au premier plan et l'acropole à l'arrière-plan.
© A. Cannavò, Archives de l'École française d'Athènes (EFA).*



*Vue aérienne de l'acropole d'Amathonte montrant le site du sanctuaire.
© P. Aupert, Archives de l'École française d'Athènes (EFA).*

CHYPRE AU LOUVRE



Vue aérienne des vestiges, avec le temple au centre et la basilique chrétienne immédiatement à sa gauche. © Département des Antiquités, Chypre.



Plan du sanctuaire. © Archives de l'École française d'Athènes (EFA).



Sanctuaire sur l'acropole d'Amathonte, avec une réplique du vase d'Amathonte. © A. Cannavò, Archives de l'École française d'Athènes (EFA).



Gravure tirée d'un ouvrage publié en 1803, présentant le vase d'Amathonte avant son transport vers la France. © Luigi Mayer, domaine public, Wikimedia Commons.



Stèle hathorique réutilisée dans un mur paléochrétien, 1987. © A. Hermay, Archives de l'École française d'Athènes (EFA).

Une acropole, haute de 80 m environ, et une ville basse, au sud-est, composent le centre urbain ; les nécropoles s'étendent tout autour. L'acropole est dominée par le sanctuaire de la Grande Déesse *Kypria*, identifiée dès l'époque classique à Aphrodite. Le palais des rois d'Amathonte se dressait sur le flanc sud de l'acropole, dans un emplacement stratégique. La ville était entourée, dès l'époque archaïque, d'une enceinte fortifiée, restaurée et remaniée à plusieurs reprises durant toute l'antiquité. Au début de l'époque hellénistique, dans le conflit pour la possession de Chypre, Amathonte fut dotée par les Antigonides d'un port construit, qui ne fut toutefois jamais achevé. Passée définitivement sous contrôle lagide au début du III^e siècle av. J.-C., Amathonte devint, comme d'autres sites chypriotes, une cité hellénistique. La monumentalisation



Éléments architecturaux provenant du temple situé sur l'acropole d'Amathonte. © A. Cannavò, Archives de l'École française d'Athènes (EFA).



Reconstitution du temple, aquarelle. © Fl. Babled, M. Schmid, Archives de l'École française d'Athènes (EFA).



La façade du temple. © Archives de l'École française d'Athènes (EFA).



Rempart nord d'Amathonte, en contrebas de l'acropole. © Archives de l'École française d'Athènes (EFA).

de ses espaces publics, amorcée dès l'époque hellénistique, se poursuivit à l'époque romaine : temple en calcaire dans le sanctuaire d'Aphrodite, portiques, fontaines et bains sur l'agora, aqueducs et installation hydrauliques. Amathonte fut le siège d'un des évêchés de l'île à l'époque tardo-antique, et ses nombreuses basiliques témoignent d'une période florissante aux V^e et VI^e siècles apr. J.-C. ; à celle-ci mirent fin les raids arabes, qui frappèrent l'île au VII^e siècle apr. J.-C. Après des tentatives ultimes de défense, dont garde trace l'imposante muraille médiane de l'acropole, le site fut définitivement abandonné.

Amathonte était connu des voyageurs et chasseurs d'antiquités, qui l'explorèrent à plusieurs reprises. En 1865 fut transporté au Louvre le vase colossal en calcaire qui se trouvait dans le sanctuaire de l'acropole ; également mémorables, les fouilles de Luigi Palma di Cesnola (1874-1875) menèrent à la découverte de plusieurs chefs d'œuvre de la collection chypriote du Metropolitan Museum à New York. Des missions épigraphiques (par Beaudouin et Pottier, en 1878, et par Paul Perdrizet, en 1896), ainsi que des fouilles du British Museum dans les nécropoles (1893-1894), précédèrent la première véritable recherche scientifique menée sur le site, par la mission suédoise d'E. Gjerstad (1930).

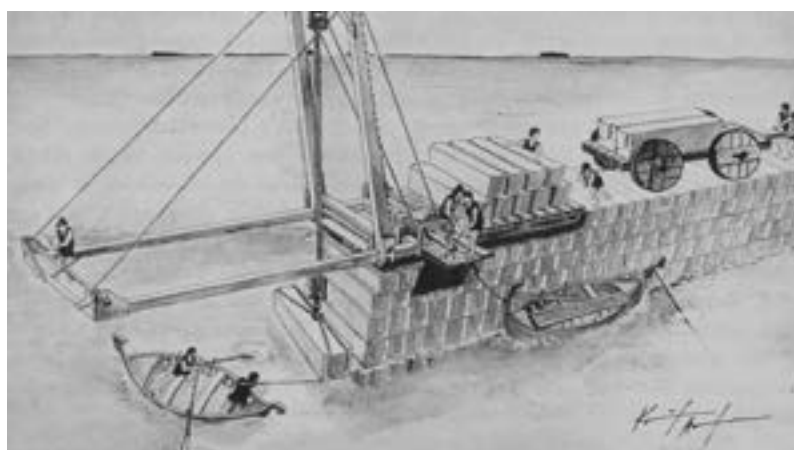
La mission archéologique d'Amathonte, placée sous la tutelle scientifique conjointe de l'École française d'Athènes et du MEAE, mène depuis 1975 des recherches de terrain sur la cité antique et sur le territoire environnant. La mission a fouillé plusieurs ensembles monumentaux : le sanctuaire de la Grande Déesse, identifiée à Aphrodite, avec le temple d'époque impériale et une petite basilique chrétienne tardo-antique, sur le sommet de l'acropole ; un établissement



Vue aérienne de l'ancien port d'Amathonte, aujourd'hui submergé.
© Département des Antiquités, Chypre.



Plan général du site d'Amathonte. © P. Aupert, T. Koželj, M. Wurch-Koželj, J. Durin, Archives de l'École française d'Athènes (EFA).



Dessin illustrant la construction des jetées de l'ancien port d'Amathonte.
© Archives de l'École française d'Athènes (EFA).

palatial, à mi-pente sur l'acropole ; le port submergé ; plusieurs tronçons du rempart. D'autres fouilles moins étendues, ainsi que plusieurs programmes de recherche et une prospection du territoire ont également été réalisés par la mission. D'autres ensembles, notamment l'agora et un quartier d'habitations dans la ville basse, plusieurs basiliques et les nécropoles ont été fouillés par le département des Antiquités de Chypre, avec lequel la mission collabore régulièrement.



Gravure de Luigi Mayer, 1780 : le mur sud-ouest d'Amathonte. © P. Aupert, Archives de l'École française d'Athènes (EFA).

FOUILLES FRANÇAISES À AYIOS TYCHONAS-KLIMONAS

Jean-Denis Vigne
*Centre national de la
recherche scientifique
CNRS*

François Briois
*Université Toulouse-
Jean Jaurès*

Jean Guilaine
Collège de France

Daté de 8800 av. notre ère, Ayios Tychonas-Klimonas est le plus ancien village insulaire méditerranéen. Il témoigne que le modèle des premiers villages néolithiques levantins (durant la période dite du Néolithique précéramique A = PPNA) avait été exporté au-delà des mers, jusque sur l'île de Chypre, dont on avait longtemps cru qu'elle était restée à l'écart de la néolithisation proche-orientale. *Klimonas* a significativement accru notre connaissance des tout débuts du Néolithique proche-oriental.

Les fouilles conduites entre 2009 et 2016 ont mis au jour un grand bâtiment communautaire circulaire de 10 mètres de diamètre, comparable à ceux des sites PPNA du Proche-Orient. Contrairement à ces derniers, souvent bâtis en pierre, il reposait sur d'épais murs de terre crue (bauge) armés de poteaux de bois et élargis à leur base de banquettes internes. La toiture était soutenue par plusieurs épais piliers internes. De nombreux dépôts cachés dans les sols, les banquettes ou les murs soulignent la haute valeur socio-symbolique de cet édifice, qui devait aussi abriter les récoltes ainsi que différentes activités rituelles. La grande majorité des très rares restes humains trouvés sur le site l'ont été dans ce bâtiment, tout comme la plupart des os de chiens et de souris, et le seul os de chat. Par trois fois au moins en quelques décennies, le bâtiment a été intentionnellement démoli et reconstruit sur les ruines nivelées de la phase précédente.

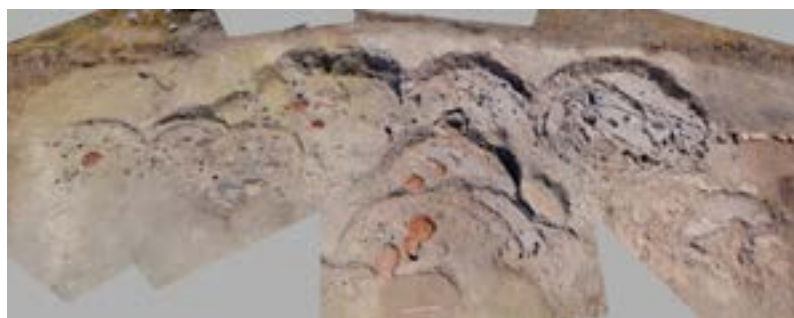
Le bâtiment communautaire était entouré de plusieurs dizaines d'édifices résidentiels circulaires aux murs de terre crue, encochés dans la pente et de diamètre compris entre 3 et 6 mètres. Ils permettent d'estimer la surface du village à 5000 m² au moins. Une trentaine d'entre eux ont été fouillés. Ils étaient tous circonscrits par une tranchée de fondation et pourvus de différents aménagements intérieurs, notamment un foyer en fosse hémisphérique mais aussi, dans de rares cas, une meule. Les entrées parfois pourvues d'une pierre



CHYPRE AU LOUVRE



Fouilles d'un village néolithique à Klimonas, près de Limassol, par l'équipe française dirigée par Jean-Denis Vigne (CNRS) et François Briois (Université Toulouse - Jean Jaurès). © J.-D. Vigne, CNRS.



Fondations de quelques maisons circulaires de l'époque néolithique à Klimonas. © J.-D. Vigne, CNRS.

de seuil ou de marches, étaient toutes orientées au nord-est, à l'opposé des vents dominants. La durée de vie de ces bâtiments était courte, les suivants étant souvent construits sur les plateformes aménagées pour les précédents.

Le mobilier associé à ces constructions est très homogène. Il est composé de plusieurs tonnes de silex taillé d'excellente qualité, issu de sources très proches. Rappelant celui qu'on connaît à la même époque dans la vallée de l'Euphrate, le débitage était unipolaire et visait principalement l'obtention de petites lames à nervure centrale, utilisées pour la fabrication de nombreuses armatures de flèches, mais aussi de faucilles. Plusieurs centaines d'outils de mouture ou de percussion, souvent confectionnés en roches vertes locales (diabases), témoignent d'une intense manufacture et d'importantes activités agricoles. Les carporestes révèlent qu'elles concernaient des céréales introduites du continent

(engrain et amidonnier), encore peu transformées par la domestication, mais aussi probablement sur l'orge native de Chypre. L'agriculture était complétée par la cueillette de fruits sauvages, notamment les pistaches. Plus de 20 000 ossements d'animaux montrent que l'alimentation carnée reposait massivement sur la chasse au petit sanglier endémique de Chypre, seul ongulé présent sur l'île à cette époque. Des oiseaux d'eau et des outardes faisaient aussi partie du tableau de chasse, mais les produits de la mer étaient exclus de l'alimentation.



Armatures (pointes) de flèches néolithiques en silex provenant de Klimonas. © F. Briois, EHESS.

FOUILLES FRANÇAISES À PAREKKLISHA-SHILLOUROKAMBOS

Jean-Denis Vigne
Centre national de la
recherche scientifique
CNRS

Jean Guilaine
Collège de France

François Briois
Université Toulouse-
JeanJaurès

Fouillé entre 1991 et 2004, le site néolithique de Parekklisha-Shillourokambos a révélé l'existence d'une phase jusqu'alors inconnue de la préhistoire chypriote, contemporaine et culturellement proche du Néolithique précéramique B (PPNB) du Levant et d'Anatolie. Ce village d'un peu plus d'un hectare a en effet été occupé durant 15 siècles, de 8500 à 7000 avant notre ère, en amont de la culture de Choirokoitia, considérée jusqu'alors comme ayant inauguré le Néolithique chypriote, durant la première moitié du VII^e millénaire.

Entre 8500 et 7700 av. notre ère, les phases anciennes A et B de *Shillourokambos*, très érodées, ont livré les plus anciens puits connus à ce jour, profonds de 6 à 7 mètres. Elles ont livré une industrie lithique dominée par le débitage de grandes lames bipolaire en beau silex translucide, techniquement très élaborées et proche de celle du PPNB du Levant. Plusieurs dizaines de lamelles d'obsidienne importée d'Anatolie centrale témoignent de fortes connexions continentales.



Fondations de bâtiments de terre crue et de pierre, Shillourokambos (phases moyennes et récente, Néolithique précéramique B récent, 7500 à 7000 av. J.-C.). © P. Gérard, Collège de France.

CHYPRE AU LOUVRE

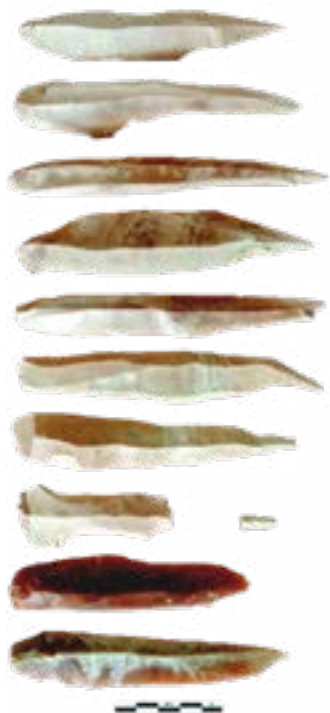
Cet équipement de pierres taillées destiné à la chasse au sanglier, est accompagné de meules et molettes en roches vertes, de faucilles et de céréales cultivées, témoignant d'une agriculture bien installée. Les éléments de parure en pierre ou en coquillage, et la vaisselle de pierre de ces phases anciennes montrent eux-aussi d'importantes similitudes avec ceux du PPNB continental. Dès les premières phases d'occupation, alors que les ossements animaux sont fortement dominés par ceux du sanglier, apparaissent quelques restes de chèvres et de bovins importés du continent où ils venaient d'être domestiqués. Ils témoignent de l'introduction de grands animaux par bateau, preuve d'une maîtrise insoupçonnée de la navigation à une période aussi ancienne. Ces bêtes introduites ont été élevées à *Shillourokambos* (boeuf) ou relâchés pour servir de gibier (chèvre). Un peu plus tard, des moutons domestiques et des daims de Mésopotamie seront à leur tour introduits. Les premiers feront l'objet d'élevages



Jean Guilaine (professeur émérite au Collège de France) effectuant des fouilles sur une sépulture néolithique à Shillourokambos. © Département des Antiquités, Chypre.

bien maîtrisés, pour la viande et le lait, les cervidés étant quant à eux relâchés pour servir de gibier.

En général mieux préservées, les occupations des phases moyennes et récentes ont livré les vestiges d'habitations circulaires et d'aménagements domestiques et techniques de pierre et de terre crue, ainsi que des puits comparables à ceux des phases anciennes. Les indices du développement de l'agriculture et de l'élevage se multiplient, avec la domestication locale et l'élevage, aux côtés du mouton, du porc et de la chèvre. L'élevage bovin décline mais la chasse au



Grande armature de projectile sur lame bipolaire, Shillourokambos (phase ancienne, Néolithique précéramique B ancien, 8500 à 8000 av. J.-C.), silex. Les flèches indiquent les impacts subis par l'armature lors de son utilisation comme arme de chasse. © Département des Antiquités, Chypre.

daim continue d'occuper une place importante. La fouille a livré une sépulture collective ainsi qu'une dizaine d'inhumations individuelles. L'une d'elles associe au défunt un chat aux particularités morphologiques différentes de celles de ses congénères trouvés sur le site. Elle est considérée comme la plus ancienne attestation de la domestication du petit félin, aux environs de -7200, plus de 3000 ans avant la domestication de l'espèce dans la vallée du Nil. L'industrie lithique des phases moyennes et finales, débitée sur chert opaque, est de moins en moins investie du point de vue technique et tend à annoncer celle du Néolithique acéramique de *Choirokoitia* (VII^e millénaire). A la fin de l'occupation du site, l'élevage ovi-caprin prend le dessus. D'importantes accumulations d'ossements animaux témoignent de l'organisation de grands banquets et suggèrent que le site jouait un rôle agrégateur.



Tête de félin anthropomorphe?, Shillourokambos (phase ancienne, Néolithique précéramique B ancien, 8500 à 8000 av. J.-C.), serpentinite, 9 x 13 cm. © P. Gérard, Collège de France.

FOUILLES FRANÇAISES À ARMENOCHORI-PAKHTOMENA

Jean-Denis Vigne
*Centre national de la
recherche scientifique
CNRS*

François Briois
*Université Toulouse-
Jean Jaurès*

Occupé au Tardiglaciaire, entre 13,000-11,000 av. n. è., Armenochori-Pakhtomena est le plus ancien site archéologique de Chypre. Il précède d'un millénaire le seul autre site épipaléolithique connu, celui d'Akrotiri-Aetokremnos. Il démontre la présence épipaléolithique, sur l'île, du moins durant les phases climatiques du Bölling et de l'Alleröd, de groupes permanents, disposant d'une bonne connaissance des ressources naturelles et développant une mobilité adaptée à leur exploitation.

Les prospections menées dès 2018 sur le plateau d'Armenochori ont mis en évidence une évolution karstique engagée bien avant le dernier Pléniglaciaire, il y a plus de 20 000 ans. Plusieurs petites vallées de type « reculées » ont profondément incisé le substrat calcaire au cours du Pléistocène supérieur, avant d'être progressivement comblées par des argiles rouges de décalcification. C'est le cas de la reculée de Pakhtomena, où la fouille, menée de 2021 à 2024, a révélé différents aménagements de pierres épipaléolithiques, regroupés sur la berge d'un paléo-chenal figurant un ancien ruisseau. Ces vestiges épipaléolithiques



Vue aérienne du plateau calcaire d'Armenochori et localisation de la fouille du site épipaléolithique de Pakhtomena (13,000 à 11,000 av. J.-C.). © R. Hadad, EHESS.

CHYPRE AU LOUVRE



Vue aérienne des structures empierrées épipaléolithiques de Pakhtomena (13,000 à 11,000 av. J.-C.). © R. Hadad, EHESS.

ont été rapidement enfouis par le dépôt d'argiles, toujours actif jusqu'au début de l'Holocène. Puis, entre 9000 et 2000 av. notre ère, le comblement final de la reculée a connu une forte pédogenèse, avant d'être tronqué par les activités agricoles de l'Antiquité et des périodes historiques.

Les aménagements épipaléolithiques sont donc enfouis à plus d'un mètre cinquante sous le niveau de circulation moderne, et inclus dans les horizons profonds du paléosol holocène. Ils se composent principalement de 4 à 5 nappes superposées de pierres calcaires bien calibrées. Leurs contours sont clairement délimités, suggérant des parois en matières périssables. Ils sont ponctués de calages de petits poteaux. Ces sols empierrés couvraient des surfaces oblongues d'environ 5x3 mètres. Il s'agit probablement de sols de huttes construits les uns au-dessus des autres au fil d'occupations temporaires successives. La superposition de ces sols, dont certains recoupent les précédents, suggère que ces occupations n'étaient pas espacées de plus de quelques mois ou années. Il s'y ajoute un foyer polyphasé en cuvette, ainsi qu'un cordon de pierres de 4-5 mètres de long, recoupant le paléo-chenal. Il a pu jouer le rôle de barrage destiné à générer une petite retenue d'eau au pied de la hutte. La fonction de différents autres empièvements, souvent accumulés dans des dépressions plus ou moins profondes, reste énigmatique.

Le mobilier archéologique est composé de près de 4000 silex taillés auxquelles s'ajoutent autant de débris et d'esquilles. Il n'y pas de silex sur le plateau d'Armenochori mais les gîtes sont très proches. L'industrie montre une nette tendance microlithique caractéristique de l'Epipaléolithique du Proche-Orient. Elle est cependant peu standardisée, très homogène,

dominée par les burins et dépourvue d'armatures de flèche et de pièces géométriques. Le développement du sol brun holocène puis des sols agricoles des périodes historiques sont probablement à l'origine de la disparition totale des ossements épipaléolithiques. L'absence d'armatures suggère toutefois qu'il n'y avait pas de grand gibier. L'occupation pourrait se situer après l'extinction des hippopotames et éléphants nains et avant l'introduction des sangliers qui seront au menu des premiers Néolithiques. Les charbons de bois apportent les premières données environnementales pour le Tardiglaciaire chypriote. Ils révèlent un paysage bien différent de celui du début de l'Holocène, caractérisé par une forte dominance de l'olivier, probablement en ripisylve, accompagné de frêne et de pistachier.

FOUILLES FRANÇAISES À KATO POLEMIDIA (PANAGIA KARMIOTISSA)

Margot Hoffelt

*Centre national de la
recherche scientifique
CNRS*

Andreas Anayiotos

*Université de Technologie
de Chypre*

Véronique François

*Centre national de la
recherche scientifique
CNRS*

Andreas Nicolaides

*Centre national de la
recherche scientifique
CNRS*

Kyriacos Themistocleous

*Université de Technologie
de Chypre*

Depuis 2023, trois campagnes de fouilles ont été organisées sur le site de la Panagia Karmiotissa (Polemídia). Ce projet pluriannuel, mené à bien avec le concours du Comité Ecclésiastique de la ville de Polemídia, s'inscrit dans le cadre d'un partenariat scientifique liant l'Eratosthenes Centre of Excellence (ECoE-Chypre) et le Laboratoire d'Archéologie Médiévale et Moderne en Méditerranée (LA3M, UMR 7298-France).

Le site, établi au cœur d'un vallon, consiste en une église à nef unique dont les plus anciennes composantes ne peuvent remonter au-delà du XIV^e siècle. Ce bâtiment est suspecté d'avoir été érigé à l'emplacement de la première fondation carmélitaine de l'île levantine, réalisée quant à elle au début du XIII^e siècle.

Dès la première campagne d'investigations, des niveaux d'occupation associés à plusieurs murs en pierres sèches ont été mis au jour sur un ensemble de terrasses localisées au nord-est du vallon. Ces niveaux recelaient une importante quantité de céramiques dont la chrono-typologie renvoie à des productions paphiotes du XIII^e siècle, attestant ainsi l'existence d'un établissement antérieur à la construction de l'église encore en place. La nature de ces éléments matériels, couplée à la découverte d'un foyer et d'une structure liée à l'acheminement des eaux, tend à indiquer que ce secteur constituait une zone d'habitat à cette époque.

A l'arrière du chevet de l'église, plusieurs dizaines de fosses orientées est-ouest ont été repérées, évoquant une aire cimétériale associée à un culte chrétien. L'absence totale d'ossements invite à s'interroger sur le développement de pratiques funéraires spécifiques caractérisées par une vidange méthodique des sépultures. Pour l'heure, cinq phases d'inhumation ont été identifiées. L'une d'entre elles est contemporaine de l'aménagement d'un escalier rupestre partiellement exhumé dont la trajectoire tend en direction





Aire funéraire et escalier rupestre. © S. Peuch, LA3M, UMR 7298.

d'un emplacement situé sous le chevet de l'église, ce qui suggère l'existence d'un volume sous-jacent (crypte ou lieu de culte antérieur ?). Des fragments d'enduits peints d'époque byzantine dont la provenance n'a pu être définie ont été retrouvés dans les remblais recouvrant ces structures.

Par ailleurs, des vestiges d'élévations en terre crue associés à des négatifs de trous de poteaux trahissent la présence de structures en matériaux périssables dont la facture constitue, pour l'heure, un *unicum* sur l'île. La poursuite des investigations permettra d'observer de façon plus extensive le faciès de ces ouvrages.

Le dégagement intégral de l'occupation du XIII^e siècle, partiellement approchée, constitue un enjeu majeur des années à venir. Si cette occupation se révélait correspondre à la première fondation carmélitaine de l'île, le chaînon manquant entre l'établissement originel de l'Ordre en Terre Sainte et ses premiers couvents occidentaux serait ainsi ramené à la mémoire collective pour la première fois depuis son abandon, marquant une étape cruciale dans la recherche archéologique sur les ordres mendiants.

Si cette occupation se révélait autre, l'étude de sa conformation constitue dans tous les cas un jalon essentiel dans la caractérisation de l'architecture vernaculaire chypriote de l'époque franque, encore très mal connue, dont la diversité apparaît d'ores et déjà au travers des premiers éléments mis au jour.



Fragment d'enduit peint découvert dans un remblai recouvrant l'aire funéraire. © K. Themistocleous, ECoE.

FOUILLES FRANÇAISES À PAPHOS-FABRIKA

Claire Balandier
Avignon Université

Le site de (Nea) Paphos a été classé au Patrimoine mondial de l'UNESCO en 1980. Jean Bérard fut le premier Français à y fouiller en 1952. La Mission archéologique française à Paphos, créée en 2008, contribue, aux côtés du Département des Antiquités et de l'Université de Chypre, des missions polonaise, australienne, italienne à préciser l'histoire de cette grande ville, qui a commencé à se développer autour du port à partir de la fin du IV^e siècle av. J.-C., peut-être à l'initiative du roi local Nicoclès. Elle a été le siège d'une garnison et d'un atelier monétaire dès le III^e siècle après que Ptolémée, le général d'Alexandre qui administrait l'Égypte se soit proclamé roi et ait pris définitivement le contrôle de l'île. Elle devint la capitale de Chypre au II^e siècle av. J.-C. lorsqu'y fut établi le représentant des Ptolémées dans l'île et qu'elle remplaça définitivement l'ancienne Paphos où demeurait cependant le principal sanctuaire d'Aphrodite, divinité tutélaire de la ville. Les fouilles récentes de la Mission française ont montré qu'à cette époque la colline de *Fabrika*, jusque-là lieu d'extraction



Vue aérienne du site de Nea Paphos. Image avec l'aimable autorisation de C. Balandier.



Vue de la colline de Fabrika. Image avec l'aimable autorisation de C. Balandier.

de la pierre et nécropole au nord-est de la ville, a été intégrée à l'espace urbain par la construction de l'enceinte urbaine (la recherche sur l'enceinte, initiée par la Mission française, est aujourd'hui soutenu par l'Ecole française d'Athènes auquel collaborent le Département des Antiquités et l'Université de Chypre). Ont alors été érigé un temple, au-dessus du théâtre, alors embelli. Des espaces souterrains (cultuels ?) ont été aménagés, l'un décoré d'une coquille, ainsi qu'un ingénieux système hydraulique souterrain imité de celui d'Alexandrie. La nécropole dite des tombeaux des rois au nord de la ville et le plan en damier pourraient avoir été aussi inspirés par la capitale ptolémaïque et dater aussi du II^e siècle av. J.-C. lorsque Ptolémée VI en fit le siège de son pouvoir, son frère lui ayant ravi le trône égyptien. Détruite par un tremblement de terre en 15 av. J.-C., la ville fut reconstruite grâce aux subsides d'Auguste et devint le siège du gouverneur romain : les travaux de la Mission française montre qu'elle s'est étendue vers le nord et l'est : des demeures décorées d'enduits peints ont été érigées au Nord de la colline de *Fabrika*, sur le tracé du rempart hellénistique. Au sud-ouest, les grandes « maisons » décorées de mosaïques figurées témoignent de la prospérité de la ville comme les statues telle celle de *Venus Genetrix*, du II^e-III^e siècle, découverte dans la « Villa de Thésée », ainsi que les nombreuses tombes décorées de peintures. Endommagée par plusieurs séismes, la ville était plus petite à l'époque byzantine, mais fut dotée de grandes basiliques



Recherche des remparts hellénistiques. Fouilles de sauvetage en 2023. Image avec l'aimable autorisation de C. Balandier.

telle celle de Chrysopolitissa, à sept nefs, la plus grande de l'île. De la fin du XII^e-XIV^e siècle, Paphos était toujours un port important pour les Francs et les Italiens, notamment Génois, comme en témoignent les églises latines, le château dit des 40 colonnes et la découverte par la Mission française de la matrice du sceau d'un évêque de Bologne du XIII^e siècle. Les Vénitiens s'y établirent à leur tour de 1489 à 1571 : une « fabrique » de lin a laissé son nom dans la toponymie (colline de « *Fabrika* ») qui approvisionnait vraisemblablement le port en voiles.

FOUILLES FRANÇAISES À PAPHOS-KTIMA

Antoine Hermay
Aix-Marseille Université



Jean Bérard (1908-1957) était le fils de Victor Bérard (1864-1931), un helléniste et archéologue rendu célèbre par sa traduction de *l'Odyssée* et ses tentatives pour identifier les étapes du voyage d'Ulysse en Méditerranée occidentale. Suivant sur ce point les traces de son père, Jean Bérard avait rédigé sa thèse de doctorat sur *La colonisation grecque de l'Italie méridionale et de la Sicile dans l'Antiquité. L'histoire et la légende* (1941, rééd. 1957). Dans le cadre de ces recherches, Bérard s'était intéressé à la date de la guerre de Troie et à la chronologie de ce qu'il appelait la colonisation mycénienne de Chypre : il la situait dès la première moitié du XIV^e siècle av. J.-C., en opposition avec la date plus basse proposée par les archéologues suédois Furumark et Gjerstad. Alors qu'il n'était jamais allé à Chypre, qu'il n'avait eu aucun contact avec les archéologues qui travaillaient alors dans l'île et qu'il souffrait d'une maladie qui l'avait rendu presque aveugle, il envisagea de faire des sondages sur le site de Nea Paphos pour vérifier l'existence à cet endroit d'une ville mycénienne fondée par le héros arcadien Agapénor, selon une tradition transmise par Strabon (XIV, 6, 3). Il prit ainsi contact en 1950 avec Porphyrios Dikaïos, conservateur du Cyprus Museum et fouilleur d'Enkomi, et avec Peter Megaw, directeur du Département des Antiquités, qui l'adressa à l'épigraphiste Terence Mitford, alors directeur avec J. H. Iliffe des fouilles britanniques de Kouklia (Palaepaphos). Mitford et Bérard se mirent d'accord pour effectuer ensemble des sondages à Kato Paphos en 1952, avec une participation financière de la France et la collaboration sur le terrain du jeune Jean Deshayes, membre de l'École française d'Athènes. Ces sondages ne révélèrent aucune occupation antérieure à l'époque hellénistique, mais Bérard et Deshayes furent intéressés par la découverte en 1939 de tombes d'époque géométrique près de la ville moderne de Paphos-Ktima, au lieu-dit Iskender. Les fouilles entreprises sur ce site de 1953 à 1955 amenèrent la découverte de onze tombes à chambre et à dromos dont

CHYPRE AU LOUVRE

l'occupation s'échelonnait du Chypro-Géométrique II (X^e-IX^e siècle av. J.-C.) à l'époque hellénistique. Bérard mourut deux ans après la fin de ces fouilles dont l'étude fut entièrement prise en charge par Deshayes : le volume fut publié à Paris en 1963 sous le titre *La nécropole de Ktima (mission Jean Bérard 1953-55)*. Le matériel céramique comprenait plus de 600 vases, y compris ceux des tombes découvertes en 1939. Conformément à la loi alors en vigueur une partie du matériel découvert a été attribué au Louvre. Les fouilles suédoises n'ayant pas concerné cette région de l'île, Deshayes entreprit de préciser et de compléter la terminologie établie par Gjerstad pour la céramique des époques géométrique et archaïque, mais il ne continua pas ses recherches à Chypre et se tourna vers l'archéologie néolithique et orientale. La contribution de cette mission à notre connaissance de Paphos-Ktima avant l'époque hellénistique est toutefois importante et la figure de Jean Bérard reste originale dans l'histoire de l'archéologie chypriote.



Jean Bérard, archéologue français ayant fouillé Paphos-Ktima (1908-1957). Son nom est porté depuis 1966 par un Centre de recherche du CNRS et de l'École française de Rome. © HerremB, CC BY-SA 4.0 International, Wikimedia Commons.

FIGURINES EN
PICROLITE

Diane Bolger
Université d'Édimbourg

Elizabeth Goring
Chercheuse indépendante



***Petite figurine cruciforme en picrolite vert pâle moucheté**

Kissonerga-Mosphilia, KM1052

Les yeux, le nez et les seins sont rendus en relief. La main droite, avec ses sept doigts incisés, est tournée vers le haut ; la main gauche, à quatre doigts, est tournée vers le bas. Les jambes sont rendues de manière schématique, en position fléchie. Les orteils sont incisés sur la saillie figurant les pieds. Malgré la tendreté de la pierre, la surface ne présente qu'une usure légère. L'une des 26 figurines en picrolite provenant de Kissonerga-Mosphilia, elle appartient à un petit groupe caractérisé par la même disposition singulière des mains, attesté également hors du site.

H. 7,0 cm.

© Département des Antiquités, Chypre.

FIGURINES CHALCOLITHIQUES EN PICROLITE

Ces objets figuratifs sont réalisés d'une pierre tendre de couleur vert pâle-bleu, connue sous le nom de picrolite, utilisée tout au long de la Préhistoire à Chypre, mais surtout bien attestée pour la fabrication d'ornements personnels sur les sites de la période chalcolithique (env. 4000-2500 av. J.-C.). La picrolite pouvait être extraite sous forme de dalles à partir de veines ou de filons affleurant dans les massifs de serpentinite du Troodos central, ou bien recueillie sous forme de galets non travaillés, polis par l'eau, dans les lits des rivières plus proches du littoral. Tandis que les dalles servaient à façonner des figurines de taille moyenne à grande, les galets constituaient la matière première pour des figurines plus petites et des pendentifs figuratifs. Le caractère hautement individualisé de ces objets figuratifs rend leur classification difficile. Désignés collectivement sous le terme de « cruciformes », on les trouve dans des contextes domestiques et funéraires sur plusieurs sites archéologiques des IV^e et du début du III^e millénaires av. J.-C. L'un des sites les plus importants à cet égard est celui de Souskiou, dans le sud-ouest de l'île, où les plus anciennes nécropoles extramuros connues ont livré des dizaines d'exemplaires bien conservés. Souskiou a également fourni des indices attestant de l'existence d'un atelier de fabrication d'objets en picrolite.

Les interprétations proposées quant à la fonction des figurines cruciformes sont diverses. Elles ont été envisagées comme des objets liés à des rituels de naissance, leurs postures assises ou fléchies évoquant la position traditionnellement adoptée par les femmes lors de l'accouchement jusqu'à l'époque moderne ; comme des représentations de défunts – l'inhumation en position fléchie constituant alors le mode d'ensevelissement le plus courant ; ou encore comme des symboles d'identité personnelle, portés par les individus de

***Petite figurine cruciforme en picrolite gris-verdâtre**

Salamiou-Anefani, 1959/XI-3/6

Les yeux, le nez et les seins sont rendus en relief. À l'emplacement où l'on s'attendrait à trouver des bras déployés, une seconde figurine est disposée horizontalement sur la figure verticale, sa tête venant remplacer la main gauche de cette dernière. Les jambes sont représentées de manière schématique, en position fléchie. La figurine appartient à un petit groupe présentant cette même double représentation, dont la signification demeure inconnue. H. 10,5 cm.

© Département des Antiquités, Chypre.



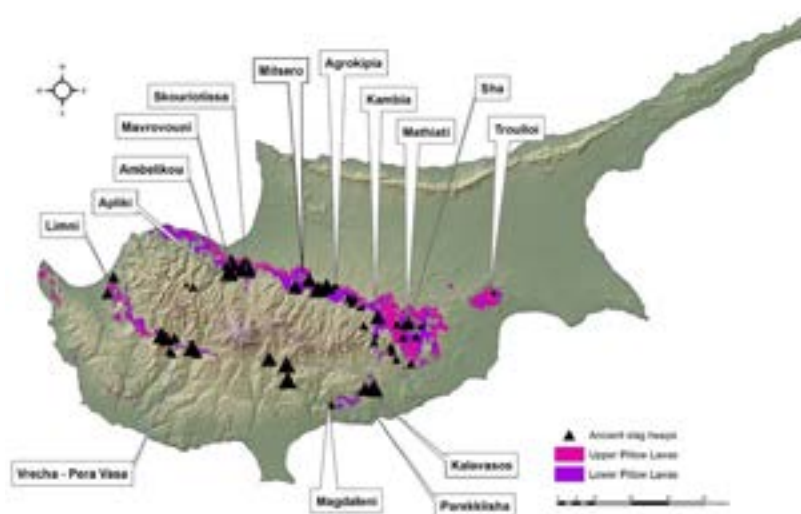
leur vivant avant de les accompagner dans la tombe après leur mort. Certaines figurines cruciformes, telles que les exemplaires provenant de Kissonerga et de Salamiou, qui présentent des seins marqués, semblent représenter des figures féminines. La majorité des exemplaires connus ne montre toutefois aucun indice de différenciation sexuelle et peut donc être considérée comme neutre du point de vue du genre. Très peu d'entre elles ont été identifiées comme pouvant représenter des figures masculines. La production et l'usage des figurines et pendentifs en picrolite connaissent un essor marqué au cours du IV^e millénaire av. J.-C., avant de décliner durant les premiers siècles du III^e millénaire, lorsque les ornements personnels en picrolite commencent à être remplacés par des matériaux exotiques tels que le bronze et la faïence. Ce déclin coïncide avec de profondes transformations socio-économiques sur l'île au cours du III^e millénaire, ainsi qu'avec une intensification des interactions entre les communautés chypriotes et celles des régions continentales environnantes.



LE CUIVRE CHYPRIOTE

LE COMMERCE DU CUIVRE CHYPRIOTE

George Papasavvas
Université de Chypre



Carte de Chypre montrant le massif du Troodos au centre et les mines de cuivre qui l'entourent ; les mines sont situées au sein d'une formation géologique nommée « lave en coussins » (indiquée en violet), issue des éruptions volcaniques sous-marines ayant donné naissance à Chypre. Image avec l'aimable autorisation de V. Kassianidou.

L'histoire de Chypre est étroitement liée à la production et au commerce du cuivre, produit qui a constitué pendant des siècles le fondement de l'économie et de la culture de l'île. Les mines de cuivre, très productives, sont situées tout autour des contreforts du massif du Troodos. C'est même Chypre qui donne son nom à ce métal dans les langues européennes modernes, le mot latin pour désigner le cuivre étant *aes*. Dans l'Empire romain, où la provenance des marchandises en circulation doit être précisée, le terme *aes cyprium* (« cuivre de Chypre ») est utilisé pour désigner le métal importé de l'île. Cette appellation est ensuite raccourcie en *cyprium*, qui se transforme progressivement en *cuprum*, terme qui finit par s'imposer et donner à ce métal son nom moderne : *cuivre* en français, *copper* en anglais, *cobre* en espagnol et en portugais, *Kupfer* en allemand, etc.

Depuis le début du II^e millénaire av. J.-C., mais principalement à partir de l'âge du Bronze récent (1650-1100 av. J.-C.) et jusqu'à la fin de l'époque romaine et au début de l'époque byzantine (jusqu'au VII^e siècle apr. J.-C.), Chypre joue un rôle majeur dans les réseaux commerciaux internationaux complexes qui soutiennent pendant des siècles les économies des grandes puissances de la Méditerranée orientale et du Proche-Orient, telles que les civilisations égyptienne, minoenne, mycénienne, hittite, levantine, assyrienne et, plus tard, romaine. La demande extérieure accrue en cuivre chypriote exerce une influence significative sur les évolutions sociopolitiques de l'île, car la production cuprifère doit s'adapter en termes d'échelle, de technologie et de complexité administrative afin de répondre aux besoins des marchés internationaux. Dans ce contexte,



Lingot de cuivre en forme de peau de bœuf provenant d'Enkomi, avec une marque estampée sur la face supérieure la plus rugueuse ; il pèse 39 kg et mesure 72 cm de large (1400-1200 av. J.-C. ; Musée archéologique de Chypre, Nicosie). © Département des Antiquités, Chypre.

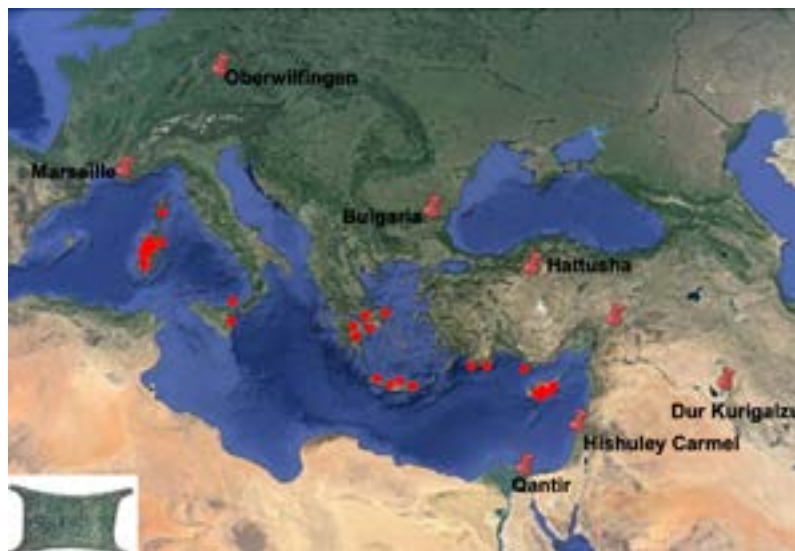


Coulée expérimentale de cuivre fondu visant à obtenir un lingot en forme de peau de bœuf. Image avec l'aimable autorisation de V. Kassianidou.



Un archéologue-plongeur en train de fouiller une épave et sa cargaison de cuivre. Le navire naufragé à la fin du XIV^e siècle av. J.-C. à Uluburun, au large de la côte sud de l'Asie Mineure, faisait probablement route vers la mer Égée. Il était chargé de marchandises, dont 354 lingots de cuivre en forme de peau de bœuf et d'autres types de lingots, pesant au total dix tonnes. Les lingots étaient empilés en rangées dans les cales du navire ; des analyses chimiques ont confirmé qu'ils étaient constitués de chypriote. © Institut d'archéologie nautique (INA) / Project Uluburun.

Chypre produit et distribue de grandes quantités de cuivre. L'intensité des échanges a laissé des traces bien visibles dans le patrimoine archéologique, principalement des *lingots en forme de peau de bœuf*, que l'on retrouve à différents endroits dans le bassin méditerranéen voire au-delà, ainsi que dans des sources textuelles et iconographiques telles que les lettres d'Amarna, correspondance entre les souverains d'Égypte et du Proche-Orient, et les peintures des tombes égyptiennes représentant des porteurs de lingots dans des scènes de procession. Un navire naufragé à Uluburun (au large de la côte sud de l'Anatolie) vers la fin du XIV^e siècle av. J.-C. nous donne une idée de l'ampleur de ce phénomène commercial : il transportait pas moins de dix tonnes de cuivre chypriote, principalement des lingots en forme de peau de bœuf, ainsi que plusieurs lingots d'étain pesant une tonne. Leur mélange aurait permis de produire onze tonnes de bronze.



Diffusion des lingots de cuivre chypriotes en forme de peau de bœuf dans le bassin méditerranéen et au-delà. Image avec l'aimable autorisation de V. Kassianidou.

La propagation du cuivre chypriote vers l'est et l'ouest s'intensifie encore au cours du I^{er} millénaire av. J.-C. et même après. À l'époque romaine, la production sur l'île atteint une échelle véritablement industrielle. Galien, le célèbre médecin, qui a voyagé à Chypre en 161-162 apr. J.-C., a brièvement décrit dans ses ouvrages sa visite des mines. L'exploitation des gisements de cuivre à cette époque produit de gigantesques tas de scories, déchets issus de l'extraction. Dispersés sur plus d'une quarantaine de sites autour du massif du Troodos, ils comptent sans aucun doute parmi les plus grands tas de scories minières antiques connus en Europe, avec un volume estimé à environ quatre millions de tonnes.



Tablette d'argile sur laquelle est inscrit un texte en langue akkadienne et en écriture cunéiforme ; elle fait partie de la correspondance royale entre les pharaons Amenhotep III et Akhenaton et d'autres souverains de la Méditerranée orientale et du Proche-Orient (les lettres dites d'Amarna, du nom du lieu où elles ont été découvertes). La tablette représentée ici est une lettre entre le pharaon et le roi de Chypre (XIV^e siècle av. J.-C. ; Vorderasiatisches Museum, Berlin). © O. S. M. Amin, CC BY-SA 4.0 International, Wikimedia Commons.



Le « dieu au lingot » provenant d'un sanctuaire à Enkomi ; la statuette en bronze, haute de 35 cm, représente un guerrier entièrement armé debout sur un lingot en forme de peau de bœuf, transmettant un message de commandement et de protection divine de la production de cuivre (XIII^e siècle av. J.-C. ; Musée archéologique de Chypre, Nicosie). © Département des Antiquités, Chypre.



Procession d'hommes portant des offrandes au pharaon ; reproduction artistique d'une peinture provenant de la tombe du fonctionnaire de haut rang Rekhmirê, à Thèbes ; l'homme sur la gauche porte un lingot de cuivre en forme de peau de bœuf (XV^e siècle av. J.-C.). © The Metropolitan Museum of Art, Rogers Fund, 1931 (Acc. No. 31.6.42). Domaine public.



Support quadrilatéral en bronze chypriote (utilisé pour soutenir des vases lors de rituels) ; sur chacun de ses quatre côtés sont représentées des processions d'hommes portant des offrandes à un personnage assis ; cette face montre un porteur de lingot en forme de peau de bœuf devant un arbre stylisé (XIII^e siècle av. J.-C.). © The Trustees of the British Museum. Partagé sous licence CC BY-NC-SA 4.0.

George Papasavvas
Université de Chypre

Lingots de cuivre en forme de peau de bœuf



***Fragment de lingot en forme de peau de bœuf**

Cuivre

Trésor de Mathiatis, 1936/VII-17/9
XIII^e siècle av. J.-C.

Musée archéologique de Chypre,
Nicosie

© Département des Antiquités,
Chypre

Ce grand fragment appartenait à un lingot en « peau de bœuf », brisé à l'un de ses quatre angles, comme l'illustre le dessin. Les lingots en peau de bœuf constituaient la forme sous laquelle le cuivre était commercialisé et stocké : il s'agit de plaques orthogonales en cuivre pur, aux côtés concaves et aux bords saillants en forme de poignées, conçues de manière ergonomique pour être soulevées et portées sur les épaules des hommes, ainsi que pour être empilées dans les cales des navires en vue du transport maritime. Leur longueur moyenne est d'environ 60 cm et leur poids varie entre 23 et 39 kg ; nombre d'entre eux pèsent autour de 28 kg, soit l'équivalent d'une unité de poids antique appelée *talent*. Le métal en fusion était coulé dans cette forme au moyen de moules ouverts. Les lingots devaient ensuite être fragmentés, puis refondus pour la fabrication d'objets en bronze. Des centaines de lingots de ce type, fabriqués à partir du cuivre chypriote, ont été découverts sur une vaste aire géographique s'étendant de l'Allemagne et de la Bulgarie au nord jusqu'à l'Égypte au sud, et de Marseille à l'ouest jusqu'à la Mésopotamie à l'est. Certains portent des signes de l'écriture chypro-minoenne qui transcrit une langue encore indéchiffrée, ainsi nommée en raison de sa parenté formelle avec l'écriture linéaire A, elle aussi indéchiffrée, associée à la Crète minoenne.



Reconstitution d'un lingot en forme de peau de bœuf.

Les plus fortes concentrations de lingots ont été mises au jour dans deux épaves fouillées au large de la côte sud-ouest de l'Asie Mineure, au cap Gelidonya et à Uluburun. Ce dernier navire qui fit naufrage vers 1320 av. J.-C., transportait la quantité exceptionnelle de dix tonnes de cuivre sous la forme de 354 lingots « en peau de bœuf » et de 127 lingots d'autres types, ainsi qu'une tonne de lingots d'étain. L'alliage de ces deux métaux permettait de produire environ 11 tonnes de bronze. Ces cargaisons constituent un témoignage éloquent de l'ampleur et du dynamisme du commerce ancien du cuivre. Sur les sites terrestres, les trois grandes îles de la Méditerranée – Chypre, la Sardaigne et la Crète – ont livré les concentrations les plus importantes de lingots en peau de bœuf dont la

majorité, comme l'ont montré les analyses chimiques, était produite à Chypre. En raison de leur importance économique et politique majeure dans la Méditerranée de l'âge du Bronze récent – un monde fondé sur la production et la circulation des métaux, auquel cette période doit son nom –, les lingots ont acquis une grande valeur symbolique. Celle-ci se manifeste notamment dans les représentations d'hommes portant des lingots et d'autres marchandises lors de processions figurées sur des objets en bronze chypriotes et sur des sceaux, mais surtout dans les statuettes de deux divinités – un guerrier entièrement armé et une figure féminine nue – chacune représentée debout sur un lingot en peau de bœuf, peut-être comme symbole de domination et de protection divine sur l'industrie du cuivre. Cette importance symbolique se reflète également dans les peintures des tombes de la noblesse égyptienne. Toutefois, aucun autre lieu, en Méditerranée comme ailleurs, ne présente une « iconographie des lingots » aussi riche, étendue et cohérente que celle attestée à Chypre.

George Papasavvas
Université de Chypre

Lingots miniatures

Les lingots miniatures reproduisent la forme des grands lingots « en peau de bœuf ». Ils ont probablement servi d'objets votifs, et les inscriptions chypro-minoennes gravées sur certains d'entre eux pourraient mentionner des dédicaces ou des noms de divinités ou de dédicants. Deux statuettes en bronze provenant de Chypre représentent un guerrier et une figure féminine nue se tenant debout sur de tels lingots, illustrant leur association avec la sphère religieuse et culturelle, ainsi que le placement de la production du cuivre sous la protection divine. Ces lingots miniatures montrent également comment une forme initialement purement économique et administrative – liée à la production, au stockage et au commerce du cuivre comme matière première – a été transformée en un symbole.

***Miniature lingot en forme de
peau de bœuf inscrit**

Cuivre

Enkomi, ENK. FE. 1053 N°3

1650-1100 av. J.-C.

Musée archéologique de Chypre,
Nicosie

© Département des Antiquités,
Chypre



CHYPRE AU LOUVRE

George Papasavvas
Université de Chypre

Fragment d'une statue de la reine Nefertiti

Ce fragment raconte l'histoire d'une statue égyptienne brisée en morceaux dans l'Antiquité. L'un des fragments de sa tête s'est retrouvé à Enkomi, à Chypre, et est présenté ici en association avec une reconstitution numérique par impression 3D afin de donner une idée de son aspect d'origine. Son style et la grande qualité de son exécution indiquent qu'il représentait un membre de la famille royale de la période amarnienne, époque marquée par de profondes transformations révolutionnaires, religieuses et politiques initiées par le pharaon Akhenaton (règne 1349-1332 av. J.-C.), qui tenta d'éradiquer la religion égyptienne pluriséculaire pour lui substituer le culte d'un dieu unique, l'Aton. Après la mort d'Akhenaton, les Égyptiens revinrent aux croyances traditionnelles et s'employèrent à effacer la mémoire de ce pharaon, détruisant les édifices et monuments associés à son règne. Les statues le représentant, ainsi que celles de son épouse Néfertiti, furent mises en pièces et leurs palais et temples réduits à l'état de ruines.



***Fragment de tête de statue**

Enkomi, ENK. F.E. 1960/126

XIV^e siècle av. J.-C., Bronze

Musée archéologique de Chypre, Nicosie

© Département des Antiquités, Chypre.

Cette coiffure élaborée, connue sous le nom de « perruque nubienne », était très en vogue à la cour d'Amarna, la capitale royale. Toutefois, aucune autre personne ne la porta avec autant de constance que Néfertiti. Un détail révélateur de ce fragment permet d'identifier la figure représentée : une perforation située à l'emplacement du front indique que la tête accueillait autrefois un uraeus, le cobra royal, emblème primordial du pouvoir souverain, porté en diadème exclusivement par les rois, les reines et les divinités. Cette perforation étant placée juste au-dessus du sourcil gauche, il devait en exister une seconde, symétrique, de l'autre côté. Ainsi, la figure était ornée d'un double uraeus, réalisé séparément dans un autre matériau, peut-être en or. Cependant, seules les reines – et pas toutes – portaient un double uraeus, les pharaons n'en arborant qu'un seul. Ce fragment provient ainsi d'une statue représentant une femme royale, très probablement Néfertiti elle-même, fréquemment représentée avec cet emblème dédoublé. Néfertiti joua un rôle majeur dans les réformes d'Akhenaton et pourrait même avoir exercé brièvement le pouvoir pharaonique après la mort de son époux. Ses représentations, qu'il s'agisse de reliefs sculptés, de peintures ou de statues, furent violemment prises pour cible, et son nom fut effacé des inscriptions. C'est dans ce contexte historique que la statue à laquelle appartenait ce fragment fut détruite. L'un de ses éléments parvint jusqu'à Enkomi, privé de sa signification et de sa splendeur d'origine, et destiné à être recyclé pour son métal.



Positionnement du fragment en bronze sur la tête d'un vase canope en albâtre provenant de la tombe 55 de la Vallée des Rois (XIV^e siècle av. J.-C., Metropolitan Museum of Art de New York).



Reconstruction hypothétique de la tête de la statue de Néfertiti, à partir du fragment en bronze d'Enkomi et d'éléments issus d'autres artefacts égyptiens conservés au Grand Egyptian Museum du Caire et au Metropolitan Museum of Art de New York.



Vue d'un modèle 3D conçu pour accueillir le fragment d'Enkomi dans l'exposition « Chypre au Louvre ».



HATHOR À CHYPRE

LES REPRÉSENTATIONS CHYPRIOTES DE LA DÉESSE ÉGYPTIENNE HATHOR

Antoine Hermary
Aix-Marseille Université

Dans l'Égypte pharaonique Hathor est principalement associée à l'amour, d'où son assimilation à l'Aphrodite grecque et à la Grande Déesse de Chypre qui, comme elle, possède un pouvoir universel. Il était donc naturel que les Chypriotes s'inspirent des représentations d'Hathor pour évoquer la principale divinité de l'île, surtout au VI^e et au début du V^e siècle av. J.-C. quand l'influence culturelle de l'Égypte se manifeste fortement à Chypre. Les adaptations iconographiques sont principalement attestées sous la forme de masques de la déesse placés sur des chapiteaux bifaces en calcaire ou comme décor de petits vases en céramique. De l'apparence bovine de l'Hathor égyptienne subsistent seulement, sur les chapiteaux les plus anciens, les petites oreilles de vache, tandis que le visage, entouré d'une coiffure caractérisée par l'enroulement des mèches inférieures, est entièrement humain et peu à peu influencé par le style grec, comme sur un grand exemplaire fragmentaire trouvé en contrebas du palais d'Amathonte, qui a conservé une partie de sa polychromie. Amathonte est, précisément, le lieu central des représentations chypriotes de la déesse. Les chapiteaux en calcaire y sont attestés dans le sanctuaire du sommet de l'acropole, dédié à la grande divinité locale appelée Kypria, « la Chypriote », ou Aphrodite Kypria, dans le grand édifice palatial situé à mi-pente de la colline, ou aux alentours immédiats, ainsi que dans la ville basse près du port et dans la zone de la nécropole nord. D'autre part, des vases décorés en technique bichrome décorés d'un masque hathorique sont produits par des ateliers locaux, dans le « style d'Amathonte ». Les exemplaires les mieux conservés proviennent des nécropoles de la ville ou de celles de Limassol (voir à l'exposition un exemplaire trouvé dans sa banlieue, à Pano Polemidia), mais de nombreux fragments portant le même type de décor ont été trouvés dans le sanctuaire de l'acropole et près de la muraille nord. Les chapiteaux hathoriques sont attestés à la même époque sur de nombreux autres sites chypriotes,



CHYPRE AU LOUVRE



Cour centrale du palais, avec le chapiteau hathorique au centre. Image reproduite avec l'aimable autorisation des National Museums of World Culture (SMVK), CC0 domaine public.

mais les contextes de découverte sont rarement connus avec précision. Les deux exemplaires du palais de Vouni, sur la côte nord de l'île, constituent une remarquable exception.



Charalambos, habitant de la région du palais de Vouni, et propriétaire du terrain fouillé, se tient à côté du chapiteau hathorique découvert sur le site. Image reproduite avec l'aimable autorisation des National Museums of World Culture (SMVK), CC0 domaine public.

Le chapiteau du Louvre inv. AM 93 a été repéré en 1885 par Max Ohnefalsch-Richter dans une maison de la vieille ville de Larnaca. Entièrement conservé (H. 133 cm) il présente toutes les caractéristiques de ces monuments : le visage, encadré par une large perruque à enroulements inférieurs, est posé sur une ombelle de papyrus et au-dessus de la tête est figurée, entre des motifs végétaux, une chapelle (« naïskos »), surmontée d'un disque ailé, dans laquelle se tient le cobra sacré (« uraeus ») ; de façon exceptionnelle, ce naïskos est flanqué de deux pilastres couronnés chacun par un masque hathorique posé sur une égide de type égyptien. Sur l'autre face le visage de la déesse est détruit, mais la partie inférieure du naïskos est occupée par un « arbre de vie » surmonté d'une volute sur laquelle se tiennent deux sphinx dos à dos. Le style du seul visage conservé permet de dater cette œuvre remarquable vers le milieu du VI^e siècle. On peut penser que ce chapiteau du Louvre provient, comme les plaquettes en terre cuite présentées à l'exposition, du site de Kition-Bamboula et qu'il a été exposé dans un bâtiment prestigieux de cette zone en bordure du port – un sanctuaire de la Grande Déesse ou un édifice palatial. Toutefois, l'autre chapiteau hathorique repéré par Ohnefalsch-Richter à Larnaca en 1885, actuellement conservé à Berlin, paraît provenir d'une nécropole, selon une photographie ancienne récemment découverte au British Museum.

L'autre chapiteau du Louvre (inv. AM 2755), de plus petite taille (H. 81 cm), n'est bien conservé que sur une de ses faces. Le schéma iconographique général est le même que pour le précédent, mais le style du visage, qui rappelle celui des korés grecques de la fin de l'époque archaïque, suggère une date vers 480 av. J.-C. Grâce à une photographie conservée



Fragment de chapiteau hathorique mis au jour au palais de Vouni par l'Expédition Suédoise à Chypre ; Martin Gjerstad, fils de l'archéologue suédois Einar Gjerstad, se tient sur le chapiteau aux côtés du contremaître de la fouille, Lazaros. © John Lindros, CC0 1.0 Universal, via Wikimedia Commons.

aux Archives Nationales à Paris, on sait que cette œuvre a été acquise à « Bapho », c'est-à-dire à Paphos, en 1865. Cette provenance est surprenante, car on ne connaît pas d'autre chapiteau hathorique sur la côte sud-ouest de Chypre, et parce que ce monument est antérieur d'environ un siècle et demi à la fondation de Nea Paphos. On peut penser qu'il existait sur ce site, au début du V^e siècle, un sanctuaire de la Grande Déesse ou un édifice palatial dépendant des rois de Palaepaphos où aurait été placé cette stèle hathorique, à moins qu'elle provienne de la tombe d'un personnage prestigieux.

Bien que l'on ignore leur origine précise, les deux chapiteaux hathoriques du Louvre sont donc de précieux témoins d'une catégorie d'œuvres caractéristiques de l'art chypriote des VI^e-V^e siècles av. J.-C.



Chapiteau hathorique provenant d'Amathonte, exposé au musée de Limassol. Le dessin restitue la polychromie originelle du chapiteau. © Ph. Collet / Archives EFA, Y.1787 ; S. Hartmann / Archives EFA, 17895.



Chapiteau hathorique AM 93

Calcaire

Kition-Bamboula,

600-475 av. J.-C.

Hauteur : 133 cm ; Largeur : 74 cm ;

Épaisseur : 37 cm

Musée du Louvre, Paris

© 2015 Musée du Louvre, Dist.

GrandPalaisRmn / Philippe Fuzeau



La déesse Hathor dans toute sa splendeur: Cliquez sur [ce lien](#) pour restituer à ce chapiteau hathorique en pierre, provenant de Kition, une partie de sa polychromie d'origine, presque invisibles à l'œil nu. À l'aide de votre smartphone, révélez les nuances et les détails de cette œuvre et faites-vous ainsi une idée hypothétique de l'apparence éclatante qu'il avait pendant l'Antiquité.

Annie Caubet
Musée du Louvre

Stèles hathoriques miniatures

Deux des huit terres cuites trouvées sur un autel foyer du sanctuaire fouillé à Kition-*Bamboula* (Larnaca) par une mission archéologique française en 1980. Le visage de la grande déesse, sous les traits de la déesse égyptienne Hathor, apparaît au dessus d'une ombelle de papyrus, plante du delta du Nil, où se déroule le mythe hathorique. Comparer cette image divine avec la stèle de pierre du Louvre (AM 93) et la scène de sacrifice peinte sur un fragment de vase (AM 393).



***Stèles hathoriques miniatures**

*Kition-Bamboula, KEF 564 et KEF 560, VI^e siècle av. J.-C., Terre cuite.
Département des Antiquités, Chypre © Département des Antiquités, Chypre.*

Demetra Aristotelous
Département des
Antiquités, Chypre

Amphoriskos avec figure hathorique

Exemple caractéristique de la production des ateliers de céramique d'Amathonte. Le panneau central représente la tête de la déesse Hathor flanquée de deux flèches dressées, interprétées comme une représentation schématisée de brûle-parfums (*thymiateria*). Sa coiffure distinctive est finement gravée et maintenue par un ruban. Découvert dans une tombe à chambre sur le site de Polemidia, cet amphoriskos de « style amathousien » atteste une nouvelle fois de l'étendue de l'influence du royaume dans la région.



***Amphoriskos en céramique de type Bichrome V, avec figure hathorique**
Kato Polemidia, T.28/42, VI^e siècle av. J.-C., Céramique
Département des Antiquités, Chypre © Département des Antiquités, Chypre.

Artemis Georgiou
Université de Chypre



Figurine féminine en terre cuite

Enkomi, Chypre (Tombe 19),

ENK T.19/10 (SCE)

XIV^e-XII^e siècle av. J.-C.

Terre cuite, décoration peinte

Département des Antiquités, Chypre

© Département des Antiquités,
Chypre.

Figurine féminine en terre cuite

Les figurines dites « à tête plate » (ou de type B) constituent l'un des deux principaux groupes de figurines féminines en terre cuite créés à Chypre à l'âge du Bronze Récent (env. 1650-1100 av. J.-C.), aux côtés des figurines « à tête d'oiseau » (ou de type A). Elles sont réalisées en céramique de type Base-ring et présentent généralement une construction creuse. Les figurines sont représentées avec les bras soit tendus vers le bas, soit repliés vers la poitrine, comme dans l'exemplaire présenté ici, découvert dans une tombe à Enkomi. Elles se caractérisent par une tête aplatie dotée de grandes oreilles en forme de palettes, tandis que les traits du visage sont rendus à la fois en relief et par une décoration peinte. Trois bandes horizontales peintes en bichromie (noir-rouge-noir) sur le cou pourraient représenter un collier. La représentation des seins nus et d'un triangle pubien accentué souligne l'importance accordée à la fertilité féminine.

Les figurines à tête plate présentent fréquemment une mèche de cheveux enroulée de part et d'autre de la tête, en peinture noire ou en relief. Associés aux oreilles proéminentes évoquant des traits bovins, ces éléments rappellent l'iconographie bien connue de la déesse égyptienne Hathor. En Égypte et au Levant, Hathor était étroitement liée à la fertilité et au cuivre et considérée comme la protectrice des artisans et des mineurs. Sur la base de ces parallèles, des chercheurs ont récemment proposé que les figurines à tête plate puissent représenter une interprétation chypriote locale de Hathor adaptée au contexte culturel de l'île. Dans cette perspective, ces figurines symboliseraient la fertilité et la prospérité associées à l'industrie du cuivre, véritable pilier de l'économie chypriote à l'âge du Bronze Récent.

George Papasavvas
Université de Chypre



Reconstitution d'une figure féminine d'après une terre cuite chypriote. L'oreille en bronze est replacée en situation. © Photographie fournie gracieusement par le Département des Antiquités, Chypre. Illustration : I. Katsouri, Université de Chypre.

Oreille en bronze provenant d'une statue

Cette oreille faisait partie d'un ensemble d'objets en bronze et de rebuts métalliques destiné au recyclage dans l'Antiquité. À l'origine, elle appartenait à une statue composée d'éléments distincts (tête, bras, torse, etc.) et de matériaux variés (métal, terre cuite, pierre ou bois), assemblés entre eux au moyen de goujons – une pratique courante dans le monde méditerranéen oriental à la fin de l'âge du Bronze. L'oreille présente plusieurs perforations qui devaient accueillir des boucles d'oreilles, aujourd'hui disparues, comme l'indiquent certaines figurines en terre cuite datant de la même période. La morphologie de l'oreille correspond exactement à celle des oreilles figurées sur ces statuettes représentant des femmes debout et nues. Ses dimensions indiquent qu'elle appartenait à une statue de taille supérieure au naturel représentant ce type de figure féminine, comme le montre le dessin. La grande qualité de cette oreille atteste du savoir-faire des artisans chypriotes capables de produire des œuvres d'un tel niveau d'excellence artistique.



***Oreille en bronze provenant d'une statue composite**

Mathiatis Hoard, VII-17.7

1400-1200 av. J.-C.

Musée archéologique de Chypre, Nicosie

© Département des Antiquités, Chypre.

A black and white photograph showing an archaeological excavation of ancient ruins. In the foreground, there are large, rectangular stone blocks and a deep trench. Several people, some wearing head coverings, are standing and sitting around the site. In the background, there are rolling hills and a few trees under a clear sky. The text "LE SANCTUAIRE D'AYIA IRINI" is overlaid in white capital letters on the right side of the image.

LE SANCTUAIRE D'AYIA IRINI

LE SANCTUAIRE D'AYIA IRINI ET LES TERRE CUITES

Giorgos Bourogiannis
Université ouverte de Chypre

Le sanctuaire d'Ayia Irini est l'un des sites culturels les plus importants de la Chypre antique. Situé dans une zone agricole, à proximité de la côte nord-ouest de l'île, Ayia Irini fut fouillé à l'automne 1929 par Erik Sjöqvist, membre de l'Expédition suédoise à Chypre (1927-1931). Le sanctuaire présente sept phases d'occupation, datées du Chypriote Récent III au Chypro-Archaique II moyen, soit environ 1200-500 av. J.-C. en chronologie absolue, avec une brève reprise d'activité au I^{er} siècle av. J.-C. Cette dernière intervint après une longue période d'abandon d'environ quatre siècles. La phase la plus prolifique du sanctuaire, correspondant aux périodes 4 à 6, se situe vers 700-500 av. J.-C. Cette séquence chronologique coïncide avec la consolidation du paysage politique de la Chypre de l'Âge du Fer.

De nombreuses raisons expliquent la place éminente qu'occupe Ayia Irini dans le paysage culturel de la Chypre antique. Ce sanctuaire emblématique est notamment célèbre pour son corpus votif sans précédent, constitué d'environ 2000 statues et statuettes en terre cuite, aujourd'hui conservées au Musée archéologique de Chypre, à Nicosie et au Medelhavsmuseet de Stockholm. Ces objets ont été découverts *in situ*, bien que dans un état fragmentaire, disposés face à l'autel en calcaire



Le sanctuaire de Ayia Irini. Vue sud-est. © Medelhavsmuseet, CC0 1.0 Universal, Wikimedia Commons.

et à l'objet cultuel emblématique, soigneusement agencés selon une organisation semi-circulaire. Bien que les figurines en terre cuite représentant des taureaux (animal sacré pour les anciens Chypriotes) occupent une place importante, en particulier durant les phases les plus anciennes du sanctuaire, l'iconographie votive d'Ayia Irini comprend également des figures mythiques, telles que des centaures et des sphinx, des scènes de musique et de danse, des quadriges avec des guerriers armés et, surtout, des figurations de dédicants masculins se tenant dans des attitudes strictement frontales, souvent coiffés de casques coniques et portant parfois des éléments d'armement. Des figures féminines sont également attestées, mais leur présence demeure limitée en comparaison de celle des figures masculines.

La taille des sculptures votives en terre cuite d'Ayia Irini varie de quelques centimètres à des dimensions grandeur nature, produisant encore aujourd'hui un effet saisissant sur le visiteur.



Mission suédoise à Chypre, 1930, Mersinaki. De gauche à droite : John Lindros, Alfred Westholm, Erik Sjöqvist and Einar Gjerstad. © Medelhavsmuseet. CC0 1.0 Universal, Wikimedia Commons.



Villageois d'Ayia Irini, le village proche du sanctuaire, participant aux fouilles de la mission suédoise en 1929. © Medelhavsmuseet, CC0 1.0 Universal, Wikimedia Commons.



Groupe de statues et statuettes en terre cuite disposées en demi-cercle devant l'autel dans le sanctuaire d'Ayia Irini. © Medelhavsmuseet, CC0 1.0 Universal, Wikimedia Commons.



Groupe de statues et statuettes en terre cuite disposées en demi-cercle devant l'autel dans le sanctuaire d'Ayia Irini. © Medelhavsmuseet, CC0 1.0 Universal, Wikimedia Commons.



Modèles de quadriges en terre cuite trouvés dans le sanctuaire d'Ayia Irini. © Medelhavsmuseet, CC0 1.0 Universal, Wikimedia Commons.



Villageois d'Ayia Irini, le village proche du sanctuaire, participant aux fouilles de la mission suédoise en 1929. © Medelhavsmuseet, CC0 1.0 Universal, Wikimedia Commons.

L'ensemble du corpus semble placé sous la surveillance d'une grande statue en terre cuite représentant un homme barbu d'âge mûr, vêtu d'une longue tunique et coiffé d'un couvre-chef de type turban. Ce dernier, selon Hérodote, était porté par les rois de Chypre.

De manière notable, l'iconographie votive anthropomorphe à dominante masculine d'Ayia Irini devient plus fréquente à partir d'environ 700 av. J.-C. Cette évolution iconographique doit être mise en relation avec les transformations politiques majeures s'opérant alors à Chypre au moment de la consolidation de la principale structure politique de l'île, celle des cités-royaumes. Les dédicants masculins d'Ayia Irini, à l'apparence austère et tournés vers les objets les plus sacrés du sanctuaire (l'autel et la pierre cultuelle), semblent ainsi véhiculer un message fondamentalement politique : celui d'une société hiérarchisée et stratifiée, composée d'hommes mûrs et de jeunes hommes capables de porter les armes et d'assurer, si nécessaire, la protection du territoire et de l'entité politique auxquels le sanctuaire était rattaché. Cette interprétation est également confortée par la localisation apparemment marginale du sanctuaire, situé à la frontière entre deux cités-royaumes, Soloi et Lapithos, Ayia Irini pouvant avoir marqué le territoire de la première.

La divinité honorée à Ayia Irini demeure difficile à identifier sur le plan épigraphique. Elle peut toutefois être appréhendée à travers les offrandes votives du sanctuaire et par comparaison avec d'autres sanctuaires chypriotes dont les divinités sont attestées par des inscriptions et qui présentent des iconographies votives similaires. La divinité principale d'Ayia Irini est généralement interprétée, dans un premier temps, comme une divinité liée à la fertilité, à la nature et au



Statues et statuettes en terre cuite provenant d'Ayia Irini exposées au Musée archéologique de Chypre, à Nicosie. © Département des Antiquités, Chypre.



Statues et statuettes en terre cuite provenant d'Ayia Irini exposées au Medelhavsmuseet, à Stockholm. © StarTrekker, CC0 1.0 Universal, Wikimedia Commons.

pastoralisme, comme l'atteste la fréquence des statuettes de taureaux offertes. Cette figure semble ensuite évoluer vers une divinité à caractère apotropaïque, pour laquelle les centaures constituaient des offrandes appropriées, avant de s'affirmer comme une divinité masculine de la vie civique et politique : un dieu de l'ordre social, protecteur des adolescents masculins à l'orée de l'âge adulte, mais également capable de revêtir un aspect menaçant, en tant que gardien des personnes, des ressources et des territoires. Inscrite dans ce contexte religieux, social et politique complexe, Ayia Irini s'impose comme un paradigme exceptionnel pour l'étude de la Chypre antique dans son ensemble et continue, même à ce jour, de mériter toute notre attention.

***A.I. 1741:** Malgré ses dimensions modestes, cette statuette en terre cuite constitue un bel exemple d'offrande masculine provenant d'Ayia Irini. Elle représente un jeune homme, peut-être barbu, vêtu d'un chiton et d'un manteau à franges, et coiffé d'un casque souple modelé doté de protège-joues relevés. Le bras droit est allongé le long du corps, tandis que le bras gauche est replié ; la main serrée tenait autrefois un objet aujourd'hui disparu, probablement une lance. La posture frontale austère, le casque et la possible présence d'une arme dessinent une iconographie à caractère militaire. La statuette offre l'image d'un homme se présentant devant la divinité tout en exprimant subtilement sa capacité à porter les armes. Une telle iconographie s'inscrit pleinement dans le contexte socio-politique de Chypre au moment de la consolidation des cités-royaumes. H. 38,6 cm ; env. 650-560 av. J.-C.



© Département des Antiquités, Chypre.

***A.I.1796:** Cette statuette en terre cuite représente un homme mûr et barbu, peut-être un dignitaire ou un prêtre, reconnaissable à son couvre-chef de type turban qui le distingue de la majorité des autres statuettes masculines. Vêtu d'un long chiton et d'un manteau, il adopte une posture strictement frontale et présente une expression faciale réservée, révélatrice à la fois de l'organisation hiérarchisée et soigneusement orchestrée du corpus de terres cuites d'Ayia Irini, et de la sévérité iconographique qui caractérise la plupart des offrandes votives masculines. Son rôle pourrait avoir été celui d'un personnage chargé de superviser certains aspects du rituel religieux.

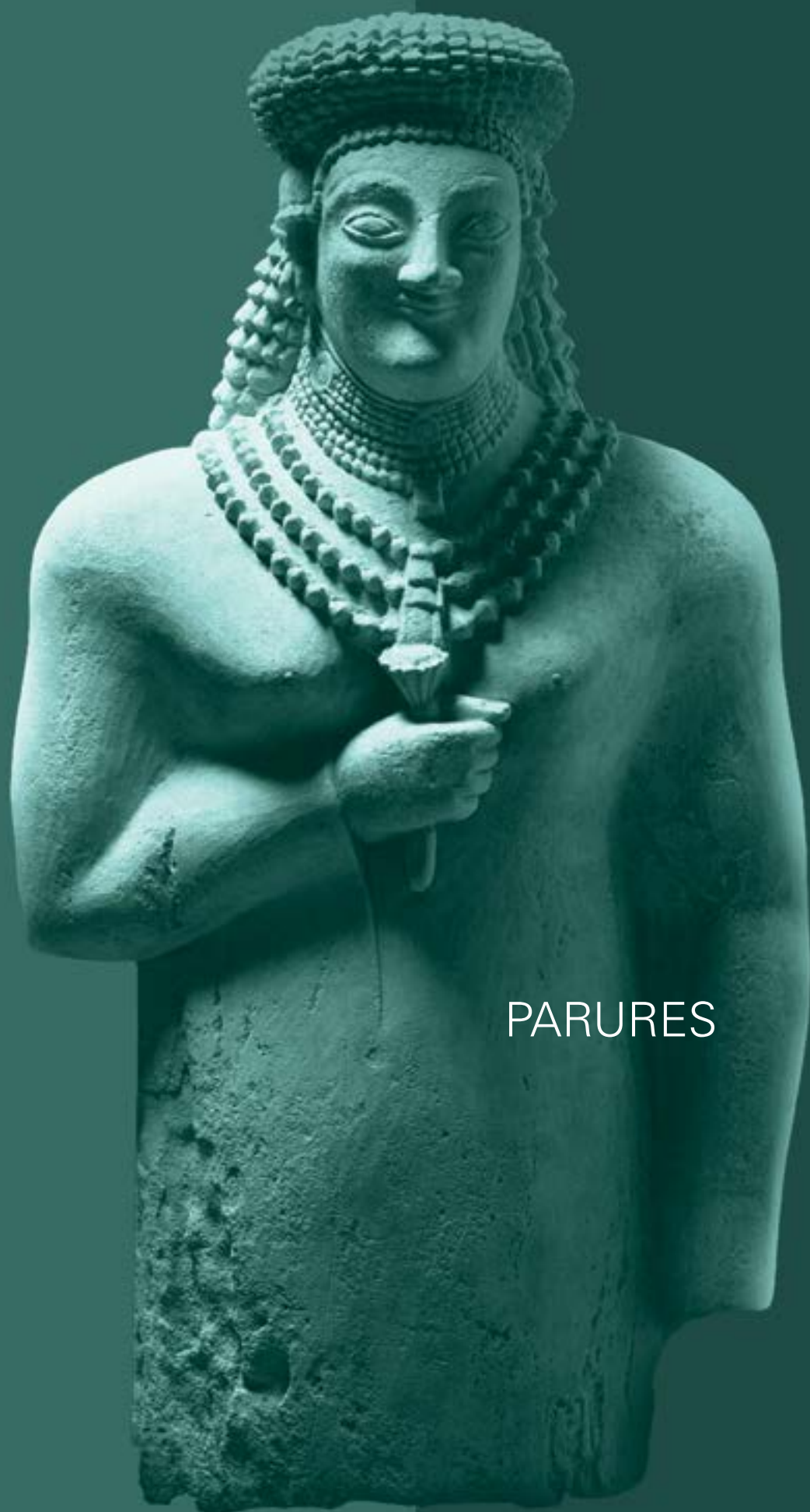
H. 40 cm ; env. 650-560 av. J.-C.



© Département des Antiquités, Chypre.



Quatre hommes partant en guerre: [Cliquez sur ce lien](#) pour écouter Quatre et quatre, un chant traditionnel chypriote, interprété par le chœur Amalgamation. Ces deux statues en terre cuite provenant du sanctuaire d'Ayia Irini comptent parmi les centaines d'offrandes votives faites à un sanctuaire dédié à un dieu masculin associé à la guerre, peut-être Apollon. Le chant raconte l'histoire d'hommes chypriotes partant en guerre pour affronter leur destin.



PARURES

Sophocles Hadjisavvas

Département des

Antiquités, Chypre

LES BIJOUX DE KITION

En décembre 1999, une tombe bâtie intacte (M.LA 1742), connue sous le nom de « Tombe Lefkaritis », a été mise au jour à Larnaca lors de travaux de construction. Elle contenait 34 objets, pour la plupart des bijoux en or, ainsi que les restes de trois chevaux sacrifiés, ce qui indique une sépulture d'élite. L'architecture de la tombe et l'usage du gypse témoignent d'une influence phénicienne. Datée de 750-700 av. J.-C., elle présente des chambres voûtées et offre de nombreux parallèles avec les découvertes issues de la nécropole de Kition de la période phénicienne.

MLA1742/19 (Chambre Intérieure):

Bracelet-chaîne en or doté d'un chaton renfermant un scarabée en feldspath kaolinisé. Le scarabée est perforé longitudinalement afin de permettre le passage d'un fil d'or épais, assurant sa fixation au boîtier en or. Le fil se termine par deux agrafes situées juste à l'extérieur du chaton et reliées à la chaîne. La chaîne cylindrique est constituée de fils fins torsadés. Le scarabée porte le cartouche royal d'Amenhotep III, dit « le Grand », accompagné de la formule « protégé par [le dieu] Rê ». Diamètre moyen de la chaîne : 9 cm. © Département des Antiquités, Chypre.





MLA1742/20 (Chambre Intérieure):

Fibule en or à arc, ornée de rosettes appliquées au sommet et sur les côtés. Les espaces entre les pétales de chaque rosette sont décorés de petites pierres semi-précieuses de différentes couleurs, notamment de l'améthyste, du chert et du feldspath kaolinisé. Trois petites chaînes, chacune longue de 2,8 cm, sont suspendues à un anneau situé au sommet de l'arc ; chaque chaîne porte un petit anneau auquel sont fixés trois pendentifs allongés en forme de clochette, décorés de motifs linéaires verticaux en relief. Les neuf pendentifs sont identiques et rappellent la fleur du lotus indien. Sous la rosette figure un double symbole incisé dont l'identification demeure incertaine. Le dessin général de la fibule est relativement simple et peut être rattaché aux « formes ouest-asiatiques et dérivées » selon la typologie de Judy Birmingham. Longueur du cordon : 6 cm ; longueur de l'arc : 3,7 cm ; diamètre des rosettes : 12 mm. © Département des Antiquités, Chypre.



Collier en or provenant du sanctuaire d'Arsos

Arsos, J 100

VI^e siècle av. J.-C.

© Département des Antiquités, Chypre.



L'or scintillant : Cliquez sur ce lien pour découvrir l'éblouissante parure de joaillerie portée par une femme chypriote au VI^e siècle avant J.C. Cette reconstitution est une supposition hypothétique. Des parures similaires en or apparaissent sur un grand nombre de statues de femmes chypriotes. Certaines ont été trouvées dans des tombes et sont considérées comme objets funéraires ou comme offrandes votives aux divinités du sanctuaire.

Dame de Trikomo N III 3497

Trikomo, Chypre

Calcaire

600-550 av. J.-C.

H. 97,5 cm ; L. 47 cm ; E. 24 cm

Musée du Louvre, Département des Antiquités orientales

Achat Georges et Tiburce Colonna-Ceccaldi, 1870

© 2001 GrandPalaisRmn (Musée du Louvre) / Franck Raux.

L'ÉCRITURE À CHYPRE
DANS L'ANTIQUITÉ

ÉCRITURES ET LANGUES DE CHYPRE ANTIQUE

Philippa M. Steele
Université de Cambridge



Tablette en terre cuite portant une longue inscription en chypro-minoen, provenant d'Enkomi (ENK 1687). © Département des Antiquités, Chypre.

L'écriture apparaît pour la première fois à Chypre à l'âge du Bronze récent, vers 1500 av. J.-C., dans un contexte de croissance économique et d'intensification des échanges avec d'autres régions de la Méditerranée. L'écriture chypro-minoenne est adaptée du Linéaire A, également indéchiffré, qui était utilisé en Crète et dans certaines îles de la mer Égée. Bien que le contenu des inscriptions chypro-minoennes demeure incompris, celles-ci constituent un témoignage précieux de la diffusion de l'écrit et semblent correspondre à des usages variés, allant de documents économiques à des dédicaces religieuses ou des marques de propriété. Malgré d'éventuelles influences issues d'autres traditions d'écriture, notamment celles du Levant voisin ou de la Mésopotamie, les types d'inscriptions de cette période se distinguent par leur caractère innovant et spécifiquement chypriote.

CHYPRE AU LOUVRE



Tablette en terre cuite portant une longue inscription en chypro-minoen, provenant d'Enkomi (FE.20.01+1193). © Département des Antiquités, Chypre.

Vers 1000 av. J.-C., les premières attestations conservées de l'usage de la langue grecque à Chypre apparaissent sur une broche en bronze portant l'inscription « d'Opheltas », découverte dans une tombe paphienne. Les locuteurs du dialecte grec chypriote utilisèrent par la suite l'écriture syllabique chypriote – héritière du chypro-minoen – pendant plusieurs siècles, tout au long de la majeure partie du I^{er} millénaire av. J.-C., faisant de Chypre le seul espace où le grec ne fut pas noté à l'aide de l'alphabet largement répandu en Méditerranée. Parallèlement, certaines inscriptions rédigées en écriture syllabique restent difficiles à interpréter et relèvent d'une ou de plusieurs langues indigènes de l'île, désignées aujourd'hui sous le nom d'Étéochypriote. Des populations parlant le phénicien, langue du Levant, étaient également installées à Chypre dès le IX^e siècle av. J.-C. et utilisaient leur propre écriture alphabétique.

À partir du VII^e siècle av. J.-C., on trouve des inscriptions royales en grec chypriote, tandis que le texte étéochypriote gravé sur le monumentale Grand Vase d'Amathonte remonte à une période comparable. Les inscriptions phéniciennes se multiplient également à cette même époque. À l'époque classique, plusieurs royaumes-cités chypriotes, dont Paphos, Kourion et Salamine, utilisaient le grec syllabique pour leurs inscriptions officielles, tandis que l'éétéochypriote était en usage à Amathonte et le phénicien à Kition, puis, plus tard, à Idalion et à Tamassos. Les contacts entre les locuteurs de ces différentes langues sont bien attestés, tant par la répartition large et variée des inscriptions que par les rares textes bilingues conservés, rédigés soit en grec et en phénicien, soit en grec et en étéochypriote. C'est d'ailleurs une inscription bilingue grecque et phénicienne qui a permis le déchiffrement de l'écriture syllabique au XIX^e siècle. Le multilinguisme de l'île



Lingot miniature portant une inscription en chypro-minoen, provenant d'Enkomi (ENK 53-FE.-2). © Département des Antiquités, Chypre.



Ensemble d'obeloi (broches) en bronze provenant de la nécropole de Kouklia-Skales (Tombe 49). © Département des Antiquités, Chypre.

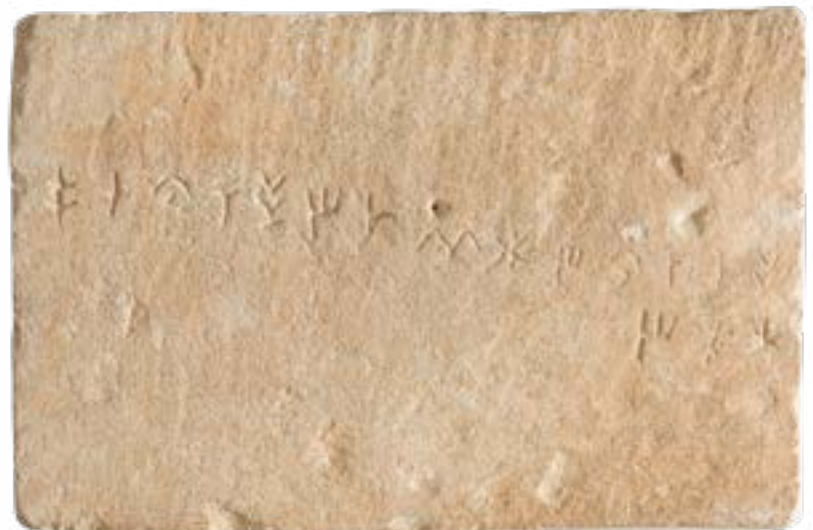


Détail d'un obelos (broche) en bronze provenant de la Tombe 49 de Kouklia-Skales, montrant une inscription lisible comme « d'Opheltas ». © Département des Antiquités, Chypre.

allait de pair avec des formes hybrides de culture matérielle, nourries d'influences diverses et donnant naissance à un style chypriote distinctif.

La pratique de l'écriture à Chypre semble avoir été largement répandue au cours du I^{er} millénaire av. J.-C. L'écrit apparaît dans une grande diversité de genres épigraphiques, allant des inscriptions royales, des documents économiques et des dédicaces religieuses publiques à des objets plus privés, tels que des monuments funéraires, des bijoux ou encore des graffitis. Certaines attestations suggèrent l'existence de femmes scribes aussi bien que d'hommes, et la variété même des inscriptions indique que la maîtrise de l'écriture ne se limitait pas seulement aux élites. Un nombre considérable d'inscriptions chypriotes a également été découvert hors de l'île, en particulier en Égypte où l'on trouve des textes en écriture syllabique chypriote gravés sur plusieurs monuments, y compris la Grande Pyramide de Khéops.

La caractéristique la plus frappante de l'écriture syllabique chypriote réside dans son caractère distinctif qui lui permit de devenir un symbole majeur de l'identité chypriote. Le lien entre cette écriture et l'identité locale était si fort que les locuteurs du grec chypriote manifestèrent très peu d'intérêt pour l'usage de l'alphabet grec jusqu'à la fin du V^e et au IV^e siècle av. J.-C., lorsque l'île commença à être entraînée dans les dynamiques politiques plus larges du monde méditerranéen, pendant et après les guerres médiques. Cette période semble avoir été marquée par une certaine incertitude, au cours de laquelle



Stèle funéraire provenant de Marion, inscrite en écriture chypro-syllabique, en langue grecque (IV^e siècle av. J.-C.) (INS.S.35). © Département des Antiquités, Chypre.



Bloc de marbre portant des inscriptions en alphabet grec et en alphabet phénicien, provenant de Dromolaxia (Musée Archéologique de Larnaca). © Département des Antiquités, Chypre.

les dynasties dirigeantes des royaumes-cités chypriotes – quelle que soit leur appartenance linguistique – durent faire des choix quant à leur manière d’agir et de se représenter sur la scène internationale. Toutefois, ce n’est qu’à la fin du IV^e siècle av. J.-C. que la situation changea radicalement : après la mort d’Alexandre le Grand, Chypre devint l’un des enjeux disputés par ses généraux et, à l’issue de conflits sanglants, Ptolémée s’imposa comme le nouveau souverain de l’île.

Dans la nouvelle ère d’unification politique, la situation de Chypre, jusque-là fièrement multilingue, en pâtit. Le grec alphabétique, dans la variété de la koinè parlée à travers la Méditerranée, devint la langue des inscriptions officielles. L’éétéochypriote n’est plus attesté après le IV^e siècle av. J.-C., et les dernières inscriptions phéniciennes chypriotes remontent au III^e siècle av. J.-C. Quelques attestations tardives du dialecte grec chypriote, encore noté en écriture syllabique, indiquent toutefois que celui-ci continua d’être utilisé pendant un certain temps dans des domaines d’usage restreints, principalement dans le cadre des pratiques religieuses, au moins jusqu’au II^e siècle av. J.-C. Le système d’écriture syllabique chypriote, dans sa forme distinctive, ne survécut pas à cette période ; il est néanmoins aujourd’hui un objet d’intérêt majeur pour la recherche et demeure parfois employé comme emblème de l’identité chypriote.



Bloc de calcaire provenant d’Amathonte, portant une inscription en écriture chypro-syllabique, en langue éétéochypriote (V^e-IV^e siècle av. J.-C.). © Gts-tg, CC BY-SA 4.0. International, Wikimedia Commons.



Bloc de marbre portant une inscription phénicienne mentionnant des rois de Kition (V^e siècle av. J.-C.) (INS.PH.7). © Département des Antiquités, Chypre.

George Papasavvas
Université de Chypre



Deux stylets en bronze

Enkomi, ENK. 1955/98

Kalavassos-Ayios Dhimitrios

K-AD 456

XIII^e siècle av. J.-C.

L: 15,1-17,7 cm

Musée archéologique de Chypre,

Musée de Larnaca

*© Département des Antiquités,
 Chypre.*

L'ÉCRITURE DANS L'ANTIQUITÉ : LES STYLETS

Différents instruments étaient utilisés pour écrire dans l'Antiquité, en fonction du matériau du support d'écriture ou des moyens économiques de leurs utilisateurs. L'outil d'écriture le plus courant était le stylet (stylus) : une tige fine et courte, de section arrondie pour une meilleure prise en main, dotée d'une extrémité pointue destinée à écrire – c'est-à-dire à inciser – sur un support tendre, comme la cire ou l'argile humide. L'autre extrémité était munie d'un bout aplati, en forme de ciseau, permettant de lisser la surface souple, d'effacer des signes, des lignes ou des textes entiers, et de préparer ainsi le support à une nouvelle inscription. Les stylets étaient fabriqués dans des matériaux variés : métal – principalement le bronze et le fer, mais aussi l'or et l'argent – ivoire, os ou bois. Ils étaient tenus fermement près de la pointe, entre le pouce, l'index et le majeur, de la même manière que l'on tient aujourd'hui un crayon. Grâce à leur forme et à leur taille pratiques, et parce qu'ils ne nécessitaient pas d'encre, les stylets pouvaient être facilement transportés en toute occasion, glissés dans une ceinture ou dans les plis des vêtements de leurs propriétaires. Il n'est donc guère surprenant que, selon l'écrivain romain Suétone, Jules César, luttant pour sa vie, ait poignardé le bras de l'un de ses assassins avec son stylet !

Chypre a livré certains des plus anciens stylets en bronze de la Méditerranée et du Proche-Orient, datés dès l'âge du Bronze Récent (1650-1100 av. J.-C.) et jusqu'à l'époque romaine (jusqu'au début du I^{er} millénaire apr. J.-C.). Ces objets constituent un témoignage précieux de la diffusion de l'écrit sur l'île, d'autant plus que les supports mêmes des inscriptions, souvent réalisés dans des matériaux périssables tels que le bois ou l'argile non cuite, ont aujourd'hui disparu.

George Papasavvas
Université de Chypre

L'ÉCRITURE DANS L'ANTIQUITÉ : LES TABLETTES EN BOIS ENDUITES DE CIRE

Les tablettes à écrire en bois constituaient le support d'écriture le plus répandu dans l'Antiquité. Apparues au Proche-Orient et à la Méditerranée orientale au III^e millénaire av. J.-C., elles restèrent en usage tout au long de l'époque médiévale et jusqu'au XIX^e siècle apr. J.-C., tant en Orient qu'en Europe occidentale – avant que l'apparition du crayon ne transforme les pratiques de l'écriture. Leur forme la plus élaborée était la tablette de cire, également appelée *deltos*. Les *deltos* se composaient de planchettes de bois de forme orthogonale, de dimensions maniables, dont la surface légèrement évidée était bordée d'un fin cadre en relief destiné à recevoir une couche de cire d'abeille. La cire, matériau à la fois souple et durable, souvent colorée par des pigments minéraux afin de rendre les signes incisés plus lisibles, offrait une surface lisse et homogène pour la gravure des lettres, tout en permettant aisément les corrections et les effacements. Ceux-ci étaient réalisés à l'aide d'instruments d'écriture appelés *stylets*. Lorsque la couche de cire s'amincissait à la suite d'effacements répétés, une nouvelle couche y était coulée. Dans plusieurs cas, les zones évidées des tablettes étaient pourvues de rainures transversales destinées à améliorer l'adhérence de la cire au support. Lorsque la couche de cire était trop mince ou que la pression exercée lors de l'écriture était trop forte, le stylet pouvait entailler le bois sous-jacent ; ainsi, certains textes effacés depuis longtemps demeurent encore lisibles.



Reconstitution numérique d'une tablette d'écriture en bois enduite de cire (diptyque). © I. Katsouri, Université de Chypre.

Les tablettes de cire pouvaient être constituées d'une ou de plusieurs planchettes assemblées, liées ou articulées par des charnières, et étaient alors désignées comme *diptyques*, *triptyques* ou *polyptyques*. Le nombre de planchettes attesté varie d'une à douze – soit jusqu'à vingt « pages » au total. Sous cette forme, les *deltos* peuvent être considérés comme les précurseurs du livre moderne. Les diptyques, type le plus



Deux statuettes féminines en terre cuite tenant un diptyque fermé

Arsos, C. 609 et C. 698

VII^e siècle av. J.-C.

Musée archéologique de Chypre, Nicosie

© Département des Antiquités, Chypre.

courant, se révélaient bien plus pratiques qu'une tablette individuelle : ils permettaient de contenir des textes plus longs et, une fois repliés, offraient une plus grande épaisseur sans augmentation notable de l'encombrement. En raison du caractère périssable de leur matériau, très peu d'exemplaires ont été conservés dans le registre archéologique, notamment dans les sables d'Égypte ou sous les cendres volcaniques de Pompéi.

Les diptyques inscrits, une fois repliés et scellés, protégeaient leur contenu des regards indiscrets ou non autorisés. Un tel diptyque, doté d'un système de charnières formé de cylindres successifs, est représenté dans les mains de plusieurs figurines en terre cuite provenant de sanctuaires chypriotes et égéens. Il est possible que de véritables diptyques en bois aient été dédiés aux divinités, car ils constituaient un support idéal pour inscrire une prière sollicitant une faveur divine ou une formule de remerciement pour un bienfait accordé, et pour instaurer une relation privée et intime entre les mortels et les dieux.



Tablette d'écriture en bois enduite de cire, munie de charnières en ivoire, provenant de l'épave d'Uluburun (XIV^e siècle av. J.-C.). © Institut d'archéologie nautique (INA) / projet Uluburun.

L'ARCHIVE D'IDALION

José Ángel Zamora López
Conseil supérieur des
recherches scientifiques
(CSIC), Espagne



Vue du site archéologique d'Idalion. © Département des Antiquités, Chypre.

Idalion fut la capitale d'un puissant royaume de la partie centrale-orientale de Chypre au cours du I^{er} millénaire av. J.-C., stratégiquement située dans une vallée fertile à proximité des monts du Troodos, riches en cuivre.

La cité est mentionnée dans les sources assyriennes, attestant ainsi son importance politique précoce. Au fil du temps, elle passa sous domination babylonienne, puis perse. Vers 450 av. J.-C., elle fut conquise par le royaume phénicien de Kition. Par la suite, Idalion fut disputée par les successeurs d'Alexandre le Grand avant de passer, comme l'ensemble de Chypre, sous l'autorité des Lagides.

Idalion comprenait deux acropoles, une ville basse et des nécropoles périphériques. Les fouilles menées entre 1991 et 2012 sur l'acropole connue sous le nom d' « Ampileri » par le Département des Antiquités de Chypre, sous la direction de la Dr Maria Hadjicosti, ont mené à la découverte de nombreux *ostraca* (fragments de pierre ou de céramique utilisés comme supports d'écriture), notamment en langue et en écriture



phéniciennes. Plus de sept cents documents ont été mis au jour, vestiges d'une archive phénicienne datée approximativement du milieu du V^e siècle av. J.-C. à la fin du IV^e siècle av. J.-C. Les textes étaient répartis de manière inégale sur une vaste zone correspondant à un complexe palatial fortifié, comprenant des espaces de stockage, des installations de pressage de l'huile, des ateliers de métallurgie et des quartiers militaires – autant d'éléments indiquant l'existence d'une structure administrative centralisée et élaborée.

Au-delà des difficultés liées à l'état de conservation des pièces (dont beaucoup ont été réutilisées soit comme supports de réécriture, soit comme matériaux de construction), ces documents posent d'importants défis paléographiques en raison de l'écriture cursive à l'encre qui présente des ambiguïtés caractéristiques ainsi que des formes de lettres inhabituelles, voire jusqu'alors non attestées. Les textes comportent également des unités, des abréviations, des chiffres et des signes qui n'avaient pas été documentés auparavant. Des difficultés d'ordre lexical se posent également, dans la mesure où des mots pourtant parfaitement lisibles ne trouvent souvent aucun équivalent dans les autres inscriptions phéniciennes connues. Par ailleurs, durant la période couverte par les archives, la population d'Idalion était vraisemblablement composite, avec une prédominance d'habitants non phéniciens. De ce fait, de nombreux termes – en particulier les anthroponymes et les toponymes – pourraient correspondre à des transcriptions phéniciennes de noms non sémitiques. De plus, les textes recourent fréquemment à une syntaxe elliptique, rendant leur interprétation délicate en raison de l'absence d'éléments contextuels qui en facilitaient la compréhension au moment de leur rédaction.



*Ostracon portant une inscription phénicienne provenant des archives d'Idalion (ID.A. 2006-1623).
© Département des Antiquités, Chypre.*

Malgré ces difficultés, nombre de textes peuvent être interprétés, ou du moins classés. Il s'agit principalement de documents de nature administrative, comportant des données numériques, des noms, des lieux et des références à des biens – en particulier à l'huile –, qui correspondent vraisemblablement à des inventaires, des reçus, des livraisons ou des registres de consommation. La présence de formules comptables et d'expressions standardisées témoigne de l'existence d'un système de gestion des ressources bien organisé.

De nombreuses inscriptions mentionnent des noms de personnes, indiquant des transactions impliquant des individus spécifiques. Ces noms comprennent à la fois des anthroponymes, des noms propres à Chypre et des noms

grecs transcrits en écriture phénicienne. Dans certains cas, les mêmes individus apparaissent dans plusieurs documents, confirmant leur participation active au système administratif. Certaines figures historiques peuvent également être reconnues : le nom de Milkyaton, roi connu de Kition et d'Idalion, figure dans plusieurs textes ; les Diadoques Ptolémée et Antigone (ainsi que son fils Démétrios) sont eux aussi mentionnés dans des formules de datation.

Au moins un document est de nature épistolaire. Il contient des formules de bénédiction invoquant Ba'al de Kition ainsi que « tous les dieux de Kition ». D'autres textes administratifs mentionnent Resheph – divinité dont un sanctuaire est attesté à Idalion – ainsi qu'un *marzeah*, banquet et association à caractère religieux, lié à Astarté et à Melqart. Ces références suggèrent que les institutions religieuses jouaient un rôle actif dans la sphère économique, tout en demeurant placées sous le contrôle de l'administration centrale.

L'archive reflète un système dynamique. Certains ostraca semblent avoir servi d'étiquettes ou de documents liés à la gestion des archives. D'autres paraissent correspondre à des enregistrements périodiques, tandis que certains consignent des événements ou des transactions spécifiques. Des indices de révision et d'annulation ont également été relevés. De grandes tablettes comportant de longues listes ou des données numériques pourraient correspondre à des documents de synthèse ou à des états récapitulatifs.

Ainsi, l'archive phénicienne d'Idalion constitue une découverte majeure qui met en lumière la vie quotidienne d'une cité ancienne du monde méditerranéen, à la fois complexe, organisée et multiculturelle.



Ostracon portant une inscription phénicienne provenant des archives d'Idalion. © פעמי-עליון CC BY-SA 4.0 International, via Wikimedia Commons.

José Ángel Zamora López
Conseil supérieur des
recherches scientifiques
(CSIC), Espagne

OSTRACON PORTANT UN TEXTE ADMINISTRATIF PHÉNICIEN

Fragment de pierre plate, de type très courant dans la région d'Idalion, utilisé comme support d'écriture (*ostrakon*). Il porte un texte presque complet, rédigé à l'encre en écriture et en langue phéniciennes : une note administrative en deux lignes. La première ligne consigne des quantités d'huile (d'olive), mesurées en « quarts », stockées dans un récipient ou un emplacement précis ; la seconde indique qu'il manquait une certaine quantité – un « huitième ».



Ostrakon inscrit

Idalion-Ampilei, ID.A. 1993/214

IV^e siècle av. J.-C.

Calcaire, encre

Département des Antiquités, Chypre

© Département des Antiquités, Chypre.



LA MÉDECINE DANS L'ANTIQUITÉ

LA MÉDECINE DANS L'ANTIQUITÉ CHYPRIOTE

Demetrios Michaelides
Université de Chypre



Relief votif d'Asclepios provenant du Pirée, représentant le médecin posant ses mains sur une malade allongée; derrière lui se tient Hygie (vers 350 av. J.-C.). © Éphorie des Antiquités du Pirée et des Îles-Musée archéologique du Pirée, Ministre de la Culture, Grèce.



Relief votif en marbre pour la guérison des jambes, offrande dédié à Asclepios et à sa fille Hygie (II^e siècle av. J.-C.). © The Trustees of the British Museum. Partagé sous licence CC BY-NC-SA 4.0.

Dans l'Antiquité, Chypre était réputée pour ses matières premières utilisées dans la préparation des médicaments. Plusieurs auteurs anciens – en particulier Dioscoride et Galien – mentionnent la richesse de l'île en plantes et en minéraux à usage médicinal, ainsi que leurs propriétés thérapeutiques. C'est cette abondance de ressources minérales, conjuguée à une tradition médicale bien établie, qui incita Galien à se rendre à Chypre en 161-162 apr. J.-C., où il étudia et collecta des minéraux dans les mines de Soloi.

Des textes et des inscriptions attestent l'existence d'au moins vingt médecins originaires de l'île ou y ayant exercé, tandis qu'un riche corpus de découvertes archéologiques met en lumière le rôle majeur de la médecine dans la société chypriote. Parmi celles-ci figurent des inscriptions liées au culte d'Asclepios, des statues du dieu et de sa fille Hygie, ainsi que d'autres divinités guérisseuses, telles que le Phénicien

CHYPRE AU LOUVRE



Relief votif en marbre provenant d'Athènes, représentant un fidèle offrant un modèle de sa jambe, en prévision ou en remerciement d'une guérison (fin du IV^e siècle av. J.-C.). Musée archéologique national, Athènes, Archives photographiques, photographe : Irini Miari. © Ministère hellénique de la Culture / Organisation hellénique pour le développement des ressources culturelles (H.O.C.R.E.D.).

Eshmoun ; des ex-voto reflétant les maladies dont souffrait la population ; des instruments chirurgicaux ; des amulettes médicales ; et bien d'autres témoignages matériels.

Plusieurs de ces témoignages revêtent une importance exceptionnelle, plaçant Chypre dans une position éminente dans l'histoire générale de la médecine. L'un des exemples les plus significatifs est la tablette d'Idalion en bronze (aujourd'hui conservée au Cabinet des Médailles, à Paris), rédigée en syllabaire chypriote et datée de la fin du V^e siècle av. J.-C. Elle consigne un accord conclu, d'une part, entre le roi d'Idalion, Stasikypros, et le *Dèmos*, et, d'autre part, le médecin Onasilos, lors du siège perse de la cité. Onasilos, probablement un médecin de profession, et ses frères s'engageaient à soigner gratuitement les blessés. En contrepartie, ils devaient recevoir de l'argent ou des terres, ainsi que des privilèges transmissibles à leurs descendants.



Deux plaques votives en pierre représentant des parties malades du corps humain – une paire d'yeux et une paire de seins – exprimant le souhait de leur guérison; provenant d'un sanctuaire chypriote à Athiënou-Golgoi (Musée du Louvre; I^{er} siècle apr. J.-C.). © 2014 Musée du Louvre, Dist. GrandPalaisRmn / Philippe Fuzeau ; 2021 GrandPalaisRmn (musée du Louvre) / Sylvie Chan-Liat.

Au-delà de la richesse et de la diversité des informations qu'elle livre, cette inscription revêt une importance capitale en tant que témoignage précoce d'une forme de prise en charge médicale soutenue par l'État en contexte de guerre.

Contrairement à Onasilos, dont aucune autre donnée n'est connue, un autre médecin, Apollonios de Kition (l'actuelle Larnaca), occupe une place de premier plan tant dans les traditions médicales antiques que postérieures. Actif au I^{er} siècle av. J.-C., Apollonios fut chirurgien et auteur prolifique. Il étudia auprès de Zopiros à Alexandrie et se rattache à l'école empirique de la médecine. De son œuvre abondante, seul son commentaire du traité hippocratique « Des articulations » nous est parvenu. Dans l'introduction, Apollonios précise que l'ouvrage est dédié au roi Ptolémée de Chypre (80-58 av. J.-C.) qui en fut en réalité le commanditaire. Il indique également qu'il y expose et illustre ses méthodes de réduction des



La "tablette d'Idalion", en bronze, consigne un contrat passé entre le roi et la ville d'Idalion, l'une des cités-royaumes de Chypre, et le médecin Onasilos, chargé de soigner gratuitement les soldats blessés à la guerre. Elle est rédigée en grec, mais gravée en syllabaire chypriote (début du V^e siècle av. J.-C.). © Cabinet des médailles, Bibliothèque nationale de France, inv. Bronzes 2297.



Instruments chirurgicaux en bronze, et une ventouse à saignée, provenant de la tombe dite « du chirurgien » à Nea Paphos (fin du II^e siècle apr. J.-C.). © Département des Antiquités, Chypre.



Bouillottes en terre cuite conçues pour épouser la forme du corps humain, remplies d'un liquide chaud (huile d'olive?) et appliquées sur les parties douloureuses afin de provoquer une hyperhémie et de soulager la douleur; provenant de Nea Paphos (I^{er} siècle av. J.-C. - I^{er} siècle apr. J.-C.). © Département des Antiquités, Chypre.



Illustrations tirées d'un manuscrit byzantin datant d'environ 900 apr. J.-C., qui est lui-même une copie de l'ouvrage du célèbre médecin chypriote Apollonios de Kition (I^{er} siècle av. J.-C.), montrant les différentes méthodes utilisées pour réduire les luxations des articulations (sur ces deux images, réduction de la colonne vertébrale et de l'épaule); il s'agit de l'un des plus anciens commentaires sur l'œuvre d'Hippocrate qui nous soient parvenus et de l'un des premiers manuels médicaux illustrés. © Bibliothèque Médicis-Laurentine, Florence.

luxations afin qu'elles puissent être comprises par les athlètes et par ceux qui souhaitent les mettre en pratique. Une copie de ce texte est conservée dans un recueil de manuscrits du médecin byzantin Nicétas, daté d'environ 900 apr. J.-C., aujourd'hui conservé à la Bibliothèque Laurentienne de Florence ; elle comporte trente miniatures fondées sur les illustrations originales. Outre le fait qu'il constitue l'un des premiers commentaires sur Hippocrate, cet ouvrage représente le plus ancien exemple conservé de traité médical illustré. La renommée de l'auteur comme de son œuvre se maintint tout au long de l'Antiquité et du Moyen Âge, et au moins jusqu'à la Renaissance. Il est important de noter que les principales méthodes de réduction d'Apollonios demeurent inchangées à ce jour.

Les instruments chirurgicaux de l'époque romaine ne sont pas nombreux. Toutefois, une découverte provenant de Néa Paphos (capitale hellénistique et romaine de Chypre) se distingue par la richesse et la variété de son contenu. Mise au jour dans la tombe d'un chirurgien inhumé vers la fin du II^e siècle ou au début du III^e siècle apr. J.-C., cette

trouvaille comprend un *instrumentarium* composé de vingt-cinq instruments chirurgicaux identifiables, ainsi que des conteneurs cylindriques en bronze renfermant des poudres et des pilules, tous deux des sous-produits du cuivre – rappelant ainsi les motivations de la visite de Galien sur l'île peu avant cette période.

Les instruments, en bronze ou en fer, ou associant les deux matériaux, comprennent des scalpels, des sondes, des leviers osseux, une ventouse à saignée, des cisailles, ainsi qu'un très rare crochet double à extrémités émoussées et un *pyoulkos* presque unique, instrument mentionné par Galien et décrit par Héron d'Alexandrie. Cet ensemble d'outils correspond manifestement à une « clinique » bien équipée et contraste avec la petite trousse médicale portative mise au jour à l'Agora de Néa Paphos.

Néa Paphos a également livré une autre découverte quasi unique : des ensembles de bouillottes en terre cuite moulées en forme de différentes parties du corps humain – membres, oreilles, thorax, organes génitaux masculins. Ces récipients, aux parois exceptionnellement fines, étaient remplis d'un liquide chaud puis appliqués sur la partie souffrante du corps afin de soulager la douleur. Non seulement leur forme reproduit celle de la partie anatomique qu'ils étaient destinés à traiter, mais leur face inférieure est également modelée de manière à épouser étroitement cette zone précise du corps. Bien que ce type d'objet soit propre à Néa Paphos, un exemplaire a été découvert dans la *Domus del Chirurgo* à Rimini, en Italie, détruite par un incendie au milieu du III^e siècle apr. J.-C. et connue pour avoir abrité la plus importante collection médicale du monde romain. Parmi les quelque 150 instruments mis au jour sur ce site, plusieurs présentent de fortes similitudes avec ceux du chirurgien de Paphos. Cet ensemble d'indices, associé à la présence de la bouillotte, montre que les pratiques médicales à Chypre s'inscrivaient pleinement dans les usages du monde romain et étaient comparables à celles de centres situés plus près de la capitale.

Demetrios Michaelides
Université de Chypre

STATUE EN MARBRE D'ASCLEPIOS

Le dieu de la guérison et de la médecine est représenté sous les traits d'un homme mûr et barbu, drapé dans un himation qui laisse la poitrine découverte. À sa droite, un serpent (symbole de guérison et de régénération) s'enroule autour de son long bâton (le bâton d'Asclepios) en direction d'un œuf (symbole de vie et de fertilité) qu'il tient dans sa main droite. Son bras gauche est dissimulé sous le vêtement.



***Statue en marbre d'Asclepios**
Néa Paphos, Villa de Thésée, P.E. 1/67
II^e siècle apr. J.-C.
H. 48 cm
Département des Antiquités, Chypre
© Département des Antiquités, Chypre.

Demetrios Michaelides
Université de Chypre

BOUILLLOTTE EN TERRE CUITE

Cet objet appartient à un groupe de récipients similaires, conçus pour différentes parties du corps humain et découverts exclusivement à Néo Paphos. Chacun représente de manière réaliste la partie du corps qu'il était destiné à traiter, tandis que la face inférieure est moulée de façon à s'y adapter étroitement. On pense que, remplis d'un liquide chaud (de l'eau ou de l'huile d'olive), ces récipients étaient appliqués sur la zone douloureuse afin de soulager la douleur.



**Bouillotte en terre cuite en forme
de main**

*Paphos, M.P. 1941
1^{er} siècle av. J.-C.-1^{er} siècle apr. J.-C.
Céramique
Département des Antiquités, Chypre.
© Département des Antiquités,
Chypre.*

Demetrios Michaelides
Université de Chypre

EX-VOTO MODERNES

Les ex-voto chypriotes antiques sont en calcaire ou en terre cuite, tandis que les ex-voto modernes sont réalisés en métal (le plus souvent en argent) ou en cire d'abeille. Les exemples anciens sont sculptés ou prennent la forme de plaques en terre cuite à décor anatomique peint. Les ex-voto modernes en cire rappellent souvent les modèles anciens, tandis que les versions métalliques sont de petites plaques aux motifs en relief. Ils sont offerts à un saint (à une divinité dans l'Antiquité) pour solliciter la guérison d'un organe ou d'un membre, ou pour remercier pour une guérison obtenue.



Ex-voto modernes dédiés dans les églises de Chypre
Métal

INSTRUMENTS MÉDICAUX DE PAPHOS

Ewdoksia Papuci-Władyka
Université Jagellonne

En 2016, un ensemble d'instruments médicaux a été mis au jour dans le portique oriental de l'agora de Paphos, salle 16. Il comprenait cinq instruments en bronze et un en fer. Une cuillère en bronze servait probablement à la préparation des médicaments et à leur application sur les plaies ; elle a pu également être utilisée comme spatule pour l'examen des voies respiratoires supérieures. Une sonde auriculaire ou *ligula* en bronze était sans doute destinée au nettoyage de zones difficiles d'accès, telles que l'intérieur de l'oreille, ainsi qu'à l'application de médicaments à cet endroit et à d'autres soins. La pince/brucelles en bronze présente sur ses branches un dispositif de serrage à double anneau, destiné à protéger l'instrument de toute déformation et à le bloquer lors des interventions chirurgicales. Parmi les deux leviers osseux, l'un est en fer et l'autre en bronze. Un crochet en bronze était vraisemblablement utilisé pour immobiliser et écarter les bords des plaies, des sections de tissu et des vaisseaux sanguins au cours des opérations, ou pour les soulever, ainsi que pour d'autres manipulations.

L'ensemble était complété par une petite palette en pierre utilisée à la fois pour la préparation des médicaments et pour l'affûtage des lames des instruments. Il est également possible que cette palette ait constitué l'une des parois d'un coffret de rangement en bois décoré d'éléments en os, dont des fragments ont été découverts à proximité, accompagnés d'un couvercle et de charnières en bronze.

À proximité immédiate de cet ensemble, dans la même salle ainsi que dans la salle adjacente 15, des récipients en verre et un lot de monnaies en bronze ont également été mis au jour. L'ensemble de ces objets semble avoir fait partie de l'équipement d'un espace de soins ou d'une officine chirurgicale ayant fonctionné dans le portique oriental de l'agora au cours du premier quart du II^e siècle apr. J.-C., probablement avant 126 apr. J.-C., date à laquelle un séisme détruisit l'ensemble du secteur.



****Instruments chirurgicaux : crochet, cuillère, sonde auriculaire, pince/brucelles, leviers osseux***

PAP/FR115/2016, PAP/FR109/2016 + PAP/FR111/2016, PAP/FR110/2016, PAP/FR112/2016, PAP/FR113/2016, PAP/FR116/2016

Paphos, vers 100-125 apr. J.-C.

Bronze, fer

© Département des Antiquités, Chypre

L'ANTIQUITÉ
CHYPRIOTE À
L'ÉPOQUE MODERNE

GEORGES SÉFÉRIS ET SES POÈMES CHYPRIOTES

Nasos Vagenas
Université d'Athènes

En 1955, Georges Séféris publie le recueil poétique intitulé ... *Κύπρον, οὗ μ' ἐθέσπισεν...* (*Chypre, où tu m'as destiné*), qu'il rebaptise *Journal de bord III* en 1962. Il l'accompagne de la note suivante :

« Les poèmes de ce recueil me furent donnés à l'automne 1953, lorsque je voyageai pour la première fois à Chypre. Ce fut la révélation d'un monde, mais aussi l'expérience d'un drame humain qui, quelles que soient les visées de la transaction quotidienne, mesure et juge notre humanité. Je retournai sur l'île en 1954. Et même aujourd'hui, alors que j'écris ces lignes dans une très ancienne demeure aristocratique à Varosha – une maison qui est en train de devenir plante –, il me semble que tout s'est cristallisé autour des premières sensations, encore fraîches, de cet automne tardif. La seule différence est qu'entre-temps je suis devenu plus familier, plus idiomatique. Et je songe que si j'ai rencontré à Chypre tant de grâce,



Georges Séféris au château de Saint-Hilarion. Archives photographiques de Georges Séféris / Fondation culturelle de la Banque nationale de Grèce, Archives photographiques ELIA, Archives photographiques de Georges Séféris, © Daphne Krinos.

CHYPRE AU LOUVRE



Diamantis et Séféri à l'Acheiropoietos. Archives photographiques de Georges Séféri / Fondation culturelle de la Banque nationale de Grèce, Archives photographiques ELIA, Archives photographiques de Georges Séféri, © Daphne Krinos.



Georges Séféri, Lawrence Durrell, Antoinetta Diamanti, Maurice Cardiff, son jeune fils, et le peintre Diamantis, à l'Acheiropoietos. Archives photographiques de Georges Séféri / Fondation culturelle de la Banque nationale de Grèce, Archives photographiques ELIA, Archives photographiques de Georges Séféri, © Daphne Krinos.

c'est peut-être parce que cette île m'a donné tout ce qu'elle avait à m'offrir dans un cadre suffisamment restreint pour qu'aucune sensation ne s'y évapore – comme cela arrive dans les capitales du grand monde – et suffisamment vaste pour contenir le miracle. Il est étrange de le dire aujourd'hui : Chypre est un lieu où le miracle est encore à l'œuvre. »

Mais quel est, au fond, le sens de cette expérience du poète ? Avec les poèmes dits « chypriotes », Séfêris fait certes l'expérience d'une « reconquête du temps perdu » (le sentiment que « Chypre est un lieu où le miracle est encore à l'œuvre »), non toutefois par le biais de la mémoire conçue comme une coïncidence instantanée et « révélatrice » du passé et du présent, mais comme une retrouvaille continue au sein d'un présent qui fonctionne selon les modalités du passé. Le monde de Chypre du début des années 1950 n'est pas, pour Séfêris, un simple substitut mnésique du monde de l'Ionie de son enfance, auquel il ressemble pourtant beaucoup (comme le montre la comparaison entre ses photographies chypriotes et ses photographies d'enfance), malgré l'intervalle temporel qui les sépare. De ce monde ionien, le poète avait été « exilé » à jamais par une double rupture : non seulement en raison de l'ordre naturel des choses (le passage du temps) mais aussi du fait de la réalité historique (la Catastrophe d'Asie Mineure). Le monde de Chypre est pour Séfêris le Combray de l'enfance – une expérience devenue symbole dans sa poésie – auquel le poète se retrouve confronté à l'âge mûr, non par la mémoire, mais – comme par miracle – par sa présence physique.

Par la mise en mots poétique de son expérience chypriote, Séfêris montre qu'il « reconquiert certes le temps perdu » au sens que cette expression revêt dans *À la recherche du temps perdu* de Proust – œuvre avec laquelle il avait déjà « dialogué » à travers son poème « Piazza San Nicolò » –, mais qu'il en fait l'expérience d'une manière différente qui en élargit la portée. En effet, cette reconquête ne s'opère pas uniquement sur le plan individuel, comme chez Proust, mais aussi sur le plan collectif, dans le champ de la communauté humaine, que Séfêris définit à travers le sentiment de la « voix de la patrie », c'est-à-dire de la communauté nationale. Pour Séfêris, l'expérience humaine dépourvue du sentiment d'appartenance à une patrie, est une expérience sans racines, sans ancrage. La patrie constitue l'espace familial de l'être humain au sein de la communauté, de la même manière que la maison où l'on vit représente l'espace familial et personnel de l'individu.



Statue, AM 3453

Chypre

Calcaire

450-425 av. J.-C.

Hauteur : 39 cm ; Largeur : 21 cm ; Epaisseur : 30 cm

Musée du Louvre, Département des Antiquités orientales

Achat Jean Henri M. Hoffmann, 1872

© 2009 Grand Palais RMN (Musée du Louvre) / Franck Raux



Statue AM 2835

Athiénou, Chypre

Calcaire

vers 450 av. J.-C.

Hauteur : 43 cm ; Largeur : 26,5 cm ; Epaisseur : 30 cm

Musée du Louvre, Département des Antiquités orientales

*Acquis auprès du Marquis Charles Jean Melchior de Vogüé
(mission archéologique)*

© 2001 Grand Palais Rmn (Musée du Louvre) / Franck Raux



Statue AM 2946

Malloura, Chypre

Calcaire

450-425 av. J.-C.

Hauteur : 38 cm ; Largeur : 18 cm ; Epaisseur : 23 cm

Musée du Louvre, Département des Antiquités orientales

*Acquis auprès du Marquis Charles Jean Melchior de Vogüé
(mission archéologique)*

© 2001 Grand Palais Rmn (Musée du Louvre) / Franck Raux



Statue AO 22220

Chypre

Calcaire

400-350 av. J.-C.

Hauteur : 30 cm ; Largeur : 20 cm ; Epaisseur : 20 cm

Musée du Louvre, Département des Antiquités orientales

Don de comte Henri Louis Marie Martin de Boisgelin

© 2015 Musée du Louvre, Dist. GrandPalaisRmn / Philippe Fuzeau



Statue AO 22213

Chypre

Calcaire

525-475 av. J.-C.

Hauteur : 25,5 cm ; Longueur : 16,5 cm ; Epaisseur : 16,5 cm

Musée du Louvre, Département des Antiquités orientales

Don de comte Henri Louis Marie Martin de Boisgelin

© 2001 GrandPalaisRmn (Musée du Louvre) / Franck Raux



Instant de poésie: Cliquez sur ce lien pour voir cinq têtes chypriotes en pierre réciter dans trois langues cinq des « poèmes chypriotes » du poète grec Georges Séférís, lauréat du prix Nobel, dont la vie et la poésie ont été fortement influencées par Chypre. Les poèmes font référence aux sites antiques de Salamine, d'Enkomi et de Kyrénia, ainsi qu'à Aphrodite et à Hélène de Troie. La voix du poète s'exprime dans le musée du Louvre en grec dans *Hélène*, *Dans les environs de Kyrénia* et *Au nom de la Déesse*. Voici ce que Georges Séférís a écrit au sujet de ces œuvres: « Les poèmes de ce recueil [...] m'ont été donnés à l'automne 1953, lorsque je me suis rendu pour la première fois à Chypre [...] Il est étrange de dire aujourd'hui que Chypre est un endroit où les miracles sont toujours possibles... ».

Georges Séféis
Journal de Bord III

(Traduction française :
Michel Volkovitch, Éditions
Le Miel des anges)

AU NOM DE LA DÉESSE...

*Huile sur les membres,
peut-être une odeur de rance
comme ici au pressoir
de la petite église
dans les larges pores
de la pierre arrêtée.*

*Huile sur la chevelure
couronnée d'une cordelette,
et peut-être d'autres senteurs
que nous n'avons pas connues
pauvres et riches
et des statuettes dont les doigts
offraient leurs petits seins.*

*Huile au soleil ;
les feuilles frémissaient
l'étranger s'arrêtant
et le silence entre les genoux
se faisait pesant.
Les pièces tombaient ;
« Au nom de la déesse... ».*

*Huile sur les épaules
et sur la taille fléchissant
cheville grise dans la verdure
et cette plaie au soleil
tandis que sonnaient les vêpres
tandis que je parlais devant l'église
avec un infirme.*

Kouklia, novembre 1953

Georges Séférís
Journal de Bord III

*(Traduction française :
Michel Volkovitch, Éditions
Le Miel des anges)*

HÉLÈNE

TEUCROS

...le vent qui poussera ma voile vers Chypre, au milieu de la mer où, m'a dit Apollon, j'aurai une demeure. Et je la nommerai Salamine, comme mon île, en souvenir de ma patrie perdue.

HÉLÈNE

Je ne suis pas allée à Troie. C'était mon ombre.

MESSAGER

Comment ? Nous aurions en vain peiné pour un nuage ?

Euripide, Hélène

« Les rossignols à Plâtres ne te laissent pas dormir. »

*Rossignol craintif, dans les feuilles qui respirent,
toi qui offres la fraîcheur musicale des forêts
aux corps séparés, aux âmes
de ceux qui savent qu'ils ne reviendront pas.
Voix qui cherches, aveugle, à tâtons dans la mémoire
[surprise par la nuit
des pas et des gestes ; je n'ose dire des baisers ;
et les vagues amères de l'esclave en fureur.*

« Les rossignols à Plâtres ne te laissent pas dormir. »

*Qu'est-ce que Plâtres ? Qui connaît cette île ?
J'ai passé ma vie à entendre des noms inconnus :
de nouveaux lieux, de nouvelles folies des hommes
mon destin qui vacille
entre la dernière épée d'un Ajax
et une autre Salamine
m'a fait aborder sur cette côte.
La lune
a surgi de la mer comme Aphrodite ;
a recouvert les étoiles du Sagittaire, se dirige
vers le cœur du Scorpion, et change tout.
Où est la vérité ?
Moi aussi à la guerre j'ai lancé mes flèches ;
mon sort, celui d'un homme qui a raté la cible.*

*Rossignol rimailent,
lors d'une telle nuit sur le rivage de Protée
les esclaves spartiates à ta voix ont lancé leur chant funèbre,
et parmi elles – qui l'eût cru ? – Hélène !
Elle que sur le Scamandre nous avions poursuivie des
[années.*

*Là, au bord du désert ; je l'ai touchée, elle m'a parlé :
 « Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai, criait-elle.
 Je ne suis pas montée dans le bateau à la proue bleue.
 Je n'ai jamais mis les pieds dans Troie la vaillante. »*

*Avec son corsage profond, le soleil dans les cheveux,
 [son allure
 ombres et sourires partout
 épaules et cuisses et genoux ;
 peau vivante, et les yeux
 aux longues paupières,
 elle était là, près du triangle d'un delta.
 Et à Troie ?
 À Troie, rien – une image.
 Ainsi le voulaient les dieux.
 Paris couchait avec une ombre comme si c'était vraiment
 [une créature ;
 et nous nous sommes entretués dix ans pour Hélène.*

*Une douleur immense était tombée sur la Grèce.
 Tant de corps jetés
 dans les mâchoires de la mer les mâchoires de la terre ;
 tant d'âmes
 livrées aux meules, comme le grain.
 Et les fleuves gonflaient dans la boue et le sang
 pour une étoffe agitée pour un nuage
 le soubresaut d'un papillon le duvet d'un cygne
 pour une chemise vide, pour une Hélène.
 Et mon frère ?
 Rossignol rossignol rossignol,
 qu'est-ce qu'un dieu ? un non-dieu ? et l'entre-deux ?*

« Les rossignols à Plâtres ne te laissent pas dormir. »

*Oiseau qui pleures,
 sur Chypre que caresse la mer
 et qu'on a chargée de rappeler ma patrie,
 j'ai jeté l'ancre seul avec cette fable,
 s'il est vrai que c'est une fable,
 s'il est vrai que les hommes ne gobèrent plus
 la vieille ruse des dieux ;
 s'il est vrai
 qu'un autre Teucros, des années plus tard,
 ou un Ajax, un Priam, une Hécube
 ou un inconnu anonyme qui cependant
 a vu un Scamandre déborder de cadavres,
 n'a pas pour destin d'entendre
 des messagers venus dire
 que tant de douleur tant de vie
 a sombré dans l'abîme
 pour une chemise vide pour une Hélène.*

SALAMINE DE CHYPRE

Georges Séférís
Journal de Bord III

(Traduction française :
Michel Volkovitch, Éditions
Le Miel des anges)

*... Salamine
dont la ville-mère aujourd'hui est la cause
de nos gémissements.*

Eschyle, Les Perses

*Un jour le soleil de midi, un jour la fine pluie par poignées
et le rivage plein de débris de jarres anciennes.
Insignifiantes les colonnes ; seul Ayos Epiphantos
montrant obscurément, consumée, la puissance de
l'empire couvert d'or.*

*Les jeunes corps sont passés, amoureux, par là ;
flancs palpitants, coquillages roses et les chevilles
courant sans peur sur l'eau
les bras ouverts pour l'accouplement du désir.
Seigneur sur les grandes eaux,
sur ce passage.*

*Alors j'ai entendu des pas sur les cailloux.
Je ne les ai pas vus ; me retournant, plus personne.
Pourtant la voix pesante comme le pas du paysan,
est restée là dans les veines du ciel dans le roulement de
la mer
dans les galets encore et encore :*

*« La terre n'a pas d'anses
pour qu'on la prenne sur l'épaule et s'en aille,
on ne peut pas, si assoiffés soit-on
adoucir la mer avec un peu d'eau.
Et ces corps-là, formés
à partir d'une terre qu'on ignore,
ont une âme.
On cherche des outils pour les changer,
on ne pourra pas ; on les détruira seulement
si toutefois les âmes peuvent s'éteindre.
Le blé ne tarde pas à mûrir
il ne faut pas longtemps
pour voir gonfler le levain de l'amertume,
il ne faut pas longtemps
pour que le malheur lève la tête
et l'esprit malade qui se vide,
il ne faut pas longtemps
pour qu'il s'emplisse de folie,
il y a là une île... »*

*Amis de l'autre guerre,
sur ce rivage désert, sous les nuages
je pense à vous tandis que passe le jour –
Ceux qui sont morts au combat et ceux tombés des*

*l'années plus tard ;
ceux qui ont vu l'aube à travers le givre de la mort
ou, sous les étoiles dans la rude solitude,
qui ont senti sur eux bleues et immenses
les yeux de la catastrophe entière ;
et ceux encore qui priaient
quand l'acier en feu sciait les bateaux :
« Seigneur, aide-nous à nous souvenir
comment ce meurtre fut commis ;
la rapine la ruse l'appât du gain
le dessèchement de l'amour ;
Seigneur, aide-nous à les déraciner... »*

*– Là, sur ces cailloux, nous ferons mieux d'oublier ;
à quoi bon parler ?
L'opinion des puissants qui pourra l'infléchir ?
Qui pourra se faire entendre ?
Chacun rêve pour soi sans entendre le cauchemar des autres.*

*– Oui ; mais le messenger court
et si long que soit son chemin, il portera
vers ceux qui s'efforçaient d'enchaîner l'Hellespont
le message terrible de Salamine.*

*Voix du Seigneur sur les eaux.
Il y a là une île.*

Salamine, Chypre, novembre 1953

Georges Séferis
Journal de Bord III

*(Traduction française :
Michel Volkovitch, Éditions
Le Miel des anges)*

Enkomi

*La plaine était immense, étale ; on distinguait de loin
les gestes des bras creusant.
Dans le ciel, des nuages, tout en courbes, çà et là
une trompette rose et or ; la fin du jour.
Dans l'herbe rare et les épines traînaient
de légers souffles d'après-pluie ; il avait plu sans doute
là-bas sur les sommets qui reprenaient couleur.*

*J'ai avancé vers ceux qui travaillaient
hommes et femmes piochant dans les tranchées.
C'était une cité ancienne ; murailles, rues, maisons
se détachaient tels des muscles pétrifiés de cyclopes,
l'anatomie d'une puissance éteinte sous les yeux
de l'archéologue, de l'anesthésiste ou du chirurgien.
Fantômes, étoffes, lèvres et luxe, consumés
et les rideaux de la douleur grands ouverts
laissant voir nu indifférent le tombeau.*

*Et j'ai levé les yeux vers ceux qui travaillaient
les dos tendus et les bras qui frappaient
à une cadence lourde et pressée cette matière morte
comme si passait parmi ces ruines la roue du destin.*

*Soudain je marchais et ne marchais pas
je contemplais le vol des oiseaux, figés
je contemplais l'azur du ciel, voilé
je contemplais les corps qui bataillaient, raides
et parmi eux un visage gravissait la lumière.
Les cheveux noirs flottaient sur les épaules, les sourcils
battaient comme des ailes d'hirondelle, les narines
arquées au-dessus des lèvres, et le corps
émergeait du travail des bras dénudé
avec les jeunes seins de la Protectrice,
danse immobile et immobile.*

*Et j'ai baissé les yeux ; autour de moi
des filles pétrissaient, sans pâte
des femmes filaient, sans fuseau
des moutons buvaient, leur langue au-dessus
d'eaux vertes qui semblaient dormir
tout comme le laboureur, son aiguillon en l'air.
Et de nouveau j'ai contemplé ce corps qui montait ;
nombreux autour d'elle, comme des fourmis,
ils la frappaient de leurs piques, sans la blesser.
Son ventre à présent brillait comme la lune
et je croyais que le ciel était la matrice
qui l'ayant mise au monde la reprenait, mère et enfant.
Ses jambes étaient encore de marbre
et elles ont disparu ; comme l'ascension.
Le monde
redevenait tel qu'il était, le nôtre
celui du temps et de la terre.
Des parfums de lentisque
ont bougé sur les pentes anciennes de la mémoire
des poitrines dans les feuillages, des lèvres humides ;
et tout a séché d'un coup sur le plat de la plaine
sur le désespoir de la pierre sur la force rongée
sur ce lieu vide l'herbe rare les épines
où glissait insouciant un serpent,
où l'on dépense beaucoup de temps pour mourir.*

Georges Séférís
Journal de Bord III

(Traduction française :
Michel Volkovitch, Éditions
Le Miel des anges)

AUX ENVIRONS DE KERÛNIA

Esquisse pour une « idylle ».

*But I'm dying and done for
What on earth was all the fun for?
For God's sake keep that sunlight out of sight
John Betjeman*

*Homer's world, not ours.
W. H. Auden*

– J'ai envoyé des fleurs.
– Gin ou whisky ?
– Ses noces d'argent, c'est aujourd'hui.
– Attention, en sautant le chien pourrait souiller votre robe ; il devient trop familier.
– Gin, s'il vous plaît. Elle vit dans le Kent. Je me souviens si bien d'elle dans l'église. La pluie à la sortie ; des musiciens de l'Armée du Salut, je crois, sur le trottoir d'en face, jouaient.
– C'était l'année de la Grande Grève, en mai.
– On n'avait plus de journaux.
– Regardez la montagne, elle est grise et paisible quand la nuit la gagne.

Là-bas, Saint Hilarion. Au clair de lune, quelle féerie...

– Un fantôme y habite, voilà ce qu'elle m'écrit.
– Dans ce château ?
– Dans la maison du Kent.

– Pour moi c'est ici qu'il serait à sa place. Parfois, je ne peux l'expliquer, mais la mémoire ici dans cette lumière est une pâte qui durcit, séchée par le soleil...

– Quel genre de pâte ?
– Les maux de tête, j'en ai moi aussi.
– Avez-vous connu ce poète, ce je ne sais quoi, qui était là le mois passé ?

Libido palimpseste, c'est ainsi qu'il a baptisé le sentiment ; drôle d'homme ; il faudrait qu'on m'explique ce qu'il veut dire ; un philhellène et un cynique.

– Introverti et snob.
– Oui, mais drôle par moments.
– On dit qu'il est en Italie.

– *En cure actuellement.*

Certaines eaux sont un bien pour la vigueur de l'homme.

Je lui ai conseillé Horace à Rome.

– *Son langage est osé, comment l'acceptez-vous ?*

– *Comment ?*

Sans doute qu'à notre âge on devient conciliant, et sans doute ai-je besoin de quitter mon être habituel, je m'ennuie sans doute sur cette île, aérothite venu du ciel.

– *Margaret, pourquoi ce vague à l'âme ? Tout est si beau ; un éternel été ; ce grand soleil sur l'eau...*

– *Ce paysage et ses questions sans cesse...*

[vus, le miroir, par moments,

qui sert de tombe à nos visages ? Et le soleil, ce voleur,

[qui nous prend

tous les matins nos fards ? J'aimerais mieux

la chaleur du soleil sans le soleil ; ce que je veux

c'est une mer qui ne met pas à nu ; un bleu muet toujours,

sans l'interrogatoire brutal jour après jour ;

aux franges du rêve la brume, sa caresse qui me régénère.

Ce monde n'est pas le nôtre, mais celui d'Homère,

c'est ce que j'ai entendu de plus vrai quant à ce pays.

Rex, bas les pattes !

– *Ne vous dérangez pas, merci,*

je connais le chemin. Je voudrais acheter

vingt aunes de coutil pour notre jardinier.

Il faut tout cela, dit-il, pour ses culottes, qui l'eût cru ?

En vous parlant cette sortie sur la Tamise m'est apparue,

avec Bill, dans sa barque... Toute la soirée je l'avais

[contemplé.

Il sifflait en ramant, « Dis-le avec l'ukulélé ».

Mais qu'est-il devenu ?...

– *Il s'est fait tuer en Crète.*

– *Il était beau, si beau... Vous passeriez mardi, peut-être ?...*

La Tamise coulait si calme entre les ombres... Bonne nuit.

– *Vous auriez dû rester à dîner aujourd'hui.*

CONSTANTIN P. CAVAFY

ET CHYPRE

Nicos Orphanides
Écrivain

Cavafy fut le poète grec par excellence. Dans ce sens, il donne forme à l'expérience de l'hellénisme dans sa dimension universelle. Dans cette perspective, il est aussi un poète grec de la périphérie, porteur d'un malaise indissociable : celui du Grec de l'exil et de la diaspora. C'est pourquoi il est à la fois le poète de la douleur grecque et de la sagesse que confèrent le temps et la distance vis-à-vis des passions de la métropole.

Constantin P. Cavafy est donc un poète de l'exil. Cependant, il se situe également au croisement des grands axes de la diaspora grecque, tout en étant en dialogue avec Byzance. D'où son attachement alexandrin – ou, plus précisément, hellénistique – ainsi que la place dominante qu'occupe le byzantinisme dans son œuvre.

Constantin Cavafy photographié à Alexandrie, avant 1933. Les documents d'archives présentés dans la présente publication sont une aimable autorisation des Archives Cavafy de la Fondation Onassis. © 2016-2018, Archives Cavafy, Fondation Onassis.



CC BY-SA 4.0 Cavafy Archive Onassis Foundation

CHYPRE AU LOUVRE

Uniques, en ce qui concerne Chypre, sont les vers « *Eaux de Chypre, de Syrie et d'Égypte, / eaux bien-aimées de notre patrie* », tirés de son poème « Retour de Grèce ». Ils rejoignent l'hellénisme universel, florissant et dominant chez Cavafy, tout autant que l'hellénisme de la périphérie. La rencontre de Cavafy avec Chypre a fait l'objet d'une bibliographie ancienne et abondante. Son texte consacré à Chypre revêt une importance historique. Il est rédigé à l'occasion de l'étude de Georges Siakallis, avocat et membre du Conseil législatif chypriote, intitulée « Chypre et la question chypriote ». Le texte de Cavafy, qui figure dans le volume de ses écrits en prose, porte le titre « La question chypriote ». Cavafy y intervient en prenant position, défendant la revendication des Chypriotes en faveur d'une reconnaissance et d'une réhabilitation nationales.

Le poème inédit de 1914, « Retour de Grèce », constitue à la fois un poème d'aveu et d'autodéfinition existentielle, en lien avec l'identité et la singularité de l'hellénisme de la périphérie, de l'exil et de la diaspora, mais aussi avec l'hellénisme dans sa dimension universelle. On y trouve notamment les vers suivants :

*« Reconnaissons enfin la vérité :
nous sommes Grecs, nous aussi – que sommes-nous
d'autre ? –
mais avec des amours et des émotions de l'Asie,
mais avec des amours et des émotions
qui parfois déconcertent l'hellénisme. »*

(C. P. Cavafy, *Poèmes inédits, I*, édition philologique de G. P. Savvidis, Ikaros, Athènes, 1968, p. 76.)



Constantin Cavafy à Alexandrie, 1896. Les documents d'archives présentés dans la présente publication sont une aimable autorisation des Archives Cavafy de la Fondation Onassis. © 2016-2018, Archives Cavafy, Fondation Onassis.

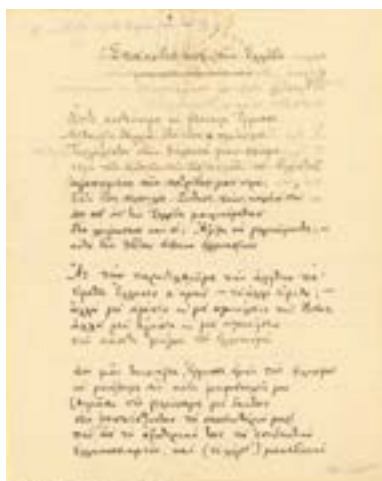
« *Eaux de Chypre, de Syrie et d'Égypte* » : tel est donc cet autre lieu de la singularité grecque, un lieu et un monde vigoureux, florissants dans le champ de l'histoire que le poète accueille avec amour, presque avec ferveur amoureuse. C'est l'hellénisme universel en pleine floraison qui vit dans l'indifférence – voire l'abandon – de la métropole, mais « *avec des amours et des émotions / qui parfois déconcertent l'hellénisme* ». Voilà la douleur d'un abandon latent, mais aussi l'affirmation assumée de la singularité d'un autre hellénisme, universel, qui déconcerte bien souvent le monde de la métropole. C'est aussi cet autre vers de Cavafy : « *Nous sommes ici un mélange* », etc., tiré du poème « *Dans une cité d'Osrhoène* ». (C. P. Cavafy, *Poèmes*, vol. I, édition philologique de G. P. Savvidis, Ikaros, Athènes, 1963, p. 76.)

Une part de cet univers « exilé » englobe aussi Chypre. Et la capitale de la diaspora grecque est, dans la poésie de Cavafy, l’Alexandrie « mythique » – l’Alexandrie cavafienne à la fois historique, mythique et existentielle. Au centre se trouvent la métropole athénienne et l’espace de la Grèce continentale, dont le poète s’éloigne finalement avec joie, comme il l’avoue dans « Retour de Grèce » :

« – Pourquoi ce silence ? Interroge ton cœur :
au moment même où nous nous éloignons de la Grèce,
toi aussi, n’éprouvais-tu pas de la joie ? – »

« Je ne suis ni Grec ni hellénisant, mais hellénique », avait déclaré Cavafy en une autre occasion (voir Timos Malanos, *Le poète C. P. Cavafy*, Diphros, Athènes, 1957, p. 235). Ou, encore, ces vers : « Il subsistait encore cet idéal suprême, l’hellénique – », dans le poème « Épitaphe d’Antiochos, roi de Commagène » (*Poèmes*, II, p. 36), qui semblent éclairer ce qui précède : la joie paradoxale du poète qui retourne de Grèce aux côtés d’Hermippos.

Le poème est écrit en 1914 et renvoie à une autre époque historique, celle de l’universalité du monde hellénistique. Cavafy avait voyagé pour la première fois en Grèce à l’été 1901. À cet égard, les notations consignées dans son journal détaillé sont particulièrement éclairantes : il y évoque ce qu’il a vu et visité, son périple maritime, ainsi que son retour à Alexandrie le matin du 5 août (*Cavafy, Proses*, cit., p. 300).



Manuscrit du poème *Retour de Grèce* de Constantin P. Cavafy. Les documents d’archives présentés dans la présente publication sont une aimable autorisation des Archives Cavafy de la Fondation Onassis. © 2016-2018, Archives Cavafy, Fondation Onassis.

Convergences avec la diaspora et, simultanément, éloignement vis-à-vis de la métropole : tel est donc l’enjeu. Le poème de Constantin Cavafy « Retour de Grèce » nous relie ainsi – et met en lumière, parmi d’autres dimensions – la question essentielle de la rencontre poétique de Cavafy avec Chypre.

Constantin Cavafy
Poèmes Inédits A'

Traduction française :
Michel Volkovitch, Éditions
Le Miel des anges)

Retour de Grèce

Nous y serons bientôt, Hermippe. Après-demain,
sans doute ; c'est ce qu'a dit le capitaine.
Nous naviguons sur notre mer au moins :
eaux de Chypre, de Syrie, d'Égypte,
eaux de nos patries bien-aimées.
Pourquoi ne dis-tu rien ? Demande à ton cœur :
n'étais-tu pas heureux, toi aussi, à mesure
que s'éloignait la Grèce ? À quoi bon se leurrer ? –
ce serait indigne d'un Grec.

Reconnaissons la vérité, enfin :
nous sommes Grecs, nous aussi –
quoi d'autre serions nous ? –
mais avec des passions, des émotions d'Asie,
mais avec des passions, des émotions
qui étonnent parfois les Grecs.

Cela ne convient pas aux philosophes que nous sommes,
Hermippe, de ressembler à ceux de nos roitelets
(tu te souviens comme ils nous faisaient rire
lorsqu'ils rendaient visite à nos écoles)
chez qui sous des allures d'un hellénisme
ostentatoire, et même (tu parles !) macédonien,
un reste d'Arabie souvent pointe son nez
un reste de Médie dont on ne peut se défaire
et qu'ils tâchent de dissimuler
à force d'artifices comiques, les pauvres.

Ah non, cela ne convient pas à nous.
À des Grecs tels que nous, de telles mesquineries.
Le sang syrien ou égyptien qui coule
dans nos veines, il ne faut pas en avoir honte,
honorons-le, soyons-en fiers.

(Poème caché, 1914)

COSTAS MONTIS, POÈTE CHYPRIOTE

**Marina Rodosthenous-
Balafa**
Université de Nicosie



Le poète Costas Montis (1914-2004).

Costas Montis (Famagouste, 1914-Nicosie, 2004) est considéré comme l'un des plus grands poètes de la littérature néo-hellénique chypriote. Il étudia le droit à l'Université d'Athènes (1932-1937). Dans l'espace hellénophone comme à l'échelle internationale, il reçut de nombreuses distinctions et récompenses pour sa contribution à la littérature grecque et à la culture. Son œuvre a été traduite dans plusieurs langues. Il fut nommé docteur honoris causa de l'Université de Chypre (1997) et de l'Université d'Athènes (2001) et élu membre correspondant de l'Académie d'Athènes en 2000. Poète d'une grande créativité, il aborda également divers genres de la prose littéraire, tels que la nouvelle, le roman et le théâtre, ainsi que l'adaptation dramatique, traduisant notamment en dialecte chypriote des œuvres d'Aristophane. Il fonda, avec d'autres collaborateurs, le premier théâtre professionnel de Chypre, le *Lyriko*. De plus, il exerça les fonctions de rédacteur et d'éditeur dans la presse quotidienne chypriote.

Audacieux rénovateur du langage et de ses formes, Costas Montis publia en 1958 le recueil poétique *Stigmès (Moments)*, dans lequel se cristallisent les principaux traits génériques et thématiques de son œuvre poétique ultérieure. Il s'agit de poèmes très brefs, parfois réduits à un seul vers. Par le biais de cette forme épigrammatique, le poète condense et exprime, dans une perspective philosophique, l'ensemble des questions qui le traversent : les enjeux sociaux, politiques et historiques ; la lutte contre le colonialisme (1955-1959) ; le traumatisme personnel et collectif de la guerre de 1974 ; les interrogations existentielles ; les commentaires autoréflexifs ; l'Histoire en tant que discipline ; la langue grecque ; les questions métaphysiques ; les thèmes universels, mais aussi les sujets du quotidien, simples et à première vue insignifiants, qui acquièrent dans son œuvre une autre dimension. Le recueil *Stigmès* se distingue par son caractère abstrait, incisif et fulgurant. Il se caractérise par l'autodérision, le sous-entendu, l'ambiguïté, le symbolisme, l'auto-négation, les renversements, les personnifications, un humour amer, l'ironie et une iconoclasie d'une grande netteté. À travers ce genre épigrammatique, le lecteur est invité à prolonger la réflexion,

CHYPRE AU LOUVRE

en fonction de son propre questionnement et du point de vue à partir duquel il aborde le poème.

Au-delà des *Stigmès*, poèmes de très brève facture et d'autres textes de courte étendue, Costas Montis composa une trilogie de vastes compositions poétiques qu'il intitula : *Lettre à la mère* (1965), *Deuxième lettre à la mère* (1972) et *Troisième lettre à la mère* (1980). L'élément unificateur fondamental de ces compositions poétiques « épistolaires » réside dans la figure symbolique de la mère qui constitue un axe de référence dans un monde fragmenté.

Le poème « *Poètes grecs* », publié en 1962 dans le recueil *Poésie de Costas Montis*, constitue un moment (*stigma*) à part entière dans lequel s'expriment, sur un mode sentencieux, l'amour du poète pour la langue grecque et son attachement à celle-ci. Le poète y formule un constat amer quant à la portée limitée de sa langue maternelle, constat néanmoins compensé par le privilège d'écrire dans cette langue. Montis ne s'attarde nullement sur les raisons de cette fierté ; au contraire, il laisse le lecteur en mesurer sa portée – une démarche qui relève non seulement de sa poétique propre, mais aussi de l'actualité toujours vive de la réception de son œuvre.

Site officiel de Costas Montis :

www.costasmontis.com

Costas Montis

(Traduction française :
Sylvia Ioannidou)

POÈTES GRECS

Très peu nous lisent,
très peu connaissent notre langue,
nous restons injustifiés et inapplaudis
dans ce coin lointain,
mais cela est compensé par le fait que nous écrivons en grec.



« Acceptons une bonne fois la vérité: Nous sommes Grecs nous aussi »: [Cliquez sur ce lien](#) pour écouter deux poèmes évoquant Chypre: *Retour de Grèce* par le poète grec originaire d'Alexandrie Constantin Cavafy (connu également sous le nom de Konstantinos Kavafis, 1863-1933), et *Les Poètes grecs* par le poète chypriote Costas Montis (1914-2004). La première œuvre ouvre une réflexion sur la diffusion étendue de la langue et de la culture grecques dans le monde antique pendant l'époque hellénistique (323-31 av. J.-C.), après les conquêtes d'Alexandre le Grand, tandis que la deuxième exprime les sentiments profonds des Chypriotes pour leur identité grecque à travers la langue et les âges.

Statue N III 1085

Idalion, Chypre

Calcaire, 480-460 av. J.-C.

Hauteur : 153 cm ; Largeur : 40 cm ; Epaisseur : 17 cm

Musée du Louvre, Département des Antiquités orientales

Don de Baron Alban Emmanuel Guillaume-Rey

© 2000 GrandPalaisRmn (Musée du Louvre) / Franck Raux.

CHYPRE AU LOUVRE

MUSIQUE TRADITIONNELLE CHYPRIOTE :

PERSPECTIVES SUR LES STRATES HISTORIQUES, LA COMMUNAUTÉ ET LE PLURALISME ESTHÉTIQUE

Iosif Hadjikyriakos

Fondation Phivos Stavrides

La musique traditionnelle, à l'instar d'autres formes d'art populaire à travers le monde, fonctionne comme un miroir de l'histoire, de la culture et de l'âme des communautés qui la créent et la transmettent. Dans le cas de Chypre, la musique condense des siècles d'influences superposées, allant de l'héritage byzantin aux apports occidentaux Lusignans et Vénitiens, en passant par l'empreinte durable des traditions ottomanes.

La tradition musicale byzantine continua de se développer pleinement à Chypre après la chute de Constantinople en 1453, attestant la continuité du chant sacré et des systèmes modaux, tout en laissant place à des formes d'innovation créative dans les pratiques locales. Par ailleurs, des analyses computationnelles comparatives des schémas de hauteurs dans la musique populaire chypriote mettent en évidence des affinités structurelles et des systèmes d'accord influencés à la fois par les traditions musicales byzantines et ottomanes. Ces deux héritages – l'un issu de l'orthodoxie orientale, l'autre fondé sur les systèmes de makam ottomans – coexistent au sein de la tradition modale chypriote.

La musique traditionnelle chypriote n'est pas monolithique. Elle constitue une mosaïque de « voix » (*fonés*, c'est-à-dire des airs), chacune associée à des localités spécifiques et/ou à des contextes d'interprétation particuliers, plutôt qu'à un « style chypriote » générique. Cette réalité reflète le fait plus large que les arts populaires à Chypre se sont développés et ont été transmis au sein de communautés, de villages et de régions, sans être soumis à une codification nationale. À cet égard, la collection en deux volumes de Sozos Tombolis recense environ 300 chants et danses, regroupés selon des critères thématiques et musicaux, accompagnés d'une notation et de commentaires d'une grande précision, mettant en valeur les distinctions régionales en matière de rythme, de mélodie et de forme.

Les chants traditionnels chypriotes associent souvent des réalités du quotidien à des images mythiques ou métaphoriques : reines, héros et survivants apparaissent dans des récits lyriques exprimés dans le dialecte grec chypriote. Ces images s'inscrivent dans un langage musical qui résiste fréquemment à la notation

occidentale sur portée, et se caractérise au contraire par l'usage de micro-intervalles, de rythmes souples et d'une ornementation nuancée. Les structures modales de la musique chypriote s'inspirent des systèmes de makam, tandis que l'instrumentation traditionnelle comprend le violon, souvent instrument soliste principal, accompagné du *laouto* (luth à long manche) chez les Chypriotes chrétiens, et du *laouto* ou de l'oud chez les Chypriotes musulmans. Par ailleurs, au sein des communautés chypriotes musulmanes et maronites, on pratique également le *davul* (grand tambour à deux peaux) et la *zurna* (instrument à vent à anche double). Cet ensemble de pratiques s'inscrit pleinement dans les traditions musicales modales du bassin méditerranéen oriental.

De plus en plus, des musiciens et compositeurs chypriotes contemporains puisent dans cet héritage pour créer des œuvres qui négocient un équilibre entre tradition et modernité. Par exemple, l'ouvrage collectif *Music in Cyprus* examine notamment le rôle d'un répertoire musical traditionnel partagé à l'échelle de l'île, son appropriation par les communautés chypriotes grecques et turques, ainsi que ses liens avec les cadres de la musique savante européenne et ottomane. Cette dynamique illustre ce que les chercheurs qualifient de « localisme cosmopolite » : une production musicale contemporaine qui associe des genres internationaux (rock, metal, hip-hop) à des éléments traditionnels chypriotes, au dialecte et à des idiomes du patrimoine culturel.

La musique traditionnelle à Chypre est bien plus qu'un simple divertissement : elle constitue un acte d'appartenance communautaire. Les chants sont interprétés lors des mariages, des fêtes, des célébrations saisonnières et des rassemblements sociaux, en tant qu'expression d'une tradition partagée à travers les générations et les contextes. La pratique toujours vivante des *tsiattistá*, joutes lyriques et poétiques improvisées en dialecte grec chypriote, souvent accompagnées du violon et du *laouto*, en offre un exemple emblématique, témoignant de la persistance d'une tradition orale et de l'improvisation jusqu'à nos jours.

Détail d'une peinture murale dans la cathédrale Saint-Jean à Nicosie, Chypre (XVIII^e siècle). © Mediazona/A. Polyniki, Commission nationale pour l'UNESCO, 2018.





**Statuettes de femmes kourotrophes
AM 817 and AO 2407**

Chypre

Terre cuite

1400-1230 av. J.-C.

AM 817 : Hauteur : 20,5 cm ; Epaisseur : 6 cm ;

Largeur : 6,8 cm

Achat Zénon Malis, 1899

AO 2407 : Hauteur : 24 cm ; Largeur : 6,8 cm

Achat Alexandre Farah

Musée du Louvre, Département des Antiquités
Orientales

© 2025 Musée du Louvre, Dist. GrandPalaisRmn /
Raphaël Chipault



Berceuses chypriotes: Cliquez sur ce lien pour écouter *Ayia Marina, ma Dame* et *Le Mariage de mon fils*, deux berceuses traditionnelles chypriotes chantées depuis plusieurs siècles à Chypre et interprétées par la chorale *Amalgamation*. Ces berceuses qui accompagnent deux figurines en terre cuite de l'âge du bronze (2300-1050 av. J.-C.) représentant des mères à l'enfant.



Maquette de bateau AM 972

Chypre

Terre cuite

2000-1600 av. J.-C.

Hauteur : 16,7 cm ; Longueur : 26 cm ; Largeur : 14 cm

Musée du Louvre, Département des Antiquités orientales

Achat Zénon Malis, 1902

© 2025 Musée du Louvre, Dist. GrandPalaisRmn / Raphaël Chipault



Le chagrin de mon cœur: Cliquez sur ce lien pour écouter un chant d'amour traditionnel chypriote, interprété par le chœur *Amalgamation*, qui accompagne ce modèle de bateau en terre cuite datant de l'âge du Bronze (2300-1050 av. J.-C.). Le chant raconte les adieux entre deux amants, l'un d'eux prenant la mer.

CHYPRE AU LOUVRE



Statue AM 2759

Chypre
Calcaire
450-425 av. J.-C.
Hauteur : 15 cm ; Largeur : 28,5 cm ;
Épaisseur : 14,5 cm
Musée du Louvre, Département des
Antiquités orientales
© Musée du Louvre, Dist.
GrandPalaisRmn / Maurice et Pierre
Chuzeville



Statue N III 3498

Trikomo, Chypre
Calcaire
350-300 av. J.-C.
Hauteur : 113 cm ; Largeur : 28 cm ;
Épaisseur : 15 cm
Musée du Louvre, Département des
Antiquités orientales
Achat Georges et Tiburce Colonna-
Ceccaldi, 1870
© 2024 Musée du Louvre, Dist.
GrandPalaisRmn / Raphaël Chipault



Cliquez sur ce lien pour écouter trois des chants traditionnels chypriotes les plus connus. Deux d'entre eux sont des chansons d'amour: *Le Jasmin* est une allégorie de la pureté de l'amour et de la beauté féminine, et *La Dame de Tylliria*, une composition cryptée louant le charme d'une femme originaire de Tylliria, une région du nord-ouest de Chypre. Le troisième chant, *Arodaphnousa*, relate les destins tragiques de Jeanne L'Aleman et de la reine Éléonore à la cour franque de Chypre, sous le règne du roi Pierre Ier de Lusignan (1328-1369), une histoire mêlant amour, jalousie et vengeance. Ces pièces sont interprétées par la chorale féminine chypriote *Amalgamation*.

CHYPRE AU LOUVRE

**Statue AO 22208***Chypre**Calcaire**600-575 av. J.-C.**Hauteur : 40 cm ; Largeur : 11,5 cm ;**Epaisseur : 7,6 cm**Musée du Louvre, Département des Antiquités orientales**Don du comte Henri Louis Marie Martin de Boisgelin**© 2009 GrandPalaisRmn (Musée du Louvre) / Franck Raux*

Croiser le regard de sa bien-aimée: [Cliquez sur ce lien](#) pour écouter *Aherompasman*, un chant traditionnel chypriote, interprété par le chœur Amalgamation. Ce chant raconte l'histoire d'un jeune homme qui erre dans le quartier où vit la femme dont il est amoureux, dans l'espoir de croiser son regard.

« LA DANSE DES ANERADES-LES FÉES DE L'EAU », SCULPTURE MODERNE PAR NINA IACOVOU

Maria Iacovou
Université de Chypre

Composition plastique réalisée en 1992, *La danse des Anérades* (Nymphes) de Nina Iacovou (1933-2025) se compose de trois *koukkoumares*, trois récipients à eau à visages féminins. Nymphes de la nature et protectrices des sources selon la tradition populaire, les *Anérades*, par leur danse immobile, veillent sur l'eau en tant que source de vie.

En mai 2013, Vassos Karageorghis écrivait à propos de la première sculptrice chypriote du XX^e siècle, qui exerça d'abord dans sa ville natale de Famagouste et qui, après l'invasion turque de 1974, poursuivit son travail pendant cinquante années supplémentaires depuis Larnaca :

« Depuis plus d'un demi-siècle, Nina Iacovou porte sur ses épaules une tradition artistique immémoriale qui s'étend de la Chypre préhistorique jusqu'à nos jours. [...]. Nina est née et a grandi à Famagouste [...]; elle a grandi en voyant surgir de la terre d'Enkomi et de Salamine des statues de dieux et de héros ; elle a arpenté les rues de la Famagouste médiévale, goûté à la salinité de la mer et respiré le parfum des fleurs de citronnier de Varosha. Elle a connu les célèbres "kouzarka" (NdT : ateliers traditionnels de poterie) de Famagouste, qui perpétuaient jusqu'à récemment une très ancienne tradition de céramique en Chypre orientale ; elle a été impressionnée par les *koukkoumares* anthropomorphes conservées dans les musées de la ville [...]. Nina a pris le motif de la *koukkoumara* anthropomorphe, l'a analysé, déconstruit, recomposé et, avec une maîtrise, une inspiration et une imagination singulières, l'a utilisé, dans sa totalité ou par fragments, comme sa propre "signature" ou *leitmotiv* [...].

Sans jamais copier le modèle de l'art populaire, sans se répéter de manière insistante, elle s'est engagée dans une recherche constante, explorant les possibilités offertes par son motif de prédilection pour créer une variété de figures humaines-symboles : la célèbre déesse aux bras levés, Cassandre, l'antique déesse-mère au moment de donner naissance à une nouvelle vie, la déesse tenant ses seins, en forme de grenade – un symbole double. »



L'artiste Nina Iacovou (1933-2025) dans son atelier. Image fournie gracieusement par M. Iacovou.

CHYPRE AU LOUVRE

Cliquez sur ce lien pour écouter le chant traditionnel chypriote *La fontaine des femmes de Pégeia* qui évoque les jeunes femmes de cette région de l'ouest de Chypre allant chercher de l'eau à cette fontaine.



« La danse des Anérades-Fées de l'eau »

Nina Iacovou

1992

Argile

© Collection nationale d'art contemporain
chypriote, Nicosie, Chypre.

« MÈRE ET ENFANT », SCULPTURE MODERNE PAR **COSTAS ARGYROU**

Andreas Hadjiloucas
Costas Argyrou Museum

L'œuvre *Mère et enfant* compte parmi les premières créations de Costas Argyrou et fait partie d'un ensemble de sculptures consacrées à la figure féminine, plus particulièrement à la maternité, l'une des premières sources de son inspiration artistique. Le choix de la pierre provenant de la région de Skarinou, ainsi que la sobriété formelle de l'œuvre, la rattachent aux débuts de son parcours créatif. La figure féminine ne renvoie pas à une personne réelle : elle est conçue comme un type général, une forme archétypale de la mère, dépouillée de toute individualisation. Les rares éléments de parure fonctionnent comme des repères discrets de l'anatomie



Costas Argyrou (1917-2001) et sa sculpture « Mère et enfant ». © Musée Costas Argyrou, Chypre.

humaine, sans pour autant altérer le caractère strictement symbolique de la composition.

La posture statique de la figure et la conception géométrique des volumes inscrivent l'œuvre dans un vaste champ de références aux modèles préhistoriques et archaïques de la Méditerranée. Le motif de la femme assise et nue, mettant en avant la relation avec son enfant, s'inscrit dans une longue continuité historique, depuis les figurines néolithiques jusqu'à l'âge du Bronze récent. Ces parentés ne relèvent pas uniquement du thème, mais aussi d'une esthétique de la retenue : le refus de la narration au profit d'une représentation condensée de la maternité en tant qu'expérience humaine fondamentale.

Le dialogue avec la tradition sculpturale mondiale s'élargit encore par des affinités avec des exemples africains des XIX^e et XX^e siècles, où la mère est figurée avec une rigueur et une clarté iconographique comparables. Sans imiter de modèles précis, Argyrou inscrit la figure maternelle dans une continuité culturelle intemporelle où la femme incarne le rôle primordial de la naissance et du soin.

Par son caractère sobre et compact, l'œuvre met en évidence la manière dont l'artiste puise dans des traditions multiples pour les transformer en un langage sculptural à la fois nouveau et profondément personnel.



"Mère et Enfant "

*Costas Argyrou, 1978, Pierre
© Musée Costas Argyrou, Chypre.*

LES PIERRES CHYPRIOTES ET LE CANAL DE SUEZ

Elizabeth Hoak-Doering
Université Humboldt de Berlin

L'impératrice Eugénie aurait pleuré de soulagement lorsque son yacht acheva la première traversée officielle du canal de Suez, le 17 novembre 1869. Selon le capitaine de *L'Aigle*, le canal demeurait encore trop étroit et trop peu profond, des difficultés bien connues de Ferdinand de Lesseps et de ses ingénieurs.



Le canal de Suez entre Port-Saïd, sur la mer Méditerranée, et Suez, sur la mer Rouge. © I. Katsouri, Université de Chypre.



Gravure de The Illustrated London Times, mars 1869, représentant la jetée de Port-Saïd et l'entrée méditerranéenne du Canal. © Image fournie gracieusement par E. Hoak-Doering.

Dès les premières années du projet (1859-1869), les alluvions du Nil menacèrent d'ensabler l'extrémité nord du canal. La solution apportée à ce problème se révéla déterminante pour l'histoire architecturale et archéologique de la Méditerranée orientale et fut proposée par une entreprise française d'ingénierie maritime, les Frères Dussaud. Ces derniers conçurent une jetée constituée de formes en béton moulé s'avancant sur 5,6 km en mer, nécessitant 250 000 m³ de matériaux – l'équivalent de cent piscines olympiques – malgré l'absence de pierre locale. Les ingénieurs étaient convaincus

CHYPRE AU LOUVRE

que les matériaux requis pouvaient être trouvés dans les zones côtières proches de Port-Saïd, y compris à Chypre. Les cinq années nécessaires à l'achèvement de la jetée donnèrent ainsi naissance à un marché régional, impliquant des habitants chargés de repérer et de transporter des pierres jusqu'au littoral où des capitaines de petites embarcations les achetaient avant de les livrer à des sous-traitants français à Port-Saïd. De telles transactions ont traversé le temps sous la

La quantité de Béton à immerger dans l'eau	
pendant le 1 ^{er} semestre de 1863	25,000 mètres cubes
pendant le 2 ^e semestre de 1863	30,000
pendant le 1 ^{er} semestre de 1864	30,000
pendant le 2 ^e semestre de 1864	30,000
pendant le 1 ^{er} semestre de 1865	30,000
pendant le 2 ^e semestre de 1865	30,000
pendant le 1 ^{er} semestre de 1866	30,000
pendant le 2 ^e semestre de 1866	30,000
pendant le 1 ^{er} semestre de 1867	30,000
pendant le 2 ^e semestre de 1867	30,000
pendant l'année de 1868	45,000
Total	250,000

C. Dussaud

19

le présent marché sera indissoluble et devra être exécuté quel que soit le résultat de l'opération de chaque

Estimations du béton pour les phases de construction du Canal de Suez, établies par les frères Dussaud, propriétaires de l'entreprise française de travaux. © Image fournie gracieusement par E. Hoak-Doering.

forme d'une légende chypriote, devenue une note marginale de l'archéologie : celle selon laquelle des pierres antiques de Famagouste et d'autres sites auraient servi à la construction du canal de Suez. Puisque les berges du canal n'avaient été consolidées que plus tard, nombre de ces pierres chypriotes furent probablement transformées en béton – broyées, calcinées – puis englouties dans la mer.

Des siècles de négligence et de violents tremblements de terre ont réduit les héritages architecturaux de Chypre (véniens, romains, grecs, byzantins et autres) à des murs disloqués et à des pierres de taille éparses. De nombreux témoins contemporains exprimèrent ce que le poète symboliste français Arthur Rimbaud écrivait à sa mère en 1878 : « Il n'y a ici qu'un chaos de rochers... ». Il est difficile de déterminer quelle quantité de pierre chypriote fut utilisée et où exactement, dans le canal et ses abords. Toutefois, l'ampleur du commerce attira l'attention de la Sublime Porte – alors



Ferdinand de Lesseps, diplomate français et concepteur du Canal de Suez (1860-1870). © P. Petit, domaine public, Wikimedia Commons.



Médaille commémorative émise à l'occasion de l'inauguration du Canal de Suez, représentant le buste de Ferdinand de Lesseps. © Charles Trotin (né en 1833), graveur et médailleur, CC0, Wikimedia Commons.

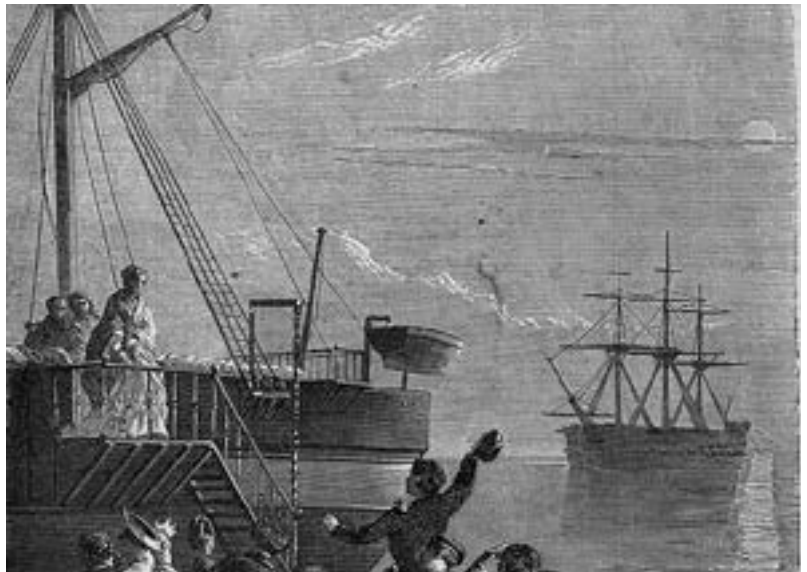
même qu'elle faisait face à de graves difficultés financières et militaires. Le sultan promulgua deux lois visant à restreindre l'exportation de la pierre : les lois ottomanes sur la pierre de 1869 et de 1874. Lorsque les Britanniques assumèrent l'administration de Chypre en 1878, ils tentèrent eux aussi d'endiguer ce commerce. À l'instar des textes ottomans, les Famagusta Stones Laws (les Lois sur la Pierre de Famagouste) de 1891, amendées en 1901, intervinrent tardivement après (ou peut-être en raison de) l'énorme quantité de pierre déjà exportée.

Certaines exportations provenaient de carrières récemment exploitées, notamment à Amathonte, dans la région de Limassol, ce que Luigi Palma di Cesnola dénonçait avec amertume : « [...] Même la colline elle-même est en train de perdre rapidement sa forme, tandis que la roche dont elle est constituée est taillée pour être expédiée à Port-Saïd, procurant aux négociants de Limassol un bénéfice considérable [...] ». Cette observation est d'autant plus frappante si l'on considère la colossale jarre en pierre aujourd'hui conservée au Louvre que Melchior de Vogüé put transporter depuis Amathonte lors de sa mission archéologique de 1862 à 1865. Les extractions ultérieures modifièrent si radicalement la morphologie de la colline que, au XXI^e siècle, des entrepreneurs équipés de tracteurs éprouvèrent de grandes difficultés à installer la réplique de la jarre, pourtant beaucoup plus légère.

La construction de Port-Saïd et de Port-Fouad (1879–1889) prolongea la demande vorace en pierre et en autres matériaux. Le phare de Port-Saïd (1869) devint le premier ouvrage au monde à recourir au béton armé ; toutefois, le sculpteur français Frédéric Bartholdi avait proposé un tout autre projet de phare – une figure féminine monumentale, drapée, brandissant un flambeau. Intitulée *L'Égypte apportant la lumière à l'Asie*, cette proposition se révéla trop coûteuse pour Ismaïl Pacha d'Égypte, mais elle devint le prototype de la Statue de la Liberté dont la structure interne fut conçue par Gustave Eiffel. De même, Giuseppe Verdi déclina d'abord l'invitation à composer une œuvre pour l'inauguration. À la place, le nouvel Opéra khédivial d'Ismaïl Pacha donna *Rigoletto* lors des festivités de 1869. Convaincu par la suite, Verdi composa un opéra inspiré de l'Égypte, *Aïda*, créé à l'Opéra khédivial en 1871.



*Le canal de Suez au cours de sa première année d'opération (1870).
© Collectie Wereldmuseum (anciennement Tropenmuseum), faisant partie
du Musée National des Cultures du Monde, CC BY-SA 3.0, Wikimedia
Commons.*



*Gravure représentant l'impératrice des Français, Eugénie (1853-1870), qui
présida les cérémonies d'inauguration du canal en 1869. © Bernardo Rico,
domaine public, Wikimedia Commons.*

ARTHUR RIMBAUD ET CHYPRE

Petros Papapolyviou
Université de Chypre



Portrait d'Arthur Rimbaud à l'âge de dix-sept ans, vers 1872. © É. Carjat, domaine public, Wikimedia Commons.

Arthur Rimbaud (1854-1891) compte parmi les grands écrivains français du XIX^e siècle qui ont séjourné à Chypre. À la différence toutefois de Chateaubriand ou de Lamartine, Rimbaud ne visita pas l'île en tant que voyageur ou pèlerin en route vers Jérusalem : il s'y rendit à deux reprises, dans sa jeunesse, à la recherche d'un emploi, au début de sa vie aventureuse. Lors de ces deux séjours (1878-1879 et 1880), il demeura à Chypre pour de brèves périodes – quelques mois au total – sans que son identité de poète ne soit connue de son entourage. Ces passages s'inscrivent dans les débuts de la période britannique de l'histoire moderne de l'île, puisque, à partir de juillet 1878, le Royaume-Uni assumait l'administration de Chypre à la suite de l'accord conclu le 4 juin 1878 avec l'Empire ottoman.

La présence britannique ouvrit de nouvelles perspectives d'emploi liées à la mise en place d'infrastructures de base, et Rimbaud, alors installé à Alexandrie, arriva à Larnaca, à Chypre, en décembre 1878, après avoir signé un contrat avec la société Ernest Jean & Thial Fils. Le jeune Français, âgé de vingt-quatre ans, était polyglotte : il parlait anglais et possédait une connaissance suffisante du grec – notamment du grec ancien –, un atout qui lui permit de trouver aisément un emploi à Chypre. Il travailla comme contremaître entre Larnaca et Famagouste, dans une carrière située à proximité du village d'Oroklini, ainsi que sur un chantier de creusement de canal dans la région de Potamos Liopetriou qu'il décrit comme « désertique, au bord de la mer ». Comme nombre d'Européens alors récemment arrivés à Chypre, il contracta le typhus et, après sa convalescence, ses employeurs le renvoyèrent en France en mai 1879. Dans le village de Xylofagou, dans le district de Larnaca où Rimbaud fut soigné pendant quelques jours, le souvenir de son passage demeure aujourd'hui encore particulièrement vif.

Un an plus tard, en avril 1880, Rimbaud revint à Chypre. Ses anciens employeurs ayant fait faillite, il trouva toutefois

CHYPRE AU LOUVRE

immédiatement un emploi au sein de l'administration britannique. Il fut chargé des fonctions de contremaître lors de la construction de la résidence estivale du High Commissioner britannique dans le massif du Troodos, à proximité immédiate du point culminant des montagnes chypriotes (altitude : 1 952 mètres). Cet édifice en pierre, situé dans l'un des sites les plus beaux de l'île, au milieu de pins majestueux, est encore aujourd'hui utilisé comme résidence estivale du président de la République de Chypre. Depuis 1948, une plaque de marbre, scellée dans le mur par le gouverneur de l'époque, Lord Winster, commémore le rôle de Rimbaud dans l'édification de la demeure :

« ARTHUR RIMBAUD, POÈTE ET GÉNIE FRANÇAIS, AU MÉPRIS DE SA RENOMMÉE, CONTRIBUA DE SES PROPRES MAINS À LA CONSTRUCTION DE CETTE MAISON – MDCCCLXXXI. »

Même lors de son second séjour à Chypre, Rimbaud ne se déclara pas satisfait. Dans une lettre datée du 23 mai 1880, il se plaint de la modicité de son salaire, du coût élevé de la nourriture et de la rudesse des conditions climatiques, dues au froid. Il évoque également l'éloignement de la ville la plus proche – Limassol – ainsi que des villages du Troodos, distances qui l'obligeaient à se déplacer à cheval. Pourtant, alors même qu'il avait demandé à ses proches en France l'envoi de deux ouvrages, l'un consacré à la sylviculture et l'autre à la menuiserie, et qu'il leur avait promis d'expédier « un petit colis du fameux vin de commandaria », il quitta précipitamment l'île quelques semaines plus tard. En juin 1880, il embarqua depuis le port de Limassol. La prochaine étape de sa vie tourmentée devait être Aden.

Le départ précipité de Rimbaud demeure à ce jour sujet à controverse. Dans une lettre, il indique avoir quitté Chypre à la suite de « querelles avec le trésorier général et l'ingénieur ». D'autres sources avancent qu'il aurait tué un ouvrier chypriote – accidentellement ou à l'issue d'une altercation – et qu'il aurait alors abandonné l'île afin d'échapper à d'éventuelles poursuites judiciaires. La brève existence de Rimbaud fut, du reste, marquée par des épisodes de ce type qui contribuèrent à nourrir le mythe entourant sa personnalité. Ainsi, à ce jour, le passage du poète français continue d'inspirer de nombreux écrivains et écrivaines à Chypre qui ont écrit, et écrivent encore, sur son expérience chypriote.



Lors de son séjour à Chypre, Arthur Rimbaud travailla à la construction de la résidence d'été du gouverneur britannique de Chypre. Elle fut édifée entre 1879 et 1881 dans le village de Platres, dans le massif du Troodos. Aujourd'hui connue comme « Résidence Présidentielle », la bâtisse porte cette plaque commémorant la contribution de Rimbaud à sa construction. © Photographie de G. Papasavvas, Université de Chypre ; Image de la Résidence Présidentielle, domaine public, Wikimedia Commons.

